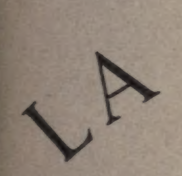
ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

THÉATRE



JEUNES FILLES

A

JEUNES GENS

LA MAISON

ET

A LA PENSION

PAR

B. VADIER

ENTRE PARENTS

PERSONNAGES :

Quatre jeunes Filles. — Deux Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.



ENTRE PARENTS

PERSONNAGES :

MADAME veuve **LABARTHE**, belle-sœur du capitaine Tilmont. — **EUGÉNIE**, sa petite-fille. — Le capitaine **TILMONT**, beau-frère de Mme Labarthe, veuf aussi. — **MAURICE**, neveu du capitaine. — **CATHERINE**, servante de Mme Labarthe. — **MARIETTE**, servante de M. Tilmont.

La scène est en province.

Un jardin. — Au fond une maison, à droite un banc; à gauche un mur avec une porte. — Un cerisier du jardin voisin étend au-dessus du mur ses branches chargées de cerises.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE tenant une raquette, CATHERINE

CATHERINE. — Eh bien, mam'zelle Eugénie, est-ce qu'on se plaît à Charny?

EUGÉNIE, *faisant la moue.* — Pas trop, Catherine. La ville n'est pas jolie, et puis, cette grande, grande maison où nous sommes toujours seules, grand'mère, toi et moi, elle n'est pas très gaie.

CATHERINE. — Dame! c'est justement pour l'égayer qu'on vous a fait venir.

EUGÉNIE. — Je ne sais pas si je l'égayerai, mais pour sûr elle m'attristera.

CATHERINE. — Par exemple! On vous traite comme une petite reine; on vous a donné la plus belle chambre de la maison.

EUGÉNIE. — Elle est trop grande; j'y ai peur.

CATHERINE. — Ça ne vous empêche pas d'y dormir à poings fermés; on a fièrement de peine à vous réveiller.

EUGÉNIE. — Certainement, on dort toujours; mais je n'aime pas cet immense lit, je m'y sens perdue. Je faisais de bien plus jolis rêves dans mon dodo de mousseline, à côté de la chambre de maman.

CATHERINE. — Avec ça que les rêves regardent à la grandeur du lit; en voilà une idée! Enfin, mam'zelle, c'était la chambre et le lit de votre maman.

EUGÉNIE. — Avec maman je m'y plairais; mais elle ne peut quitter Paris à cause de papa.

CATHERINE. — C'est ce qui fait qu'elle vous envoie à sa place apporter un peu de joie à votre bonne grand'maman. Et vous vous ennuyez chez nous! C'est mal, ça, mam'zelle Eugénie! Nous vous aimons tant que vous devriez nous aimer un peu.

EUGÉNIE. — Je vous aime aussi, grand'maman

et toi, et, si tu crois que je l'amuse, je m'ennuierai avec plaisir ; mais je ne trouve pas du tout qu'elle soit plus gaie que quand je suis arrivée.

CATHERINE. — Que si, que si... Ça ne paraît pas, mais ça est.

EUGÉNIE. — Le soir, je voudrais causer avec elle, lui faire la lecture ou jouer avec elle à ce qu'elle voudrait, mais elle s'endort tout de suite.

CATHERINE. — Je sais bien.

EUGÉNIE. — Toi, tu t'endors dans ta cuisine sur ton tricot, et moi, qui suis éveillée, tu comprends...

CATHERINE. — Oui, oui... (*Elle soupire.*) Il y a seulement trois ans, madame ne s'endormait pas, ni moi non plus... Nous n'étions pas si seules tous les soirs, c'était le bon temps ; mais... il n'y faut plus penser... Après tout, mam'zelle Eugénie, vous n'êtes pas si malheureuse ; on vous fait assez de crèmes, de gaufres, de tartelettes.

EUGÉNIE. — Oui, tout cela est bon ; mais...

CATHERINE. — Vous voulez peut-être dire que vous n'êtes pas du tout gourmande?

EUGÉNIE. — Si, je sais que je le suis un peu ; mais je ne suis pas que cela, et j'aimerais à jouer, à m'amuser...

CATHERINE. — Eh bien, est-ce que ce jardin-là n'est pas assez grand?

EUGÉNIE. — Il n'est que trop grand pour y être toute seule!... D'ailleurs, je ne le trouve

pas très joli, notre jardin; je suis sûre que celui d'à côté est plus beau.

CATHERINE, *brusquement.* — Pas du tout.

EUGÉNIE. — Tu ne vois donc pas ce joli cerisier, là, au-dessus du mur? En a-t-il des fruits! Elles doivent être délicieuses, ces belles cerises.

CATHERINE, *bourrue.* — Non, c'est une mauvaise espèce.

EUGÉNIE, *allant à une porte qui est dans le mur qui sépare les deux jardins.* — C'est une porte de communication?

CATHERINE. — Elle est condamnée.

EUGÉNIE. — Pourquoi?

CATHERINE. — Pourquoi, pourquoi... parce que chacun aime à être chez soi, donc!

EUGÉNIE. — Alors, pourquoi l'avait-on faite?

CATHERINE, *à part.* — Les enfants sont insupportables avec leurs questions! (*Haut.*) Parce que... parce que... parce que... enfin, c'est bon.

EUGÉNIE. — Tu peux bien me le dire.

CATHERINE, *avec impatience.* — Eh bien, parce que, autrefois, Mme Labarthe et son beau-frère, le capitaine Tilmont, qui avait perdu sa femme, la sœur de madame, presque en même temps que madame est devenue veuve, étaient restés de grands amis et que ça leur était commode d'aller l'un chez l'autre sans sortir dans la rue.

EUGÉNIE. — Et à présent?

CATHERINE. — A présent, ils sont brouillés.

EUGÉNIE. — Pourquoi?

CATHERINE. — Est-ce que je sais!... Ce qui est sûr, c'est que madame avait raison, et que le capitaine Tilmont avait tort.

EUGÉNIE. — Quel genre d'homme est-ce que le capitaine Tilmont?

CATHERINE. — C'est un capitaine, quoi!

EUGÉNIE. — Est-ce qu'il a des enfants?

CATHERINE. — Non; mais il a un neveu qu'il aime comme son fils, et ce garçon est à Paris, au collège. Il vient passer ses vacances ici, et, mèmement, il a dû arriver hier.

EUGÉNIE. — Est-il gentil? Quel âge a-t-il?

CATHERINE, *d'un ton maussade.* — Je ne sais pas, onze ou douze ans... Cela ne me regarde pas. (*Après un silence.*) Il était assez gentil autrefois.

EUGÉNIE. — Et à présent?

CATHERINE. — À présent, je ne peux plus le souffrir. Mais je perds mon temps, mam'zelle, sans penser que j'ai mon dîner à faire. Madame est très mécontente quand on n'est pas prêt juste à l'heure. Faut que j'aille à mes fourneaux. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE II

EUGÉNIE, *seule.*

Ainsi, il y a là, tout à côté, un jeune garçon

avec qui je pourrais m'amuser, qui pourrait m'être un petit camarade, et ma grand'mère et mon oncle sont brouillés. Comme c'est malheureux ! Peut-être qu'il s'ennuiera aussi. Oh ! non, un garçon... et puis il a des cerises... Cette Catherine prétend qu'elles sont mauvaises ! Je ne le crois pas, elles ont l'air trop appétissant. Je voudrais bien en goûter. (*Elle saute pour essayer d'atteindre les branches les plus basses.*) C'est trop haut... C'est dommage ; elles me font venir l'eau à la bouche, et elles sont d'un si beau rouge que je ne peux pas leur dire qu'elles sont trop vertes. N'y pensons plus. (*Elle joue au volant.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf. (*Au dixième coup de raquette, son volant passe par-dessus le mur.*) Maladroite que je suis ! (*Elle court vers la maison.*) Catherine ! Catherine !

SCÈNE III

EUGÉNIE, CATHERINE

CATHERINE, *sur le seuil de la porte.* — Qu'est-ce que c'est donc, mam'zelle ?

EUGÉNIE. — Mon volant s'est envolé par-dessus le mur ; il est tombé dans l'autre jardin. Va me le chercher.

CATHERINE. — Ah ! ben oui ; j'aimerais mieux

vous en acheter un autre, et de ma poche, encore...

EUGÉNIE. — Non, c'est celui-là qu'il me faut; c'est mon amie Berthe qui me l'a donné, j'y tiens.

CATHERINE. — Alors, commandez à ce moineau de vous l'aller chercher, car je n'irai certainement pas, moi.

EUGÉNIE. — Pourquoi?

CATHERINE. — En voilà une question, après ce que je vous ai dit tout à l'heure!

EUGÉNIE. — Mais ce n'est pas toi qui es brouillée avec M. Tilmont, puisque c'est grand'-maman.

CATHERINE. — Est-ce que ce n'est pas la même chose? Il ferait beau voir que Catherine ne fût pas brouillée avec les ennemis de sa maîtresse! Et je pense bien, mam'zelle, que vous allez détester aussi tous ces Tilmont; vous devez ça à votre grand'maman! Quand des parents sont brouillés, c'est pour de bon.

EUGÉNIE. — Tu crois?

CATHERINE. — Si je le crois! Il le faut absolument.

EUGÉNIE. — Mais M. Tilmont a une cuisinière, je suppose?

CATHERINE. — Oui, la Mariette.

EUGÉNIE. — C'est à elle que tu demanderas mon volant.

CATHERINE. — Pas de risque.

EUGÉNIE. — Pourquoi pas?

CATHERINE. — Mais parce que nous nous détestons, parce que nous ne nous parlons plus, sauf à la fontaine pour nous dire des sottises. Elle a la langue affilée, je ne l'ai pas mal pendue, en sorte qu'on s'en dit, qu'on s'en dit... mais quant à se parler honnêtement, jamais. (*Avec tristesse.*) Et pourtant c'était ma meilleure camarade autrefois! Nous ne pouvions pas nous passer l'une de l'autre à la veillée. Ah! cette Mariette, était-elle amusante!

EUGÉNIE. — Qu'est-ce qu'elle t'a donc fait?

CATHERINE. — Avez-vous la tête dure! Elle m'a fait que nos maîtres sont brouillés, pas autre chose, et c'est bien assez. Quand je pense que son monsieur venait chaque soir chez nous ou que nous allions chez lui!... Jasait-on dans les deux cuisines, pendant que les maîtres faisaient leur partie au salon! C'était le bon temps. (*Elle s'essuie les yeux.*) Mais je suis sûre que mon rôti brûle, à présent; vous serez cause que je serai grondée. (*Elle rentre.*)

SCÈNE IV

EUGÉNIE, *seule.*

Mon volant! le joli volant de Berthe! C'est triste qu'il soit perdu comme ça! Si j'allais le

demander? Moi, je ne suis brouillée ni avec le capitaine Tilmont, ni avec son neveu, ni avec sa servante... Mais non, ça fâcherait grand'maman... Catherine a raison; puisque, elle, qui n'est que la bonne de grand'maman, est aussi en colère contre toute cette famille, il faut que je le sois aussi, moi qui suis la petite-fille. C'est pourtant ennuyeux, j'ai du plaisir à aimer les gens, moi... (*Elle se met à chanter sur un air de complainte.*) « Ah! comment pourrais-je ravoir mon volant! (*Elle a à peine fini que le volant vient tomber à ses pieds.*) Oh! le voilà! Quel bonheur! (*Elle le ramasse, et, s'adressant au mur.*) Qui que vous soyez, qui m'avez renvoyé mon volant, merci! (*A part.*) Il faut bien être polie; ce n'est pas manquer à ce que je dois à ma grand'mère. Pourvu qu'on m'ait entendue! (*Elle élève la voix.*) Merci! merci mille fois de votre complaisance.

SCÈNE V

EUGÉNIE, MAURICE

MAURICE, *paraissant sur le mur, au milieu du cerisier.* — A votre service, mademoiselle. Tiens, c'est toi, Eugénie?

EUGÉNIE, *étonnée.* — C'est toi, Maurice?

MAURICE. — C'est toi la petite-fille de Mme Labarthe?

EUGÉNIE. — C'est toi le neveu de M. Tilmont?

MAURICE. — Comme ça se rencontre! je ne m'attendais guère à te retrouver ici.

EUGÉNIE. — Ni moi.

MAURICE. — Nous pourrons nous amuser!

EUGÉNIE, *tristement*. — Ah! mais non, il ne le faut pas.

MAURICE. — Tiens, pourquoi ça?

EUGÉNIE. — Puisque nos parents sont brouillés.

MAURICE. — Mais nous ne sommes pas brouillés, nous.

EUGÉNIE. — Il paraît qu'il faut que nous le soyons.

MAURICE. — Tu crois?

EUGÉNIE. — Catherine le dit. Il faut que nous nous détestions.

MAURICE. — Je ne te déteste pas du tout. Est-ce que tu me détestes, toi?

EUGÉNIE. — Toi, le frère de ma chère Berthe! Tu sais, c'est le volant qu'elle m'avait donné, celui que tu m'as rendu. Mais non, Maurice, je ne te déteste pas, pas encore du moins, mais peut-être que ça viendra. Essayons, veux-tu?

MAURICE. — Non, car je sens que je n'y réussirais pas. Et puis, ces haines de famille, c'était bon au moyen âge, et en Italie encore. Il y avait bien des gens qui se détestaient comme tu l'entends : parents, enfants, domestiques; à Vérone,

entre autres, on les appelait les Capulets et les Montaigus.

EUGÉNIE. — Je sais. Justement. Eh bien, il paraît qu'il nous faudra faire comme ça.

MAURICE. — Ce n'est plus la mode.

EUGÉNIE. — Plus à Paris, mais ici...

MAURICE. — Mon oncle ne m'a rien dit de pareil, lui!

EUGÉNIE. — Oh! Catherine y tient. Il faut absolument que nous nous détestions.

MAURICE. — Je te dis que ça ne se peut pas. Nous sommes trop bons amis pour cela. Quand on a été élevés presque ensemble...

EUGÉNIE. — On fait comme si on ne s'était jamais vu. On joue à se détester; c'est un jeu comme un autre. Il faut ne plus nous parler ou bien nous dire des injures.

MAURICE. — Des injures!

EUGÉNIE. — C'est très facile. Quand on n'est pas brouillé, on est poli, on se garde bien de se dire ses vérités. Nous allons nous les dire. Nous nous reprocherons nos défauts. Je commence : vous en avez.

MAURICE. — Vous aussi.

EUGÉNIE, *piquée.* — Naturellement; tout le monde en a. D'abord, vous ne dansez pas en mesure.

MAURICE. — Ce n'est pas un défaut, ça.

EUGÉNIE. — Je ne pense pas que ce soit une qualité.

MAURICE, *à part.* — Il faut aussi lui dire quelque chose de mortifiant; mais quoi? Ah! je sais. (*Haut.*) Il vaut mieux ne pas danser en mesure que de se moquer des autres à tort et à travers, comme une demoiselle que je connais.

EUGÉNIE. — Qui donc?

MAURICE. — Et qui minaude quand elle est au bal, et qui prend des airs de dame, et qui tient son mouchoir comme ceci, son éventail comme cela... (*Il fait des mines ridicules.*) et qui se regarde toujours dans tous les miroirs.

EUGÉNIE. — Quel malhonnête vous faites! Je ne danserai plus avec vous jamais, jamais.

MAURICE. — Ça vous sera d'autant plus facile que je ne vous inviterai jamais, jamais.

EUGÉNIE. — C'est trop désagréable de danser avec un lourdaud.

MAURICE. — C'est trop ennuyeux de danser avec une prétentieuse.

EUGÉNIE. — Taisez-vous, sot et méchant!

MAURICE. — Taisez-vous, petite laide!

EUGÉNIE. — Laide! C'est trop fort! Nous voilà brouillés.

MAURICE. — C'est ce que vous vouliez.

EUGÉNIE. — Et pour de bon. Je vous déteste! je vous déteste! je vous déteste!.. et pour mon compte à moi, et plus du tout pour le compte de grand'maman.

MAURICE. — Je dis la même chose. Adieu. (*Il descend du mur.*)

SCÈNE VI

EUGÉNIE, *seule.*

C'est affreux, ce Maurice! Comprend-on qu'il soit si brutal à Charny, quand il était si gentil à Paris? Est-ce que c'est la province qui change les gens? C'est qu'il m'a dit un tas de choses très désagréables... Je lui en ai dit aussi... mais c'est lui qui a commencé... Non, c'est moi. Je ne sais plus trop... Enfin, c'est très mal à lui; un monsieur doit se laisser dire des injures par une dame et ne jamais lui en répondre; c'est ce qui prouve qu'il est mal élevé.

Qui aurait dit ça, quand nous avons tant joué l'hiver dernier avec Berthe, qu'il viendrait un jour où nous serions ennemis?... C'est tout de même triste.

SCÈNE VII

EUGÉNIE, MAURICE

MAURICE, *reparaissant sur le mur.* — Eugénie, veux-tu des cerises?

EUGÉNIE, *vivement.* — Oui. (*Se reprenant.*) Non.

MAURICE. — Tu ne les aimes pas?

EUGÉNIE. — Si, mais nous sommes brouillés.

MAURICE. — Vous continuez encore ce jeu? Il m'ennuie, moi.

EUGÉNIE. — Comment, ce jeu?

MAURICE. — Est-ce que tu n'avais pas dit : « Jouons à nous dire des injures? » Un moment, ça va; mais ça ne peut pas toujours durer.

EUGÉNIE. — Alors, tout ce que vous m'avez dit, c'était pour rire?

MAURICE. — Bien sûr; et ce que vous m'avez dit, vous, était-ce pour de vrai?

EUGÉNIE. — Oui... c'est-à-dire, non... Je ne sais pas bien.

MAURICE. — Ça m'est égal, je n'ai pas de rancune, et toi?

EUGÉNIE, *souriant.* — Guère.

MAURICE. — Alors, faisons la paix.

EUGÉNIE. — Mais Catherine...

MAURICE. — Tu n'as pas besoin de lui en parler. Un, deux, trois, est-ce dit?

EUGÉNIE. — Oui!

MAURICE. — A la bonne heure! Ce bouquet de cerises sera la signature du traité.

EUGÉNIE. — Qu'il est beau! (*Elle le reçoit dans son tablier.*) Merci! (*Elle mange les cerises.*)

MAURICE. — Sont-elles bonnes?

EUGÉNIE. — Délicieuses; Catherine prétendait... Cache-toi vite, la voici. (*Maurice se cache.*)

SCÈNE VIII

EUGÉNIE, MAURICE caché, CATHERINE

CATHERINE. — Vous êtes toute seule? Il me semblait qu'on parlait.

EUGÉNIE, *embarrassée.* — Oui... c'est... c'est ce jeune garçon, ce M. Maurice. Il a eu la bonté de me rejeter mon volant; c'est bien aimable à lui, n'est-ce pas? Imagine-toi, Catherine, que je le connais; à Paris, je l'ai vu très souvent; c'est le frère de ma meilleure amie.

CATHERINE. — Hum! Et alors vous avez fait la conversation?

EUGÉNIE. — Non... c'est-à-dire...

CATHERINE. — Et il vous donne des cerises, et vous les acceptez?

EUGÉNIE. — Pas précisément... Au contraire, je lui ai dit que... que... nous devions être ennemis.

CATHERINE. — A la bonne heure!

EUGÉNIE. — Il a très bien compris... Oh! très bien; il a dit que ce serait alors comme au moyen âge, en Italie, une famille dont on a parlé à notre cours d'histoire, les... attends... les Capulets et les Montaigus.

1...

CATHERINE. — Je ne connais pas ces personnes-là.

EUGÉNIE. — Ils étaient brouillés comme le capitaine et ma grand'mère, et leurs enfants, leurs domestiques, tout le monde aussi.

CATHERINE. — C'est comme ça doit être : quand mon maître gronde, moi, je mords; je ne connais que ça... Ce petit insolent, oser vous jeter des cerises ! (*Elle rejette la branche par-dessus le mur.*) Tenez, voilà le cas qu'on en fait de vos présents ! (*A Eugénie.*) Vous, soyez ferme; s'il y revient, ne vous laissez pas enjôler. Pour une cerise que vous refuserez, je vous en donnerai un panier, moi. Ayez du caractère; montrez-vous la petite-fille de votre grand'maman.

EUGÉNIE. — Sois tranquille. (*Catherine sort.*)

SCÈNE IX

EUGÉNIE, MAURICE

MAURICE, *sur le mur.* — Cette Catherine! est-elle montée!... Notre Mariette est un peu la même chose, par exemple. (*Il cueille des cerises et les jette à Eugénie.*) Tiens, en voilà pour remplacer celles qu'elle m'a renvoyées. Encore, encore!

EUGÉNIE. — C'est assez, Maurice, merci.

Pauvre Catherine, qui veut m'en donner des paniers... si elle savait!

MAURICE. — A présent, nous sommes amis?

EUGÉNIE. — Oui, mais il faudra toujours avoir l'air du contraire. Ce sera très amusant.

MAURICE. — Pas tant.

EUGÉNIE. — Mais si.

MAURICE. — Moi, je n'aime pas beaucoup à faire semblant; je voudrais être ton ami ici comme à Paris, à ciel ouvert.

EUGÉNIE. — Moi aussi, mais c'est impossible.

MAURICE.— Tant que nos parents sont brouillés; mais s'ils se raccommodaient?

EUGÉNIE. — Tiens, c'est vrai, je n'avais pas pensé à cela.

MAURICE. — Le difficile, c'est de trouver un moyen de les remettre bien ensemble.

EUGÉNIE. — Cherchons. Ils sont brouillés; mais, au fond, peut-être qu'ils s'aiment encore.

MAURICE. — Je le croirais bien, au moins pour mon oncle, car il regarde souvent votre maison d'un air triste, et il soupire toutes les fois que ses yeux tombent sur son jeu de dominos.

EUGÉNIE. — C'est absolument comme grand'-maman. Oh! oui, ils s'aiment toujours... c'est comme nous. Tout à l'heure, nous avions l'air d'être fâchés, et, au fond, nous ne l'étions pas. Peut-être qu'à leur âge on n'ose plus se raccommoder comme lorsqu'on est enfant.

MAURICE. — Moi, il me semble que j'aurais beau être grand et même vieux, si j'étais brouillé avec mes amis j'irais vite, vite, leur tendre la main.

EUGÉNIE. — C'est ce que ton oncle, s'il était galant, devrait faire vis-à-vis de ma grand'mère, et je suis sûre qu'alors ma grand'mère, qui est très bonne, lui pardonnerait.

MAURICE. — Lui pardonnerait ! Mais je ne pense pas que mon oncle ait tort.

EUGÉNIE. — Moi, j'en suis sûre ; ça ne peut pas être grand'maman.

MAURICE. — Et la raison ?

EUGÉNIE. — La raison, c'est que je suis sa petite-fille.

MAURICE, *riant*. — Ah ! ah ! ah !

EUGÉNIE. — Je veux dire qu'étant sa petite-fille, je ne puis pas penser qu'elle ait tort.

MAURICE. — C'est juste ; mais c'est la même chose pour moi, qui, étant le neveu de mon oncle...

EUGÉNIE. — Non, ce n'est pas la même chose ; vous êtes des hommes, vous, et nous des dames : c'est à vous de faire les avances.

MAURICE. — Mon oncle ne voudra pas ; il est capitaine, pense donc ! et un capitaine...

EUGÉNIE. — Un capitaine, eh bien ?

MAURICE. — Enfin, je suis sûr qu'il ne voudra pas. Un capitaine ne peut pas reculer...

EUGÉNIE.. — Alors, rien n'est fait. Et cepen-

dant, faire des avances, c'est le contraire de reculer.

MAURICE. — Faire des avances, c'est mettre les pouces, c'est cela, et, pour un militaire, c'est plus dur encore que pour un civil; mais, s'ils voulaient, il n'y aurait pas besoin de chercher un moyen de les réconcilier.

EUGÉNIE. — C'est vrai. Ils se tendraient la main, et tout serait dit.

MAURICE. — Tout de même, cherchons-en un, Eugénie; ça n'ira pas sans ça.

EUGÉNIE. — Soit, cherchons.

MAURICE, *se frottant le front.* — Si... non... peut-être... non, non, ça ne vaut rien, je ne trouve rien.

EUGÉNIE. — Voyons, nous disons qu'au fond ma grand'mère et ton oncle s'aiment toujours.

MAURICE. — Oui.

EUGÉNIE. — Donc, si un malheur arrivait à l'un des deux, l'autre oublierait sa colère et irait le voir.

MAURICE, *vivement.* — Mais j'espère bien qu'il ne leur arrivera pas de malheur!

EUGÉNIE, *posément.* — On peut leur en faire arriver un pour rire.

MAURICE, *révolté.* — Comment, pour rire! Un malheur, ça n'est jamais pour rire...

EUGÉNIE. — Voyons! si ma grand'mère perdait sa fortune... ou bien si le feu prenait à la maison de ton oncle?

MAURICE. — Ce n'est pas moi qui l'y mettrai, bien sûr.

EUGÉNIE, *riant.* — Ah! ce Maurice, il ne comprend rien! On ne le mettrait pas, le feu; on dirait qu'il y est, et il n'y serait pas. Ou encore, je suppose que tu dises à ton oncle que ma grand'mère est tombée en apoplexie.

MAURICE, *indigné.* — Ce serait terrible; ce serait une horreur! Cherchons autre chose.

EUGÉNIE. — Pourtant, ce moyen serait bon.

MAURICE. — Beaucoup trop bon... Un autre, et plus doux que tout ça.

EUGÉNIE. — Il faut... je ne sais pas trop... essayons de parler, toi à ton oncle, moi à grand'-maman; de leur dire que c'est mal de ne pas être en bon accord, que... enfin ce qu'on imaginera.

MAURICE. — J'aimerais assez cela, mais je n'oserais pas...

EUGÉNIE. — Si tu ne veux de rien de ce qu'on te propose...

MAURICE. — Je voudrais bien, mais...

EUGÉNIE. — Alors, j'essayerai toute seule, moi, et, si je réussis, j'aurai tout l'honneur. Disparais, voici grand'maman; je vais lui parler tout de suite. (*Maurice disparait.*)

SCÈNE X

EUGÉNIE, MADAME LABARTHE

EUGÉNIE. — Bonjour, grand'maman. Avez-vous bien dormi?

MADAME LABARTHE. — Oui, ma fille, et toi?

EUGÉNIE. — Oh! moi, grand'maman, je dors toujours bien. Vous descendez tard, aujourd'hui.

MADAME LABARTHE. — J'avais des lettres à écrire. (*Elle va s'asseoir sur le banc et prend son tricot.*) Et toi, petite, qu'as-tu fait de ta matinée?

EUGÉNIE. — Rien, grand'maman, rien que de m'amuser... Il faut pourtant que je vous dise une drôle d'aventure. J'avais, sans le vouloir, lancé mon volant par-dessus ce mur, un volant que ma meilleure amie, que Berthe m'avait donné. (*Mouvement de Mme Labarthe.*) J'étais désolée et je le regrettais beaucoup, quand, tout à coup, quelqu'un paraît sur le mur et me le renvoie; et ce quelqu'un, imaginez-vous, grand'maman, c'est Maurice Herbin, un de mes amis d'enfance de Paris, le frère même de Berthe. C'est moi qui ai été étonnée de le retrouver ici! D'abord j'ai été contente; mais Catherine m'a dit que... que... il ne fallait pas être contente, et j'ai com-

pris. Je ne ui parlerai plus. Soyez tranquille, grand'maman.

MADAME LABARTHE. — Mais je ne m'oppose pas à ce que tu lui parles.

EUGÉNIE. — Vraiment ! Catherine m'avait dit...

MADAME LABARTHE, *souriant.* — Catherine a des idées... Elle est plus royaliste que le roi! Maurice est un charmant enfant; je ne puis l'inviter parce que... mais je ne vois aucun inconvénient à ce que vous vous saluiez quand l'occasion se rencontre.

EUGÉNIE. — Oh! merci, grand'maman.

MADAME LABARTHE. — Vous avez passablement jasé ce matin? (*Eugénie fait un geste étonné.*) Je vous ai vus de ma fenêtre. Que disiez-vous donc?

EUGÉNIE. — Toute sorte de choses... Et tenez, grand'maman, une surtout, c'est que c'était bien dommage que M. Tilmont et vous soyez brouillés. (*Mme Labarthe soupire.*) Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce vilain capitaine? Il faut que ce soit terrible, car enfin, vous qui êtes si bonne, vous ne seriez pas restée fâchée si longtemps?

MADAME LABARTHE, *à part.* — Je n'oserai jamais dire à cette enfant qu'il ne s'agissait que d'une partie de dominos. (*Haut.*) Tu ne comprendrais pas.

EUGÉNIE. — Si, si, je comprendrais. A la pension, nous nous querellons aussi pour les jeux,

et quelquefois cela amène de grandes brouilles, très sérieuses...

MADAME LABARTHE, *souriant.* — En vérité!

EUGÉNIE. — Mais oui, grand'maman.

MADAME LABARTHE. — Voyez-vous ça.

EUGÉNIE. — Seulement nos brouilles ne durent jamais... trois ans.

MADAME LABARTHE. — Et combien durent-elles?

EUGÉNIE. — Une demi-heure, et, quand c'est très grave, une demi-journée.

MADAME LABARTHE. — C'est peu.

EUGÉNIE. — C'est assez, allez, grand'maman; c'est tellement ennuyeux d'être brouillés; on est si fâché de se sentir fâché, qu'on se dépêche vite et vite de se raccommoder. Voilà comment nous faisons, nous autres enfants.

MADAME LABARTHE, *à part.* — Les vieux n'ont pas tant de sagesse.

EUGÉNIE. — Ce n'est pas nous qui resterions a bouder de chaque côté d'un mur; nous aurions bientôt fait de rouvrir la communication.

MADAME LABARTHE, *un peu sévèrement.* — Assez, Eugénie; les enfants ne doivent pas se mêler de ce qui ne les regarde pas.

EUGÉNIE, *finement.* — Pardon, grand'maman, je ne dis pas cela pour vous; vous n'êtes pas triste, vous; mais il paraît que M. Tilmont l'est beaucoup.

MADAME LABARTHE, *vivement.* — Comment le sais-tu?

EUGÉNIE. — Maurice me l'a dit. Il soupire toujours en regardant notre maison.

MADAME LABARTHE, *à part.* — Pauvre vieil ami!

EUGÉNIE. — Est-ce que ce n'est pas très bête à lui de rester comme ça avec son chagrin? Est-ce qu'il ne devrait pas venir vite et vite vous prier d'être avec lui comme autrefois?

MADAME LABARTHE. — Tu ne sais ce que tu dis.

EUGÉNIE. — Si, grand'maman, il devrait venir, puisque c'est lui qui a tous les torts, demander pardon à ma chère grand'maman; mais il paraît qu'il ne veut pas, sous prétexte qu'il est capitaine. La belle raison! Quand il serait général, je trouve encore qu'il devrait venir.

MADAME LABARTHE. — Tu trouves, tu trouves... Et si c'était moi au contraire qui...

EUGÉNIE. — Ce n'est pas possible.

MADAME LABARTHE. — Écoute, dans ces sortes de choses, on ne sait jamais au juste qui a tort, qui a raison; c'est tout le monde et personne.

EUGÉNIE. — Tenez, grand'maman, je comprends qu'une dame ne puisse pas aller la première dire à un monsieur qui a eu tort : « Faisons la paix; » mais, moi qui ne suis qu'une petite fille, moi, ça me serait bien égal d'aller lui causer, à ce capitaine, et même de le gronder,

et, quand je verrais qu'il se repent, je vous l'amènerais. Oui, n'est-ce pas?

MADAME LABARTHE. — Ce que tu me proposes là est d'un bon cœur, ma mignonne, et je te sais gré d'y avoir songé; mais ce n'est pas possible.

EUGÉNIE, *l'embrassant.* — Oh! grand'maman, laissez-moi faire. Je vais joliment l'arranger, ce capitaine...

MADAME LABARTHE. — Non, non.

EUGÉNIE. — Je serais si contente! Vous seriez si heureuse, et lui aussi! et Maurice aussi! et moi aussi!

MADAME LABARTHE. — Assez, assez, laissons ce sujet, Eugénie.

EUGÉNIE, *insistant.* — Cependant...

MADAME LABARTHE, *d'un ton ferme.* — A l'avenir, silence sur ce point, ma chère petite. (*Elle se remet à son ouvrage.*)

SCÈNE XI

MADAME LABARTHE, EUGÉNIE, MAURICE, sur le mur.

MAURICE, *bas à Eugénie, qui s'est approchée du mur.* — Eh bien?

EUGÉNIE, *de même.* — Elle ne veut pas. J'ai parlé de mon mieux, pourtant. Reste là. (*A part.*) Tant

pis, je vais employer l'autre moyen. (*Haut.*) Ah! Maurice, que me dis-tu? quel malheur!

MAURICE, *étonné.* — Quoi?

EUGÉNIE, *bas.* — Chut! (*Haut.*) Grand'maman! grand'maman!

MADAME LABARTHE. — Qu'est-ce que c'est?

EUGÉNIE. — M. Tilmont vient de se trouver mal. Il est tombé tout de son long sur son canapé; il ne remue pas.

MADAME LABARTHE, *se levant.* — Ah! mon Dieu! que dis-tu? Tilmont! (*Elle retombe comme évanouie sur le banc.*)

MAURICE *a tout vu; il saute du mur, et on l'entend crier derrière le mur à la cantonade.* — Mon oncle! mon oncle!

EUGÉNIE, *de son côté, tout effarée.* — Catherine! Catherine! au secours! grand'maman est sans connaissance.

CATHERINE, *accourant.* — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?

MADAME LABARTHE, *revenant à elle.* — Ce n'est rien, ce n'est rien; mais qu'est-ce que tu m'as dit, Eugénie? mon vieil ami Tilmont... Serait-ce une attaque d'apoplexie? Il est si gros!

EUGÉNIE. — Non, grand'maman, non. Il s'est trouvé seulement...

MADAME LABARTHE. — Je veux le voir, laissez-moi aller. Ah! si cette maudite porte n'était pas condamnée! (*La porte, violemment poussée de l'autre côté, cède avec fracas.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, MONSIEUR TILMONT, MAURICE, puis MARIETTE

MONSIEUR TILMONT, *à Maurice qui essaye de le retenir.* — Laisse-moi, il faut que je la voie! (*Il aperçoit Mme Labarthe debout et recule étonné.*) Vous, en vie! ma chère sœur!

MADAME LABARTHE, *stupéfaite.* — Vous! en bonne santé! mon frère! Mais alors, Eugénie?..

MONSIEUR TILMONT. — Ah çà! Maurice?...

EUGÉNIE, *à genoux et tout en larmes.* — Pardon ! pardon, grand'maman, pardon! ce n'était pas vrai du tout. J'ai eu tort; c'est une invention... pour... pour...

MADAME LABARTHE. — Pourquoi, mademoiselle?

EUGÉNIE, *tout bas.* — Pour vous réconcilier, grand'mamam.

CATHERINE. — Ah! c'est vous, mademoiselle, qui avez fait ce bel ouvrage de faire tomber madame en syncope?

MONSIEUR TILMONT. — En syncope?

MADAME LABARTHE, *à son beau-frère.* — Cette petite m'a dit que vous veniez de vous trouver mal, et... eh bien, oui, cela m'a fait un effet... le cœur m'a tourné.

MAURICE. — Moi, j'ai vu madame comme

morte, et je suis accouru vous le dire. Je ne mentais pas, vous voyez?

MONSIEUR TILMONT. — J'aime mieux ça, mais je t'aurais peut-être tout de même pardonné. (*Maurice et Eugénie se donnent en cachette un coup de coude.*)

MADAME LABARTHE, *montrant au capitaine la porte enfoncée.* — Et pour venir plus vite, vous avez?...

MONSIEUR TILMONT. — Parbleu! je pouvais bien enfoncer une porte; vous vous êtes bien évanouie, vous!

CATHERINE, *joyeuse.* — Je vois qu'on va se raccommoder.

MADAME LABARTHE, *à M. Tilmont, en souriant.* — Vous croyez que vous étiez dans votre droit?

MONSIEUR TILMONT. — Plus que dans mon droit, dans mon devoir de beau-frère et d'ami.

MADAME LABARTHE, *lui tendant la main.* — Vous avez cent fois raison.

MONSIEUR TILMONT *lui serre la main et la lui baise.* — Enfin, c'est fait!

MAURICE, *sautant de joie.* — Quel bonheur!

EUGÉNIE. — Ah! oui, quel bonheur! (*Elle fond en larmes.*)

MADAME LABARTHE. — Eh bien! qu'as-tu?

EUGÉNIE. — Oh! grand'mamam, je suis si fâchée de ce que j'ai fait et si contente aussi... Maurice m'avait dit que c'était un mauvais moyen; ça vous a fait du mal, et ça aurait pu... Oh! mon Dieu! mon Dieu! quand je pense que...



« VOUS, EN VIE! MA CHÈRE SŒUR. »

MADAME LABARTHE. — Console-toi, je n'en suis pas morte ; mais souviens-toi que le mensonge, quel qu'il soit, risque toujours de faire plus de mal que de bien.

EUGÉNIE, *timidement.* — Pourtant, celui-là, grand'-maman, vous a réconciliés.

MADAME LABARTHE. — Un peu plus tôt seulement, ma fille ; ton petit discours m'avait gagnée, et la journée ne se serait point passée sans que je fusse allée tendre la main à cet entêté.

MONSIEUR TILMONT. — Vrai ! Eh bien, moi aussi, je n'y pouvais plus tenir, et je crois...

CATHERINE, *revenant.* — Madame et monsieur sont servis.

MADAME LABARTHE, *riant.* — Catherine vous invite, capitaine ; elle a deviné ma pensée. Donnez-moi votre bras.

MARIETTE, *à la porte du jardin.* — Dis donc, Catherine, si les maîtres se remettent ensemble, est-ce que nous allons rester brouillées, nous ?

CATHERINE. — Ma foi, non. (*Elle se jette dans les bras de Mariette.*) Viens m'aider à servir. (*Elles entrent dans la maison.*)

MADAME LABARTHE, *avec émotion.* — Qu'il y a longtemps...

MONSIEUR TILMONT, *riant.* — Trois ans ; ce n'est pas rien. Cependant, au moyen âge, les querelles duraient plus longtemps encore ; on en a vu qui ont duré des siècles ; mais nous sommes

des modernes, heureusement, et, dans le mal, nous faisons les choses moins grandement.

MADAME LABARTHE. — J'espère que dans ce sens-là nos petits-enfants feront moins grandement encore.

MONSIEUR TILMONT, *à Maurice et à Eugénie.* — Oui, vous qui commencez la vie, enfants, rappelez-vous qu'elle est courte et que le temps passé en brouilleries avec les personnes qu'on aime et qu'on respecte est perdu pour le bonheur. Êtes-vous en difficulté avec des êtres chers, si vous avez tort, faites les premiers pas, et si vous avez raison, faites-les encore; l'amitié vaut bien que nous lui sacrifiions l'amour-propre, et je veux vous en laisser l'exemple, mes chers petits. (*Se tournant vers Mme Labarthe.*) J'y ai pensé souvent, chère amie, depuis trois ans, à la cause de notre absurde querelle. Vous aviez raison, mille fois raison contre moi. J'allais poser deux fois de suite : la pose était à vous, bien à vous, et je n'aurais fait que mon strict devoir en vous la donnant. En vous la disputant, j'ai été tout à la fois un mauvais joueur, presque un tricheur, un entêté et un homme mal élevé.

MADAME LABARTHE, *riant.* — Là, là, là! n'en parlons plus. J'avais fini par penser que tous les torts étaient de mon côté. J'allais perdre, j'avais le double-six à placer, et cela m'avait donné un peu d'humeur; mon pauvre ami,

notre obstination mutuelle nous a coûté cher. Rester brouillés pendant trois ans quand on est voisins et parents, quand on est de vieux amis de quarante ans, et pour une pose aux dominos, cela n'a pas le sens commun ! Ces enfants doivent n'y rien comprendre, sinon que, quand on n'est pas bon joueur, il vaudrait mieux ne pas jouer.

(*Maurice et Eugénie se regardent tout étonnés.*)

MAURICE. — C'est à faire peur du jeu, sais-tu, Eugénie?

EUGÉNIE. — C'est vrai ; moi qui n'aime pas perdre, il faut que je prenne joliment garde, je n'oserai plus jouer.

MAURICE. — Je t'en défie bien, tu es très bonne, Eugénie. Je t'ai vue jouer souvent, rien que pour amuser les autres. (*Les deux enfants s'embrassent.*)

(*La toile tombe.*)



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES

THÉATRE A LA MAISON ET A LA PENSION

JEUNES GENS

PAR

B. VADIER

LA PETITE NIÈCE

PERSONNAGES :

Une jeune Fille. — Trois Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. . . . . 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.

LA PETITE NIÈCE



PERSONNAGES :

MONSIEUR GRIMARD, riche célibataire. — **LE DOCTEUR VIRIEUX**. — **CÉCILE**, nièce de M. Grimard, 10 ans. — **JEAN**, domestique de M. Grimard.

La scène est à Genève, dans le salon de M. Grimard.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, *un plumeau à la main.*

Il faut que je commence l'année par un acte de courage. Je parlerai ; oui, je parlerai, pas plus tard que ce matin ; je l'ai promis à ma sœur. Nous avons besoin d'une aide, c'est sûr. Julie est une fille honnête, consciencieuse... c'est tout naturel, puisque c'est ma sœur ; c'est dans l'intérêt de monsieur de la prendre plutôt qu'une inconnue, qui négligera son service et

qui fera danser l'anse du panier. Et quel bonheur pour moi de voir toute la journée cette bonne petite sœur que j'aime tant ! La difficulté est de faire consentir monsieur. Si Julie était vieille, ça irait tout seul; mais elle a vingt ans et monsieur ne peut souffrir la jeunesse. Enfin, il faut essayer. Julie veut absolument que nous nous réunissions, et moi je le veux aussi. Je pourrais entrer chez la maîtresse à Julie; mais, depuis dix ans que je sers monsieur, ça me serait dur de le quitter; car il a beau être grondeur et difficile à contenter, il est bon au fond. Je l'ai bien vu quand j'étais malade; il m'a fait soigner comme un prince dans une maison de santé, et quoique ça ait duré trois mois, il n'a rien retenu sur mes gages. Oui! c'est un digne cœur! Et, bien qu'il soit souvent un terrible homme, tel qu'il est, j'ai de l'attachement pour lui, je l'aime. Je me suis toujours dit que ce qui le rend rude comme il l'est, c'est de n'avoir ni femme ni enfants, personne à aimer. Enfin, ça le regarde. Je vais tout de même lui parler pour ma sœur. Oui, je parlerai, et il aura beau me faire les gros yeux, j'irai jusqu'au bout. C'est que, quand monsieur se fâche, il n'est pas commode; ça, c'est sûr. Il se fâchera pour commencer, je peux compter là-dessus. Comment vais-je m'y prendre pour l'aborder? Supposons que monsieur est assis dans ce fauteuil et essayons

de parler. *(Il tousse.)* Hem! hem! monsieur, je vous souhaite bien la bonne année, et je veux vous dire, à cette occasion, que Pernette ne peut plus tout faire; elle est bien trop vieille, et elle dit qu'elle s'en ira si monsieur ne lui donne une aide. Or j'ai ma sœur, un peu jeune, mais si raisonnable! Elle aimerait entrer chez monsieur, cela lui serait bon d'être avec moi, et si monsieur n'y consentait pas, dame! elle se dit que ce serait très malheureux puisqu'il n'y aurait plus pour moi qu'une chose à faire : entrer chez la dame qu'elle sert. — Eh bien, ce n'était pas plus difficile que cela. Il est vrai que monsieur n'est pas là; mais, c'est égal, à présent que je sais bien ce qu'il faut dire, je ne me laisserai pas intimider. Il me tarde que monsieur sorte de sa chambre; car, enfin, quand on est décidé à faire une chose pénible, il vaut mieux n'avoir pas trop de temps à y penser... Ah! mon Dieu, j'entends monsieur. *(Il s'enfuit.)*

SCÈNE II

MONSIEUR GRIMARD, *il regarde par la fenêtre.*

Quel tintamarre! quel vacârme : Oui, imbéciles, oui, riez, chantez, faites mille extravagances pour célébrer le premier de l'an. Quelle aberration! quelle folie! Vous auriez raison de vous

réjouir lorsque l'année finit, si une autre qui ne vaudra pas mieux ne recommençait immédiatement. Se tairont-ils un peu, seulement?... Ah bien oui! ils s'animent de plus belle. Après m'avoir réveillé, ils m'empêchent de penser et même de sentir que j'ai mal à la tête. Bruit infernal! elle commence bien pour moi, l'année!

SCÈNE III

MONSIEUR GRIMARD, JEAN

JEAN, *entr'ouvrant timidement la porte.* — Je vous la souhaite bonne, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Pourquoi entres-tu? T'ai-je appelé?

JEAN. — Non pas, monsieur, mais... (*A part.*) C'est le moment.

MONSIEUR GRIMARD. — Je te demande pourquoi tu viens me déranger?

JEAN. — Monsieur m'excusera, c'est le premier de l'an.

MONSIEUR GRIMARD. — Je le sais de reste.

JEAN. — Et je voulais souhaiter à monsieur toute sorte de bonheur, de prospérité, de...

MONSIEUR GRIMARD. — J'ai bien affaire de tes souhaits! Ne sait-on pas ce que valent vos compliments et vos révérences, à vous autres, et que vous envoyez vos maîtres à tous les diables?

JEAN. — Oui, ça arrive quelquefois.

MONSIEUR GRIMARD. — Il en convient ! Cela étant, dispense-toi de ces simagrées qui n'ont d'autre but que de nous soutirer des étrennes.

JEAN, *blessé.* — Si c'était là mon intention, il y a longtemps que je ne souhaiterais plus la bonne année à monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu veux dire que je ne te donne pas d'étrennes?

JEAN. — C'est sans reproche, au moins.

MONSIEUR GRIMARD. — Est-ce que je te dois quelque chose?

JEAN. — Non, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Est-ce que je ne te paye pas tes gages?

JEAN. — Si, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Qu'as-tu donc à réclamer?

JEAN. — Rien, monsieur. Pourtant je ne dis pas que de temps à autre un petit présent ne me ferait pas plaisir. Ce n'est pas précisément pour la valeur de la chose, mais, tout de même, ça réjouirait le cœur; cela prouverait que les maîtres...

MONSIEUR GRIMARD. — Sont des sots. Je voudrais savoir qui a inventé le stupide usage des étrennes!

JEAN. — Je pense que c'est quelqu'un qui était content de son domestique.

MONSIEUR GRIMARD. — Il avait tort. — Tu ne laisseras entrer personne.

JEAN. — Pas même le docteur?

MONSIEUR GRIMARD. — Le docteur n'est pas quelqu'un. J'ai besoin de lui, j'ai passé une mauvaise nuit.

JEAN. — Ah! j'en suis bien fâché, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Qu'est-ce que cela peut te faire?

JEAN. — Cela me fait beaucoup, d'abord par intérêt pour monsieur, et puis, quand monsieur a mal dormi, il n'est jamais de bonne humeur.

MONSIEUR GRIMARD. — Hé! depuis dix ans, n'es-tu pas habitué à cela?

JEAN. — Voyez-vous, monsieur, on ne s'habitue jamais qu'à moitié aux mauvaises choses. Et puis...

MONSIEUR GRIMARD. — Quoi?

JEAN. — J'aurais tant voulu que monsieur fût bien disposé aujourd'hui!

MONSIEUR GRIMARD. — Parce que?

JEAN. — Pour quelque chose que j'aime autant ne pas dire à présent à monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Va-t'en, alors. Qu'as-tu à rester planté devant moi comme une borne?

JEAN. — Je m'en vais, monsieur. (*A part.*) J'ai fait ce que j'ai pu, mais impossible de trouver le joint... (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MONSIEUR GRIMARD

Quel être insupportable que ce Jean! Si nul! si sot! Je le gronde perpétuellement, et il le prend d'une façon tranquille qui m'agace. S'il se fâchait, s'il répliquait, cela me désennuierait un peu; mais c'est la placidité d'un mouton. (*Il s'approche de la fenêtre.*) La rue s'anime de plus en plus; tous ces gens qui pataugent dans la neige paraissent joyeux en dépit du froid. J'ai là un bon feu, moi, une robe de chambre fourrée, et, pourtant, mon miroir me renvoie la plus maussade figure. Je me sens tout de bon malade. Et ce docteur qui ne vient pas!

La vie, il faut en convenir, est une chose bien désagréable; oui, bien désagréable. Si elle me paraît ainsi, à moi qui suis riche et libre, que ne doit-elle pas être aux pauvres diables, chargés de travail et de soucis? Je serais bien aise de savoir ce que maître Jean pense là-dessus. (*Il appelle.*) Jean!

SCÈNE V

MONSIEUR GRIMARD, JEAN

JEAN, *empressé.* — Monsieur veut quelque chose?

MONSIEUR GRIMARD. — Avance. Ne trouves-tu pas la vie bien dure ?

JEAN. — Non, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Quoi ! la vie ne t'est pas insupportable?

JEAN. — Je ne suis pas pour contredire monsieur ; cela doit être comme il le dit, mais je ne l'ai jamais remarqué.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu ne te sens pas écrasé sous le fardeau de l'existence?

JEAN. — Je n'ai pas le temps, monsieur ; je suis occupé toute la journée !

MONSIEUR GRIMARD. — Mais, la nuit, quand tu ne dors pas?

JEAN. — Je dors toujours.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu dors?

JEAN. — Mais oui, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Il dort !

JEAN. — Grâce à Dieu et à la besogne. Quand on travaille depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, on n'a pas envie de prendre sur son somme pour se tourmenter.

MONSIEUR GRIMARD. — Ainsi, tu ne te trouves pas malheureux?

JEAN. — Vraiment, non. J'ai bon pied, bon œil, assez d'ouvrage, mais enfin pas plus que je n'en peux porter. Ça marche.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu aimes le travail?

JEAN. — Où en serait-on si on ne l'aimait

pas, quand on a ses bras pour tout héritage?

MONSIEUR GRIMARD. — Il faut être stupide pour se trouver bien dans un monde où l'on n'a que de la peine.

JEAN. — Il n'y a pas que cela, monsieur. Et les affections!

MONSIEUR GRIMARD. — Vous avez des affections, maître Jean?

JEAN. — Je crois bien!

MONSIEUR GRIMARD. — Et quelles sont-elles, je vous prie?

JEAN. — Il y a mon père et ma mère. Ils sont morts, mais ça ne fait rien, je pense à eux, et ça me fait plaisir et peine à la fois. Il y a ma sœur Julie qui... mais je dirai ça plus tard à monsieur. Il y a, dans mon village, une tante et deux oncles. Je vais les voir une fois par an, comme monsieur le sait. Il y a mes camarades d'école. Les uns sont ici, les autres là; on ne se rencontre guère, c'est égal, on ne s'oublie pas pour ça. Il y a notre vieille cuisinière, Pernette, qui a été si bonne pour moi quand je suis entré au service de monsieur. Il y a les chevaux de monsieur, Flick et Flock, qui me connaissent bien, les bonnes bêtes; il y a aussi notre chien Castor; il y a, si je ne craignais de fâcher monsieur...

MONSIEUR GRIMARD. — Eh bien?

JEAN. — Il y a monsieur lui-même, qui me tient au cœur comme les autres.

MONSIEUR GRIMARD. — Après Castor, après Flick et Flock, merci!

JEAN. — Ah! monsieur, je n'ai pas voulu dire...

MONSIEUR GRIMARD. — C'est bon. Mais que voulais-tu me raconter de ta sœur Julie?

JEAN, *à part.* — C'est le moment de parler. (*Haut.*) Monsieur, je n'ai qu'elle, elle n'a que moi; nous nous aimons beaucoup.

MONSIEUR GRIMARD. — Qu'est-ce qu'elle fait?

JEAN. — Elle est femme de chambre chez Mme Villiers, qui demeure...

MONSIEUR GRIMARD. — Je sais. Une extravagante, cette Villiers.

JEAN. — Je ne suis pas pour contredire monsieur; mais ma sœur, elle, est si sage, si raisonnable...

MONSIEUR GRIMARD. — Pourquoi me dis-tu cela?

JEAN. — C'est que nous avions pensé que c'était dur, étant frère et sœur, de ne pas vivre ensemble quand ça se pourrait si bien.

MONSIEUR GRIMARD. — Comment ça?

JEAN. — Oui, monsieur, si c'était un effet de votre bonté de prendre Julie à votre service.

MONSIEUR GRIMARD. — La belle idée! Il y a déjà bien assez de cotillons par ici.

JEAN. — Mais, monsieur, il n'y a que Pernette.

MONSIEUR GRIMARD. — C'est trop.

JEAN. — Elle se fait vieille; elle dit qu'elle a bon besoin d'aide, et nous avions tous pensé que ma sœur...

MONSIEUR GRIMARD. — Vous aviez mal pensé. Nous prendrons un second domestique s'il le faut, mais pas de cotillons, je te le répète. En vérité, Mlle Julie comptait s'installer chez moi?

JEAN. — Ce n'est pas elle; au contraire, elle voulait me faire entrer chez sa maîtresse.

MONSIEUR GRIMARD. — Eh bien, vas-y?

JEAN. — C'est que je me dis comme ça que j'ai l'habitude de servir monsieur; que peut-être un autre domestique n'aurait point ma patience, et qu'aussi monsieur est habitué à mon service, et que...

MONSIEUR GRIMARD. — Voyez-vous ce garçon qui se croit nécessaire! Au fait, tu as raison, tu me vas mieux qu'un autre.

JEAN. — Vous voyez bien, monsieur.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu es gauche, maladroit, mais j'y suis fait.

JEAN. — Alors, monsieur permet que Julie?...

MONSIEUR GRIMARD. — Point du tout! point du tout!

JEAN. — Elle est si gentille, ma sœur, si bonne, si aimable! Elle chante toujours. Elle égayerait tant la maison!

MONSIEUR GRIMARD. — Je n'ai que faire qu'on l'égaye.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *qui a entendu les dernières paroles.* — Elle en aurait cependant bon besoin.

JEAN, *à part.* — Ma foi, oui! *(Il sort.)*

MONSIEUR GRIMARD. — Ah! vous voici enfin. Je pensais que vous ne viendriez pas.

LE DOCTEUR. — Comment donc! j'avais double devoir aujourd'hui : visiter mon malade et complimenter mon ami.

MONSIEUR GRIMARD. — Me complimenter? De quoi? De ce que je suis plus vieux d'une année; de ce que le temps, cet infatigable marcheur, cet ennemi du genre humain, m'apporte de nouvelles misères!

LE DOCTEUR. — Je vous arrête. Le temps n'est pas un ennemi, bien qu'il en ait les allures. Il nous met bien une ride par-ci, un cheveu blanc par-là; il nous prend notre vigueur, notre jeunesse, cela est vrai; et pourtant nous aurions tort de le traiter de voleur. C'est un honnête trafiquant qui fait des échanges. S'il nous enlève des avantages frivoles, il nous donne...

MONSIEUR GRIMARD. — Quoi?

LE DOCTEUR. — L'expérience et la sagesse, ce qui n'est pas à dédaigner.

MONSIEUR GRIMARD. — Pourquoi donc y a-t-il tant de fous en cheveux gris ?

LE DOCTEUR. — Ce n'est pas la faute du temps si, par dépit de perdre quelques agréments, on laisse sur le comptoir les avantages sérieux qu'il offre en remplacement. Pour moi, je ne me plains pas du vieux Saturne. Il m'a donné la raison et m'a laissé une dose suffisante de gaieté.

MONSIEUR GRIMARD. — Il est certain que vous avez aujourd'hui une mine joyeuse qui m'agace.

LE DOCTEUR. — Je suis toujours joyeux à pareille date. C'est un si beau jour que le premier janvier !

MONSIEUR GRIMARD. — Ce n'est pas mon avis. Je trouve que, s'il est un jour qu'on devrait supprimer du calendrier, c'est précisément celui-là.

LE DOCTEUR, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! l'idée est originale !

MONSIEUR GRIMARD. — Joli jour, en vérité ! Bien avant l'aube, vous êtes réveillé en sursaut par l'horrible vacarme que fait, sous vos fenêtres, la cohue soi-disant joyeuse des bateleurs et des désœuvrés. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui, et vous voulez que je sois content !

LE DOCTEUR. — Infortuné ! mais, à part votre somme interrompu, que lui reprochez-vous, à ce pauvre premier janvier ?

MONSIEUR GRIMARD. — Ce que je lui reproche ?

le bruit, les cris, les rires, les sifflets, les tambours, les masques, les orgues de Barbarie, les ménageries, les chiens savants, les somnambules, les funambules, les bonnes mains forcées, et tout ce tas de compliments où il n'y a rien de vrai, rien de senti. Je ne m'étonne pas qu'on ait peint Janus avec un double visage.

LE DOCTEUR. — Voilà votre misanthropie qui vous reprend; ou plutôt, non, elle ne vous quitte jamais. Il n'y a pas mal de fausseté dans le monde, j'en conviens; mais il y a aussi des sentiments vrais.

MONSIEUR GRIMARD. — Non.

LE DOCTEUR. — L'amitié...

MONSIEUR GRIMARD. — Sottise.

LE DOCTEUR. — La reconnaissance...

MONSIEUR GRIMARD. — Hypocrisie.

LE DOCTEUR. — Vous déraisonnez, mais laissons cela. Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

MONSIEUR GRIMARD. — Mal. Toutes vos drogues ne me font rien.

LE DOCTEUR. — Cela ne me surprend pas; c'est votre esprit qui est malade, et vous refusez les remèdes qui seuls pourraient le guérir.

MONSIEUR GRIMARD. — Quels remèdes?

LE DOCTEUR. — Je vous l'ai assez dit : l'affection et le travail.

MONSIEUR GRIMARD. — Il est écrit que tout le

monde me fera de la morale. Savez-vous que mon domestique me disait tout à l'heure la même chose!...

LE DOCTEUR. — Il avait raison

MONSIEUR GRIMARD. — S'occuper, s'occuper... à quoi?

LE DOCTEUR. — Que sais-je! On étudie quelque science.

MONSIEUR GRIMARD. — La science humaine qui, à toutes nos questions, répond par des « peut-être », vaut assurément bien la peine d'être approfondie!

LE DOCTEUR. — Alors, on fait n'importe quoi. On écrit ses boutades; on bêche son jardin.

MONSIEUR GRIMARD. — Grand merci! je n'ai pas assez de vanité pour me faire auteur, et pas assez de force pour me faire jardinier.

LE DOCTEUR. — Aimez donc, c'est moins fatigant.

MONSIEUR GRIMARD. — Aimer qui? aimer quoi?

LE DOCTEUR. — Qui? tout le monde.

MONSIEUR GRIMARD. — Tout le monde! vous êtes charmant!

LE DOCTEUR. — Nous devons de la bienveillance à tous les hommes. C'est un groupe intéressant malgré ses défauts, et dont nous faisons partie, après tout.

MONSIEUR GRIMARD. — Eh! morbleu, je n'en fais pas partie, moi.

LE DOCTEUR. — Vous n'êtes pas un homme? Ah ! ah ! ah !

MONSIEUR GRIMARD. — Je ne suis pas, du moins, un homme comme les autres.

LE DOCTEUR. — Il y a du vrai. Peu de gens vous ressemblent, en effet.

MONSIEUR GRIMARD. — Vous voulez dire que je suis pire que les autres?

LE DOCTEUR. — Au contraire, vous êtes meilleur que beaucoup, meilleur surtout que vous ne voulez le paraître. Vous tenez à honneur de passer pour un égoïste.

MONSIEUR GRIMARD. — J'en suis un.

LE DOCTEUR. — Point du tout. Les égoïstes pensent à se satisfaire, et vous vous ennuyez à périr.

MONSIEUR GRIMARD. — Je ne m'ennuie pas.

LE DOCTEUR. — Si, vous dis-je, et c'est votre seul mal. Je répète mon ordonnance : attachez-vous à quelqu'un.

MONSIEUR GRIMARD. — Pour être encore dupe comme je l'ai été. Non, mille fois non. Si vous saviez, docteur, les déceptions que j'ai eues et combien mon cœur a souffert, vous trouveriez que j'ai été sage de le chloroformer.

LE DOCTEUR. — Nullement. Le cœur est fait pour souffrir ; c'est son métier. Quant à vos déceptions, je ne les ignore pas. Quoique vous ne me l'ayez pas contée, je sais votre histoire

sur le bout du doigt. Je suis au courant des biographies de tous mes malades. Cela me sert. — Dans votre jeunesse, vous avez eu un ami et une fiancée. Le premier a pris la seconde. Si tous ceux à qui pareille chose est arrivée se mettaient à haïr le genre humain, le monde serait peuplé de misanthropes. Trahi par l'amitié vous vous êtes rejeté sur la famille. Vous avez obligé des beaux-frères qui se sont montrés ingrats; vous avez élevé un neveu orphelin, vous l'avez aimé; vous vous êtes bercé de l'espoir qu'il ne vous quitterait jamais, qu'il se marierait à votre gré, qu'il serait votre bâton de vieillesse. Or ce neveu s'était épris d'une femme qui ne vous semblait pas réunir les qualités que vous vouliez dans votre nièce. Vous avez désapprouvé cette union, et votre fils adoptif s'est marié malgré vous.

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, malgré moi, son bienfaiteur, son meilleur ami, malgré moi qu'il semblait aimer. Vous êtes bien renseigné, docteur.

LE DOCTEUR. — Je sais encore que vous l'avez banni; qu'il a vainement et à plusieurs reprises tenté d'obtenir son pardon. Vous avez été inflexible.

MONSIEUR GRIMARD. — Vous vous trompez, j'ai pardonné. Il est mort.

LE DOCTEUR. — Loin de vous, dans la pauvreté. Sa femme aussi est morte: ils ont laissé une petite orpheline que vous abandonnez.

MONSIEUR GRIMARD. — Moi ! Je l'ai fait mettre en pension. Elle y est bien soignée. Je pourvois à tout ; je la doterai.

LE DOCTEUR. — Mais vous ne voulez pas la voir.

MONSIEUR GRIMARD. — Non ; si je la voyais (on dit qu'elle est gentille), je l'aimerais peut-être et je ne veux plus aimer.

LE DOCTEUR. — Vous avez tort.

MONSIEUR GRIMARD. — De quoi vous mêlez-vous ?

LE DOCTEUR. — De vos affaires qui me regardent, puisque je suis votre ami. Il vous serait facile d'être heureux en attirant à vous cette affection enfantine.

MONSIEUR GRIMARD. — Brisons là.

LE DOCTEUR. — Je le veux bien, d'autant que j'ai nombre de visites à faire. Adieu.

MONSIEUR GRIMARD. — Non pas, au revoir. Vous déjeunez avec moi ; c'est la coutume.

LE DOCTEUR. — Je ne l'ai pas oubliée.

MONSIEUR GRIMARD. — A onze heures, et soyez exact.

LE DOCTEUR. — Je le serai. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MONSIEUR GRIMARD

Allons, tout le monde s'est donné le mot pour

dire la même chose : aimer, aimer. Il est de fait que tous ces gens qui passent, les joues gelées, le nez rouge, ont l'air de mettre ce verbe en action. On se serre la main, on s'embrasse. Pouah !

Jadis, je trouvais cela tout naturel. Moi aussi, je donnais des poignées de main, des accolades, moi aussi... Diable de docteur, qu'avait-il besoin de me rappeler ce passé douloureux, ce neveu qui?... Ma petite-nièce ne m'a pas écrit... Tant mieux ! je ne peux pas souffrir les lettres de nouvel an ; cependant c'était son devoir de me souhaiter la bonne année, puisqu'elle tient tout de moi. Bah ! semez les bienfaits, vous récoltez l'ingratitude. Il est vrai que c'était à sa maîtresse de pension à lui faire faire cela. Un enfant de dix ans, c'est une machine docile que...

SCÈNE VIII

MONSIEUR GRIMARD, JEAN, CÉCILE

JEAN, *à la cantonade.* — Je vous assure, mademoiselle, que monsieur m'a défendu de laisser entrer personne. Il ne veut recevoir aucune visite aujourd'hui.

CÉCILE. — Mais je suis si petite, moi ! Je ne suis pas une visite.

MONSIEUR GRIMARD, *ouvrant la porte.* — Qu'est-ce que c'est, Jean?

JEAN. — Monsieur, c'est une petite demoiselle qui veut entrer à toute force auprès de vous. J'ai beau lui dire que vous ne voulez voir personne...

CÉCILE, *écartant Jean et s'élançant dans le salon.* — Ah! voilà mon oncle! Mon oncle, laissez-moi vous embrasser!

MONSIEUR GRIMARD, *très rogue.* — Votre oncle! Comment! votre oncle? Qui êtes-vous donc?

CÉCILE. — Je suis Cécile. Vous ne me reconnaissez pas? C'est vrai que vous ne m'avez jamais vue; mais je vous reconnais bien, moi; vous ressemblez tant à mon pauvre papa!

MONSIEUR GRIMARD. — En vérité, je...

CÉCILE. — Ne prenez pas cet air-là, mon cher petit oncle, je n'en ai pas peur. Quand mon papa faisait ses grands sourcils, je me pendais à son cou, et il changeait tout de suite pour m'embrasser. Faites comme papa. (*Il l'embrasse.*) C'est bien, vous voilà gentil. Asseyez-vous maintenant et prenez-moi sur vos genoux.

MONSIEUR GRIMARD, *embarrassé.* — Mais... je n'aime pas les enfants.

CÉCILE. — Oh! je ne suis pas un enfant, je suis très raisonnable. Mlle Bernard vous le dira.

(*Elle saute sur les genoux de M. Grimard.*)

MONSIEUR GRIMARD, *à part.* — Elle est char-

mante, cette petite ! (*Haut, sévèrement.*) Quelle idée a eue cette maîtresse de pension de vous envoyer ici?

CÉCILE. — Vous me dites *vous*, mon oncle, êtes-vous fâché?

MONSIEUR GRIMARD. — Non... seulement...

CÉCILE. — Alors, tutoyez-moi comme mon papa.

MONSIEUR GRIMARD. — Eh bien ! quelle idée a eue M[lle] Bernard de t'envoyer ici?

CÉCILE. — Ce n'est pas elle qui m'a envoyée ; bien au contraire, elle ne voulait pas me laisser venir ; mais, moi, j'ai voulu.

MONSIEUR GRIMARD. — Pourquoi, s'il te plaît?

CÉCILE. — Pour vous voir, donc ! Mademoiselle me disait que vous ne vouliez pas recevoir votre petite Cécile, je n'ai pas pu le croire. Ce n'était pas vrai, n'est-ce pas?

MONSIEUR GRIMARD. — Hum !

CÉCILE. — On voulait me faire vous écrire. Mais d'abord on me dictait de grandes, grandes paroles, qui n'étaient pas celles qui me seraient venues... Et puis, pourquoi mettre sur un papier : « Je vous embrasse »? Ça vaut bien mieux de le faire tout de bon.

MONSIEUR GRIMARD, *à part.* — Elle a des idées à elle, cette petite-là...

CÉCILE. — Ça n'a pas été facile de venir. Il a fallu me mettre en grande révolte. Il a fallu

pleurer, bien que je n'aime pas ça. J'ai dû dire, dans mon chagrin, à mademoiselle, que, si elle me refusait la permission, je m'échapperais; oui, que j'irais toute seule à travers la ville pour vous demander à toutes les portes. A la fin, elle s'est décidée, et elle m'a fait accompagner par une sous-maîtresse.

MONSIEUR GRIMARD. — Est-ce qu'elle t'attend, cette sous-maîtresse?

CÉCILE. — Non; elle a été faire des visites; elle viendra me reprendre.

MONSIEUR GRIMARD. — Bon!

CÉCILE. — N'est-ce pas, mon oncle, que j'ai bien fait de venir?

MONSIEUR GRIMARD. — Hum! Qu'as-tu dans ce panier?

CÉCILE. — Devinez.

MONSIEUR GRIMARD. — Comment veux-tu que je devine?

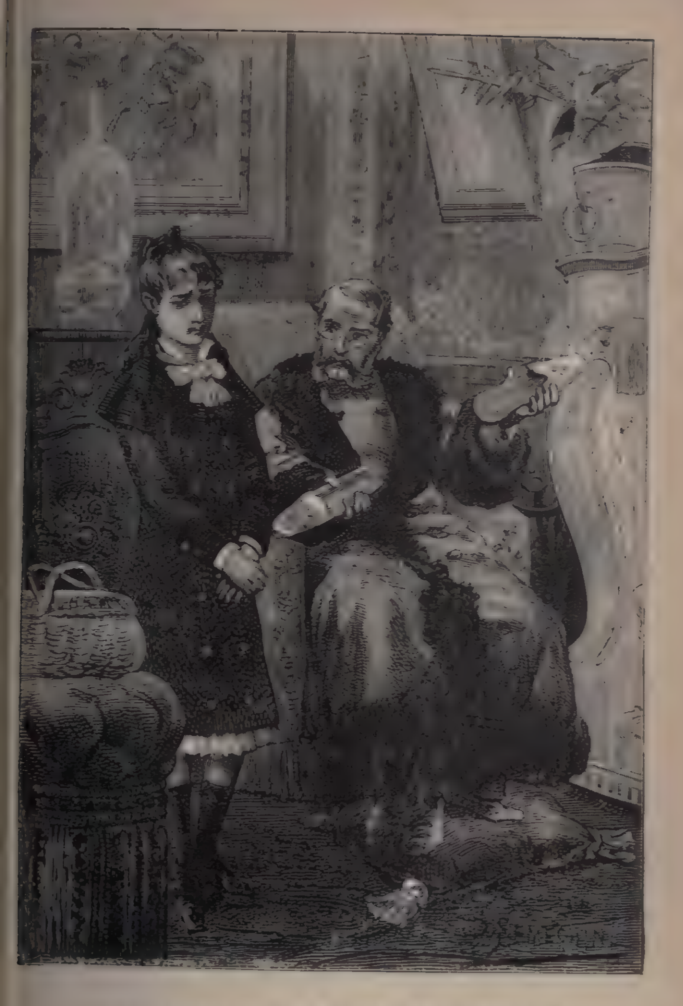
CÉCILE. — Ce sont vos étrennes.

MONSIEUR GRIMARD. — Des étrennes, pour moi?

CÉCILE. — Oui, des pantoufles. Voyez. J'y ai mis bien du temps. Est-ce qu'elles vous plaisent?

MONSIEUR GRIMARD. — Je les trouve magnifiques. C'est ton ouvrage?

CÉCILE. — Oui, je les ai faites toute seule; j'avais aussi choisi le dessin. Essayez-les. Comme elles vous vont bien, mon oncle!



« J'AI BESOIN QU'ON M'AIME, MON ONCLE. »

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, mais je ne donne jamais d'étrennes, moi.

CÉCILE. — Cela ne fait rien. Embrassez-moi pour ma récompense. Il y a si longtemps que personne ne me caresse plus. — J'ai besoin qu'on m'aime, mon oncle. *(Ici Cécile a dans chaque œil une larme toute prête à tomber.)*

MONSIEUR GRIMARD, *à part.* — Pauvre petite ! *(Haut.)* Dis-moi, tu n'es pas malheureuse, au moins, à ta pension?

CÉCILE. — Oh ! non. Mademoiselle est bonne et mes compagnes aussi, mais ce n'est pas assez. Il doit y avoir mieux que cela. Dans les premiers temps, j'ai été souvent triste, ah ! si triste ! mais n'y pensons plus. Je suis avec vous, cela me fait trop de plaisir.

MONSIEUR GRIMARD. — Tu m'aimes donc un peu?

CÉCILE. — Non, pas un peu, mais beaucoup. Mon papa vous aimait tant, lui ! Il parlait de vous toujours, toujours. — Est-ce que je vous fais de la peine?

MONSIEUR GRIMARD. — Non, ma chérie, non; parlons de ton père.

CÉCILE. — Pas à présent ; je vois que vous allez pleurer comme il faisait quand il parlait de vous, et il ne faut pas pleurer le premier jour de l'an; ma bonne disait que ça porte malheur.

MONSIEUR GRIMARD, *à part.* — Elle lui ressemble trait pour trait, à son père.

CÉCILE. — C'est bien joli chez vous, mon oncle, plus joli qu'à la pension. (*Elle s'approche de la fenêtre et l'ouvre.*) Est-il à vous, ce beau jardin?

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, mais ne te penche pas ainsi, tu tomberais.

CÉCILE. — Et vous en seriez fâché, petit oncle?

MONSIEUR GRIMARD. — Certes!

CÉCILE, *frappant dans ses mains.* — Quel bonheur! vous m'aimez! n'est-ce pas, vous m'aimez?

MONSIEUR GRIMARD. — Il le faut bien.

CÉCILE. — Que je suis contente! — Est-ce que vous avez beaucoup de fleurs en été?

MONSIEUR GRIMARD. — Je n'en ai point.

CÉCILE. — Il faut en avoir, c'est si joli! A la pension, chacune de nous a son petit jardin. Le mien est le plus beau. Tout ce que je sème pousse très bien, je sais arroser. Voulez-vous, mon oncle, que je sois votre petite jardinière?

MONSIEUR GRIMARD. — On pourra essayer.

CÉCILE. — Dites-moi une histoire, à présent.

MONSIEUR GRIMARD. — Une histoire? je n'en sais pas.

CÉCILE. — Ça ne fait rien, dites toujours.

MONSIEUR GRIMARD. — C'est impossible, ma petite.

CÉCILE. — Impossible, pourquoi?

MONSIEUR GRIMARD. — Parce que tout le monde ne sait pas composer des histoires.

CÉCILE. — Mais si, mais si ; commencez seulement ; après, ça ira tout seul, vous verrez.

MONSIEUR GRIMARD. — Justement, je ne sais pas commencer.

CÉCILE. — Toutes les histoires commencent de même. On dit : Il y avait une fois... ce n'est pas difficile.

MONSIEUR GRIMARD. — Il y avait une fois...

CÉCILE. — Après, après ?

MONSIEUR GRIMARD. — Il y avait une fois...

CÉCILE. — Dites vite, petit oncle ?

MONSIEUR GRIMARD. — Il y avait une fois un vieillard qui vivait tout seul. Il n'aimait personne et personne ne l'aimait.

CÉCILE. — Il n'avait donc pas une petite nièce ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN

JEAN. — On vient chercher mademoiselle.

MONSIEUR GRIMARD. — Déjà ?

CÉCILE. — C'est bien ennuyeux, mais il faut obéir. Adieu, mon petit oncle. Vous permettez que je revienne, n'est-ce pas ?

MONSIEUR GRIMARD, *vivement.* — Non. Je ne veux pas que tu t'en ailles.

JEAN, *à part.* — Est-ce que monsieur devient fou?

MONSIEUR GRIMARD, *à Cécile.* — Veux-tu rester avec moi, dis?

CÉCILE. — Je crois bien, que je le veux!

MONSIEUR GRIMARD. — Écoute, Jean. Va dire à cette sous-maîtresse... Non, je vais écrire à Mlle Bernard que Cécile n'est plus sa pensionnaire. *(Il écrit.)*

JEAN, *à part.* — Est-ce que la fin du monde est en train d'arriver?

CÉCILE, *sautant de joie.* — Quel bonheur! je reste ici. Mon oncle sera mon papa. Quel bonheur!

JEAN, *à part.* — C'est que monsieur a une figure, une figure... Il ne serait pas impossible que ma sœur Julie...

MONSIEUR GRIMARD, *à Jean.* — Donne ce billet à cette demoiselle. *(Jean sort.)*

SCÈNE X

MONSIEUR GRIMARD, CÉCILE

CÉCILE. — Mais, si je reste avec vous, petit oncle, qui me fera lire, écrire, étudier?

MONSIEUR GRIMARD. — Moi.

CÉCILE. — Comme je suis contente! Je m'ap-

pliquerai bien, vous verrez. — Est-ce que vous m'apprendrez aussi la musique?

MONSIEUR GRIMARD. — Je ne la sais pas. Tu auras un maître.

CÉCILE. — Vous avez un piano?

MONSIEUR GRIMARD. — J'en achèterai un.

CÉCILE. — Que vous êtes bon! que vous êtes bon, mon oncle! Puisque je reste, finissez l'histoire.

MONSIEUR GRIMARD. — L'histoire? ah! oui. Eh bien, ce vieillard était très malheureux d'être seul; mais, un jour, une petite fille... blonde... blanche... aimable comme toi, vint le trouver! Elle resta avec lui, et il fut heureux. Voilà.

CÉCILE. — Il est très joli, ce conte, mais il est trop court. Que devint la petite fille?

MONSIEUR GRIMARD. — Elle grandit, elle embellit.

CÉCILE. — Et puis?

MONSIEUR GRIMARD. — Et puis, rien.

CÉCILE. — Est-ce qu'il ne vint pas un beau prince qui voulut l'épouser?

MONSIEUR GRIMARD, *douloureusement*. — Ah!

CÉCILE. — Qu'avez-vous?

MONSIEUR GRIMARD. — Rien. Tu as raison, c'est comme ça que finissent les contes. Il vint un beau prince qui prit la jeune fille, et le pauvre vieux resta de nouveau seul et plus malheureux qu'avant. (*Il se couvre les yeux de la main.*)

CÉCILE. — Je n'aurais pas fait comme la jeune fille, moi. Je n'aurais pas laissé le bon vieillard, j'aurais plutôt renvoyé le prince.

MONSIEUR GRIMARD. — Chère enfant! (*Il l'embrasse.*) (*A part.*) Elle me quittera sans doute un jour; mais, n'importe, elle me donnera auparavant bien des joies. (*Haut.*) Eh! Jean!

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEAN

JEAN. — Monsieur?

MONSIEUR GRIMARD. — Ne me disais-tu pas, ce matin, que ta sœur désirait entrer chez moi?

JEAN. — Oui, mais monsieur n'y consent pas.

MONSIEUR GRIMARD. — J'y consens. Qu'elle vienne le plus tôt possible.

JEAN. — Vrai, monsieur?

MONSIEUR GRIMARD. — Je la prends à mon service. Il faut une femme de chambre pour Cécile.

JEAN. — Je comprends. Mademoiselle, je vous remercie, vous ne faites qu'entrer et vous apportez le bonheur.

MONSIEUR GRIMARD, *remettant sa bourse à Cécile.* — Tiens, mon enfant, donne ceci à ce brave garçon.

CÉCILE. — Merci, mon oncle, j'aime tant à donner!

JEAN. — Quoi! tout cet argent?

MONSIEUR GRIMARD. — Il n'y a rien de trop, ce sont tes étrennes pour dix ans.

JEAN. — Ah! monsieur, que vous êtes bon quand vous ne faites pas semblant d'être méchant! Comme ma sœur va être contente!

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR. — Eh bien! que fait-on ici? on ne déjeune pas?

MONSIEUR GRIMARD. — C'est déjà vous?

LE DOCTEUR. — Déjà! Il est onze heures et demie.

MONSIEUR GRIMARD. -- Vous rêvez.

LE DOCTEUR, *tirant sa montre.* — Voyez plutôt.

MONSIEUR GRIMARD. — C'est vrai, le temps a passé vite. Docteur, je vous présente ma nièce.

LE DOCTEUR. — Quelle charmante enfant Mais vous disiez ce matin...

MONSIEUR GRIMARD. — Je disais, je disais... Je vous prie d'oublier ce que je disais.

LE DOCTEUR. — Volontiers, car ce n'était ni beau ni bon. Mademoiselle déjeune avec nous?

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, mademoiselle dé-

jeune, et mademoiselle dîne, et mademoiselle reste tout à fait; entendez-vous?

LE DOCTEUR. — Vraiment? ah! par exemple, voilà qui est étrange.

MONSIEUR GRIMARD. — Qu'y a-t-il là d'étrange, je vous prie?

LE DOCTEUR. — Vous allez vous charger d'un enfant, vous, et d'une fille, encore! Votre misanthropie pourrait s'arranger d'une telle charge!

MONSIEUR GRIMARD. — Ce ne sera pas une charge, c'est déjà un bonheur.

LE DOCTEUR. — Mais son éducation?

MONSIEUR GRIMARD. — Ne vous inquiétez pas. Je me ferai son précepteur.

LE DOCTEUR. — Vous! vous?

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, moi, moi.

LE DOCTEUR. — Je la plains, la chère petite. Bourru que vous êtes, allez-vous la gronder!

CÉCILE. — Pas du tout, monsieur, mon oncle n'est pas bourru. Ce n'est pas gentil à vous de dire cela de lui. Il est très bon et même très doux. Il me gâtera plutôt que de me gronder.

LE DOCTEUR. — Si c'est ainsi...

MONSIEUR GRIMARD. — Oui, c'est ainsi; allez-vous me blâmer maintenant? Avec cette petite, j'aurai les deux talismans de bonheur que vous me recommandiez : l'affection et le travail.

LE DOCTEUR. — Bien. Mais votre santé vous permettra-t-elle?...

MONSIEUR GRIMARD. — Ma santé? Je suis guéri et je peux maintenant vous envoyer à tous les diables.

LE DOCTEUR. — Trouvez bon que je n'y aille qu'après déjeuner.

MONSIEUR GRIMARD. — Soit. A table. (*A Cécile.*) As-tu faim, chérie?

CÉCILE. — Oui, mon oncle. J'ai toujours faim.

MONSIEUR GRIMARD. — Eh bien! allons.

JEAN. — Est-ce que j'avais tort, ce matin, de souhaiter la bonne année à monsieur?

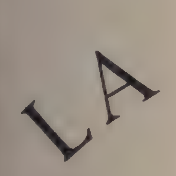
MONSIEUR GRIMARD. — Non, ma foi! Je te remercie de ton souhait, mon garçon, il m'a porté bonheur.

(La toile tombe.)



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

THÉATRE A  LA MAISON ET A LA PENSION

JEUNES FILLES — JEUNES GENS

PAR

B. VADIER

UNE BONNE ACTION
Deux jeunes Filles. — Trois Garçons.

LES ENFANTS CÉLÈBRES
Deux jeunes Filles. — Un Garçon.

UNE MYSTIFICATION
Une jeune Fille. — Deux Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. . . . . 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. . . . . 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.

UNE BONNE ACTION



PERSONNAGES :

MADAME DES ORMES. — **MATHILDE**, sa fille. — **GÉRARD** son neveu. — **MATTEO**, costume du Transtevere, accent italien.

Une chambre de petite fille. Une armoire ouverte, presque vide; grand désordre.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHILDE, *entrant en scène.*

Tout s'est bien passé, personne ne m'a vue. Mais comme le cœur me battait !... Je mourais de crainte de rencontrer quelqu'un. On m'aurait demandé : « Où allez-vous avec ce paquet, mademoiselle Mathilde ? » J'aurais été fort embarrassée pour répondre. Heureusement personne... Je me suis glissée le long de la charmille et cachée dans le bosquet pour guetter le retour de Giacomo. Maman l'a gardé longtemps... Enfin

je le vois venir; je sors de ma cachette, je lui jette mon paquet sur les bras : « Pour tes sœurs! » et je me sauve sans attendre qu'il me remercie. C'était bien amusant... J'avais tellement peur! Cela m'a rappelé le jour où, avec mon petit frère Victor, je suis allée marauder les pêches de la tante Jeanne... Cependant, quelle différence! Cette fois-là, nous nous cachions pour mal faire, nous étions alors de très méchants enfants, tandis qu'aujourd'hui...

Il faut remettre tout en ordre pour que Marie ne se doute pas... Ah! mon Dieu, on vient.

SCÈNE II

MATHILDE, GÉRARD

GÉRARD, *gaiement.* — Bonjour, petite cousine!

MATHILDE. — C'est toi, Gérard. Comme tu m'as effrayée! J'ai cru que c'était Marie.

GÉRARD. — Ta bonne? On est donc en train de faire quelque sottise, qu'on a peur d'elle?

MATHILDE, *choquée.* — Pas du tout, monsieur. Des sottises, moi!

GÉRARD. — Tu en es incapable?

MATHILDE. — Certainement.

GÉRARD. — Et pourtant aux vacances dernières je sais une demoiselle qui, avec Victor...

MATHILDE. — J'étais petite dans ce temps-là.

GÉRARD. — Tandis qu'aujourd'hui...

MATHILDE. — Je suis raisonnable, et si Victor a besoin de quelqu'un pour l'aider à faire des malices, il pourra s'adresser à d'autres.

GÉRARD. — Voyez-vous ça. Quoi ! plus de niches, plus d'espiègleries? Que fais-tu donc à présent pour employer tes heures de liberté?

MATHILDE, *fièrement.* — A présent, je fais des bonnes actions, monsieur.

GÉRARD. — A merveille. Et c'est en faisant des bonnes actions que tu as mis tant de feuilles dans tes franges et fait ce grand accroc à ta jupe.

MATHILDE. — Un accroc? *Elle regarde sa robe.)* Ah ! oui. Tant pis ! Marie le recoudra, mais elle va me demander comment cela est arrivé ; ça sera embarrassant... Tu crois rire, toi ? Eh bien, oui, c'est précisément en faisant une bonne action,

GÉRARD, *riant.* — Je serais curieux d'apprendre à quelle famille elle appartient.

MATHILDE. — Tu n'en sauras rien ; les bonnes actions veulent qu'on les cache.

GÉRARD. — Absolument comme les mauvaises. Bien, bien, je n'interroge plus : laissons dormir ta bonne action dans le plus profond mystère, et parlons d'autre chose. — Tu ne m'as seulement pas embrassé. J'arrive du collège avec quatre prix et deux accessits ; je viens mettre mes lauriers à tes pieds et passer mes vacances avec toi ; et, pour tout accueil et compliment, tu

me dis que je t'ai fait peur. Si tu n'es pas plus contente que ça de me voir, je m'en retourne.

MATHILDE. — Pardon, Gérard, tu sais bien que je suis très contente de te revoir et très fière de tes succès. (*Elle l'embrasse quatre fois pour les quatre prix et une seule fois pour les deux accessits.*) Mais je le serai encore davantage quand tout sera rangé ici. Aide-moi, veux-tu?

GÉRARD. — Volontiers. Quel désordre! On dirait que les voleurs ont passé par là.

MATHILDE. — Chut!

GÉRARD *allant à l'armoire.* — Ton armoire est presque vide?

MATHILDE. — Chut!

GÉRARD. — Et le peu qu'il y a est tout pêle-mêle. C'est joli pour une demoiselle.

MATHILDE, *piquée.* — Ça n'a pas l'air joli, mais c'est très beau.

GÉRARD, *riant.* — Ah! ah! ah! vraiment.

MATHILDE, *qui a ramassé les divers objets de toilette épars dans la chambre et les a jetés dans l'armoire dont elle referme la porte.* — Oui, c'est très beau! Sais-tu, Gérard, combien j'avais de robes encore ce matin?

GÉRARD. — Beaucoup, ta maman t'en donne des collections.

MATHILDE. — Eh bien, je n'ai plus que celle que j'ai sur moi, et puis des toutes vieilles.

GÉRARD. — Que sont devenues les autres?

MATHILDE, *gravement.* — C'est un secret.

GÉRARD. — Que tu brûles de m'apprendre.

MATHILDE. — Mais pas du tout, les bonnes actions...

GÉRARD. — Encore... Je devine, tu as donné tes robes

MATHILDE. — Oui, mais à qui?

GÉRARD. — Je n'en sais rien.

MATHILDE. — Voilà... Assieds-toi, que je te raconte. (*Tous deux prennent des chaises.*) Il y a quelques jours, un fiacre qui passait sur la place Neuve renversa une femme qui tenait un bébé. Ce bébé n'a pas eu de mal, la mère a eu le bras cassé; c'était bien triste, mais enfin le malheur aurait pu être plus grand; si la pauvre femme avait été tuée, pense donc! Le cocher était bien fâché, mais il est pauvre, il ne pouvait rien faire pour la femme. Papa, qui s'est trouvé là et qui le connaissait, lui a dit de ne s'inquiéter de rien, que nous payerions tous les frais.

GÉRARD. — Ça ne m'étonne pas, mon oncle est si bon.

MATHILDE. — N'est-ce pas? Il avait sa voiture, il y a mis la femme et l'a reconduite chez elle. Un tout pauvre logis. Elle a son mari et trois enfants, sans compter le bébé. Ce sont des Romains, de bien braves gens; ils gagnent leur vie en donnant des concerts en ville. Maman a fait très bien soigner la brave femme qui va déjà mieux. Tous les jours le petit Giacomo, l'aîné des

enfants, vient à la maison chercher du bouillon et du poulet pour sa mère. Si tu voyais comme il est joli! Une tête toute bouclée comme un petit saint Jean. Ses sœurs aussi sont des bijoux.

GÉRARD. — Mais quel rapport a toute cette histoire avec tes robes?

MATHILDE. — Comme tu es pressé. Tout le monde de la maison leur a donné quelque chose, jusqu'à ma bonne. Moi, j'avais dépensé tout mon argent.

GÉRARD. — En babioles, suivant ton habitude.

MATHILDE, *baissant le nez.* — Oui! (*Le relevant.*) Je ne pouvais rien donner, ça me faisait beaucoup de peine. Alors il m'est venu une idée. J'ai envoyé Marie demander un livre à mon amie, Jenny, qui demeure assez loin; alors vite j'ai fait un paquet de mes meilleures robes et je l'ai donné à Giacomo pour ses sœurs.

GÉRARD. — C'est là ta belle action?

MATHILDE. — Oui.

GÉRARD. — C'est ce qui te rend fière?

MATHILDE. — Il me semble qu'il y a de quoi. Pense donc, ma robe de popeline écossaise, ma robe de soie bleue, ma robe de percale rose, j'ai tout donné, tout; et pourtant je les aimais bien, mes robes.

GÉRARD. — Et que veux-tu que ces petites en fassent?

MATHILDE. — Elles les mettront; elles n'ont

que des jupes absurdes, rouges, vertes, c'est sauvage ; elles se feront belles ; dans leurs concerts, elles auront l'air de demoiselles, et on les payera plus cher.

GÉRARD. — Tu es folle ! C'est pour leurs costumes et leurs couleurs voyantes bien plus que pour leur musique qu'on les accueille. On veut de petites Romaines et non de petites Françaises. On ne les prendra plus.

MATHILDE. — Eh bien, elles mettront leurs vieilles robes pour chanter et les belles pour la promenade.

GÉRARD. — Et tu as osé décider de tout cela sans la permission de ma tante ?

MATHILDE. — Je n'en avais pas besoin ; les robes étaient à moi ! D'ailleurs, on dit que la main gauche doit ignorer ce que fait la droite.

GÉRARD. — Tu confonds tout, Mathilde ; non, nos robes, nos vêtements, nos livres, rien n'est à nous. Les donner, quand tout cela peut et doit nous servir, c'est forcer nos parents à nous les remplacer ; c'est faire des cadeaux à leurs frais, ce n'est pas par nous, c'est par eux que, de fait; ils finissent par être payés, nos cadeaux. Nous ne pouvons donner que ceux des petits objets sans importance dont on peut nous permettre de nous priver. Encore est-il que, même pour les petites choses, il est préférable qu'une maman sache ce que fait sa fille.

MATHILDE. — Tu es ennuyeux, tu blâmes toujours tout; si j'avais su, je ne t'aurais pas raconté mon histoire.

GÉRARD. — Ne le regrette pas; je vais te la payer d'une autre, tout à fait du même genre.

MATHILDE. — Du même genre?

GÉRARD. — Oui; moi aussi, j'ai voulu, une fois, faire tout seul une bonne action.

MATHILDE. — Oh! dis-moi.

GÉRARD. — Il y a deux ans, je passais les vacances dans le Jura chez mon parrain. Les enfants du village allaient pieds nus, mais il y en avait un, le petit Pierre, qui me faisait plus de pitié que les autres, parce qu'il avait l'air tout chétif. C'était mon protégé. Un jour, je le trouve aux champs gardant ses vaches; il toussait beaucoup; j'avais des bottines neuves, quelque chose de fin, d'élégant; je les lui mets aux pieds. Le voilà bien content, moi de même. (*Avec malice.*) On est toujours content, quand on fait une bonne action, tu le sais par expérience. Je retourne pieds nus à la maison, et fier... comme tu l'es en ce moment. J'ai attrapé une forte grondée, plus un gros rhume. Et une semaine après, mon Pierre, me rapportait mes bottines. Elles l'avaient blessé si fort, qu'il pouvait à peine se traîner.

MATHILDE. — Et puis?

GÉRARD. — C'est tout, sauf que Pierre m'a

gardé rancune, et que mon parrain avait été obligé de me racheter des bottines hors tour, et m'avait prié de ne plus faire de générosités mal entendues, à ses dépens.

MATHILDE. — Ton parrain pouvait avoir raison, mais Pierre était un ingrat.

GÉRARD, *riant.* — Soyons justes : il ne pouvait pas me savoir gré d'une bienfaisance qui lui avait valu des cors aux pieds. Aussi, je me suis bien promis que cette bonne action serait la première et la dernière que je ferais...

MATHILDE. — Comment?

GÉRARD, *indigné.* — Sans consulter ceux qui peuvent me bien conseiller. Si j'avais parlé à mon parrain de mon charitable projet, il m'aurait dit de garder mes bottines et de faire faire à petit Pierre chaussure à son pied.

MATHILDE. — Ton histoire est ridicule, elle n'a aucun rapport avec la mienne.

GÉRARD. — Tu crois?

MATHILDE. — Certes! mes robes ne peuvent...

GÉRARD. — Donner des durillons à tes protégées, c'est sûr; mais elles auront envie de les porter; — toutes les petites filles sont coquettes. — Leurs parents, s'ils sont raisonnables, ne les leur laisseront point mettre, et elles auront du chagrin par ta faute. Sans compter que ta maman te grondera.

MATHILDE. — Je ne crois pas, maman veut

qu'on soit charitable. (*Bruit de voix à la cantonade.*)

GÉRARD. — Entends-tu? il me semble qu'on parle bien haut dans le vestibule.

MATHILDE, *écoutant.* — C'est la voix de Matteo, le père de Giacomo. Il est avec maman. Oh ! je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur.

SCÈNE III

MATHILDE, GÉRARD, MADAME DES ORMES MATTEO, *tenant un paquet.*

MADAME DES ORMES. — Mathilde, est-ce toi qui as donné ce paquet au petit Giacomo?

MATHILDE, *troublée.* — Oui, maman, c'est moi...

MADAME DES ORMES. — Et il y avait dans ce paquet?...

MATHILDE. — Quatre robes, maman, c'était pour ses sœurs.

MADAME DES ORMES, *à Matteo.* — Vous voyez, je vous le disais bien.

MATTEO, *qui a posé le paquet sur une chaise.* — Oh! que ze souis content! que ze souis content!

MADAME DES ORMES, *sévèrement.* — Mathilde, ce pauvre homme croyait que son enfant avait volé ces effets.

MATHILDE. — Oh!

MATTEO. — Ze regrette de l'avoir tant battu...

GÉRARD. — Vous l'avez battu?

MATHILDE. — Pauvre Giacomo ! Ah ! monsieur Matteo, c'était bien mal.

MADAME DES ORMES. — C'est qu'il y a des choses avec lesquelles un père ne badine point.

MATTEO. — Pour ça, non, signora, on est pauvre, mais on a de l'honneur ; quand z'ai cru que le petit avait... Ze peux pas dire ; ce mot me reste dans la gorge... ze lui ai donné des coups pour loui ôter l'envie de recommencer.

MATHILDE. — Et tout ça par ma faute. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! (*Elle pleure.*)

MATTEO. — A présent que ze sais que ze loui faisais tort, il faut que ze coure l'embrasser et loui dire que ze zouis bien fâché de m'être fâché trop fort. Vous permettez, signora ?

MADAME DES ORMES. — Oui, mon ami, allez vite. Nous aussi nous irons aujourd'hui même exprimer nos regrets au bon petit Giacomo. Au revoir. (*Matteo salue et sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* MATTEO

GÉRARD, *à Mathilde.* — Eh bien ! je suis sûr que te voilà tout autant que moi dégoûtée des bonnes actions qu'on fait étourdiment.

MATHILDE. — Oh ! maman, maman !... que je suis fâchée !... J'avais cru bien faire... On

dit toujours qu'il faut être bienfaisant, charitable... Est-ce que les bonnes actions ne sont pas de notre âge?

MADAME DES ORMES. — Si, ma fille, elles sont de tous les âges. Mais, quand on est aussi jeune que toi, on manque de discernement. Ton intention était bonne, mais irréfléchie, et tu vois ce qu'elle a produit: un brave homme au désespoir, un enfant innocent battu. C'est pourquoi, ma chère Mathilde, il faut toujours consulter ses parents; ils ne refuseront jamais de laisser leurs enfants faire le bien, mais ils les éclaireront sur la façon de le bien faire. D'un côté, les vêtements que tu donnais, tu n'avais pas le droit de les donner sans mon autorisation; et, de l'autre, ils n'auraient pu servir à tes protégées.

MATHILDE. — C'est ce que Gérard me disait.

GÉRARD. — Parce que j'avais fait mon expérience. Tu as fait la tienne aujourd'hui, et je suis bien sûr que tu ne recommenceras plus.

MATHILDE. — Maman, vous me pardonnez?

MADAME DES ORMES. — Oui, ma fille. — En allant voir Giacomo, nous achèterons des étoffes simples pour faire des robes à ses sœurs. Elles auront ainsi de bons vêtements convenables à leur position et qui ne coûteront de larmes à personne.

(La toile tombe.)

LES ENFANTS CÉLÈBRES

PERSONNAGES :

HENRI. — LUCIE. — L'INSTITUTRICE

La scène est au Havre. — Une chambre d'enfant avec armoire, commode, table à écrire, fenêtre à droite, porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, *puis* LUCIE

HENRI, *assis à une table à écrire.* — Jeudi ! et écrire des devoirs ! est-ce ennuyeux, surtout quand il fait si beau ! (*Il se lève.*) Le bon Dieu avait créé le jeudi pour qu'on s'amusât tout du long, et les maîtres ont gâté ce joli jour en donnant des tâches aux pauvres enfants, comme si la semaine n'était pas assez longue pour travailler ! (*Il va à la fenêtre.*) La mer est superbe aujourd'hui ! Les vaisseaux sont comme moi, ils ont l'air de savoir que c'est jeudi et ils voudraient courir... En voilà un qui part. Il est bien heureux, les autres sont attachés comme moi ; mais leur tour viendra et le mien aussi, quand je saurai mes leçons... Allons les apprendre.

Tiens, mademoiselle qui sort avec sa belle robe et son beau chapeau. Elle va se promener pendant que nous travaillons. Encore une injustice! le jeudi était pour les enfants, et les maîtres le prennent pour eux. (*A Lucie qui entre en frappant à la porte.*) Qu'est-ce que tu as, toi?

LUCIE. — Je suis en colère.

HENRI. — Parce que?

LUCIE. — Je suis montée chez tante Berthe pour lui rendre son livre.

HENRI. — *La Jeune Sibérienne?*

LUCIE. — Elle m'a demandé comment nous avons trouvé cette histoire; j'ai répondu : « Très belle. »

HENRI. — Et elle a dit : « Ce n'est pas vous autres qui auriez fait ça. »

LUCIE. — Justement.

HENRI. — Tu sais bien que c'est son habitude; chaque fois qu'on parle d'enfants remarquables, elle dit toujours : « Ce n'est pas comme vous. »

LUCIE. — C'est très vexant.

HENRI. — Bah!

LUCIE. — Oui, c'est très vexant et pas juste, car, à la place de ces enfants, nous aurions fait la même chose qu'eux.

HENRI. — Ça, c'est sûr.

LUCIE. — Nous n'avons pas l'occasion, voilà tout; les enfants célèbres étaient bien heureux.

HENRI. — Je crois bien. C'est plus amusant d'être un héros que d'apprendre des leçons.

LUCIE. — Dis donc, Henri, si, nous aussi, nous faisions quelque chose de très beau?

HENRI. — J'en suis. Mais quoi?

LUCIE. — Cherchons. Quel dommage que papa ne soit pas en Sibérie!

HENRI. — C'est vrai, mais il n'y est pas.

LUCIE. — Ou seulement en prison. Nous irions supplier qu'on lui donnât la liberté et qu'on nous prît à sa place. Ce serait très beau, n'est-ce pas?

HENRI. — Je crois bien. Se faire enfermer quand on a de si bonnes jambes pour courir! Heureusement, papa n'est pas en prison. J'aime encore mieux autre chose.

LUCIE. — Quoi?

HENRI. — Par exemple... J'aimerais que papa et maman fussent très, très pauvres. Nous travaillerions pour eux : je porterais des ballots sur le port, et toi...

LUCIE. — Je vendrais des bouquets. Ce serait bien joli.

HENRI. — Mais nos parents sont encore très riches, quoique ce banquier... Ah! j'ai trouvé!

LUCIE. — Dis vite!

HENRI. — Ce méchant banquier qui s'est sauvé en Amérique en emportant de l'argent à papa et à tout le monde, si tu veux, nous courrons après lui et nous lui ferons rendre ce qu'il a pris.

LUCIE, *battant des mains.* — La bonne idée ! la bonne idée ! Oui, oui, allons en Amérique, ce sera si amusant. Mais, crois-tu que ce sera facile de trouver l'homme ?

HENRI. — Bien sûr.

LUCIE. — Et tu penses qu'il nous rendra l'argent de papa ?

HENRI, *fièrement.* — Il faudra bien.

LUCIE. — Je l'en prierai beaucoup.

HENRI. — Moi, je le menacerai. J'aurai mon fusil et mon sabre.

LUCIE. — Un fusil qui ne tire pas, un sabre qui ne coupe pas !

HENRI. — Ça ne fait rien, il aura peur ; les méchants sont très poltrons.

LUCIE. — C'est beaucoup mieux de lui expliquer qu'il a fait quelque chose de très mal, et que le bon Dieu le punira s'il ne le répare pas.

HENRI. — On verra ce qu'on lui dira quand on sera là-bas. Il faut d'abord y aller.

LUCIE. — Partons tout de suite.

HENRI. — Bien sûr. Heureusement, je n'avais pas commencé mes devoirs.

LUCIE. — Ni moi les miens. Tu as là une superbe idée ! Nous serons très célèbres, on nous mettra dans les livres, et tante Berthe ne pourra plus dire : « Ce n'est pas vous qui auriez fait ça. » Vive l'Amérique !

HENRI. — Vive l'Amérique !

LUCIE. — Et comme ça se rencontre. Papa et maman passent la journée dehors; mademoiselle, ne rentrera que pour le déjeuner; elle nous trouvera envolés... Ah! mais... si on ne sait ce que nous sommes devenus, papa et maman seront inquiets.

HENRI. — C'est juste, il faut les prévenir.

LUCIE. — Comment?

HENRI. — Je vais écrire dans mon cahier, à la place de mon thème, une lettre à mademoiselle pour lui expliquer.

LUCIE. — Il a toujours de bonnes idées, cet Henri. Écris vite.

HENRI, *écrivant.* — « Mademoiselle, nous n'avons pas fait nos tâches parce que nous voulons être des enfants célèbres. Nous allons en Amérique chercher le voleur qui a volé l'argent de papa et le lui reprendre. Dites à papa et à maman de ne pas nous oublier jusqu'à ce que nous revenions. — HENRI. »

LUCIE. — Je veux signer aussi. (*Elle signe.*) Voilà qui est fait. A présent, partons.

HENRI. — C'est qu'il faut de l'argent pour partir. Une fois là-bas, nous aurons celui du voleur...

LUCIE. — J'ai dix francs, et toi?

HENRI. — Plus rien que cinq.

LUCIE. — Ce n'est guère, mais nous sommes si petits. Ne crois-tu pas que le capitaine Mo-

reau, qui est l'ami de papa et le nôtre, nous prendra gratis sur son vaisseau?

HENRI. — Je le pense. Et justement son navire part demain.

LUCIE. — Comme ça se trouve! Va vite t'arranger avec ce bon M. Moreau; pendant ce temps je ferai les malles.

HENRI. — Les malles! Puisque nous nous en allons en cachette, nous n'aurons personne pour les porter. Il faut faire des paquets.

LUCIE. — Comme les pauvres!

HENRI. — Ah! quand on voyage, il ne faut pas être fier. La jeune Sibérienne avait un paquet.

LUCIE. — C'est juste. Je n'en ferai qu'un et tu le porteras.

HENRI. — Par exemple!

LUCIE. — Bien sûr, tu es l'homme, tu dois...

HENRI. — Ma petite, chez les sauvages, c'est la femme qui porte les fardeaux.

LUCIE. — Mais tu n'es pas un sauvage, tu es Français; tu dois être gentil.

HENRI. — Pas du tout, nous allons en Amérique où il y a encore beaucoup de sauvages. Le guerrier ne porte que ses armes.

LUCIE. — Si c'est ainsi, je n'irai pas avec toi.

HENRI. — Comme tu voudras, je serai célèbre tout seul.

LUCIE. — Oui, et quand tu auras déchiré tes

habits, tu les raccommoderas, n'est-ce pas? Tu sais coudre?

HENRI. — Non.

LUCIE. — Moi, je le sais...

HENRI. — Allons, viens. Je porterai le paquet quand tu seras fatiguée.

LUCIE, *à part.* — Je le serai toujours. (*Haut.*) A la bonne heure. Va trouver le capitaine.

HENRI, *qui a regardé par la fenêtre.* — Le voilà justement sur le port. Je cours. Toi, presse-toi.

LUCIE. — Sois tranquille. (*Henri sort.*)

SCÈNE II

LUCIE

Quel bonheur! mais quel bonheur d'être un enfant célèbre et d'aller en Amérique! Dépêchons-nous. Il faut bien des choses quand on va si loin. (*Elle ouvre l'armoire et la commode, et en tire ses effets et ceux de son frère.*) Pour Henri, je ne mets que du linge, un garçon n'a pas besoin de changer de toilette, le costume qu'il a sur lui est tout ce qu'il faut. Mais, moi, c'est différent, j'ai besoin de toutes mes robes; il faut qu'une demoiselle puisse se faire belle. (*Elle plie et empile ses robes l'une sur l'autre.*) Je les mettrai dans cette couverture de voyage; ça les préservera bien. Il faut aussi prendre mes cols, mes rubans...

et puis mes mouchoirs, et puis mes gants. (*Elle noue les coins de la couverture.*) Ça fait un bien gros paquet. Tant pis, c'est Henri qui le portera.

A présent, il faut un parapluie, et mon parasol, et mon nécessaire. Et puis ma poupée, je ne peux pas laisser ma pauvre poupée. N'est-ce pas, Florine; n'est-ce pas, ma fille, que tu seras bien aise de venir en Amérique? Toi aussi tu seras célèbre, une poupée célèbre; tu seras la première, quelle gloire! Eh bien, je crois que tout est prêt maintenant; quand Henri sera là, nous n'aurons qu'à partir. Est-ce déjà lui?... Ah! mon Dieu! mademoiselle!...

SCÈNE III

LUCIE, L'INSTITUTRICE

L'INSTITUTRICE. — Qu'est-ce que tout cela? Ce désordre, cette armoire ouverte, ces tiroirs vides... A quel jeu jouez-vous, Lucie?

LUCIE. — Je ne joue pas, mademoiselle, je fais des choses très sérieuses.

L'INSTITUTRICE. — Vraiment. Il est heureux que je n'aie pas trouvé mon amie et que je revienne avant que vous en ayez fait davantage, de ces choses sérieuses. Me direz-vous ce que cela signifie?

LUCIE. — Je vous dirai tout, mademoiselle;

mais vous ne vous opposerez pas à notre projet, n'est-ce pas?

L'INSTITUTRICE. — Vous avez un projet?

LUCIE. — Un très beau, mademoiselle.

L'INSTITUTRICE. — Un projet qui vous fait mettre la maison au pillage ne me paraît pas très digne de louanges. Et d'abord où est Henri?

LUCIE. — Il va venir tout de suite, mademoiselle, il est sur le port.

L'INSTITUTRICE. — Tout seul?

LUCIE. — Oui, il s'entend avec le capitaine Moreau.

L'INSTITUTRICE. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

LUCIE. — Nous vous avons écrit une lettre qui explique tout. Tenez, mademoiselle. (*Elle lui donne le cahier.*)

L'INSTITUTRICE, *lisant.* — « Nous n'avons pas fait nos tâches parce que nous voulons être des enfants célèbres, et nous allons en Amérique pour chercher le voleur à papa. » (*Elle achève à voix basse.*) C'est donc là votre projet?

LUCIE. — Oui, mademoiselle, nous n'avons pas pu prendre notre parti d'être des enfants ordinaires auxquels tante Berthe reproche sans cesse de n'être pas des enfants célèbres, et nous voulons être des enfants célèbres que tout le monde admire et qu'on ne gronde jamais...

L'INSTITUTRICE. — Fort bien.

LUCIE. — Vous nous approuvez?

L'INSTITUTRICE. — Je ne dis pas cela.

LUCIE. — Vous nous laisserez partir?

L'INSTITUTRICE. — Oui, si le capitaine Moreau veut vous prendre à son bord.

LUCIE. — Il le voudra, il le voudra. J'entends Henri qui revient.

SCÈNE IV

Les Mêmes, HENRI

LUCIE. — Henri, voilà mademoiselle qui sait tout et qui nous permet de partir.

HENRI, *baissant la tête.* — Ah!

LUCIE. — Tu as parlé au capitaine?

HENRI. — Oui, mais...

LUCIE. — Quoi?

HENRI. — Il n'a pas voulu.

LUCIE. — Comment, il n'a pas été bien flatté que nous nous adressions à lui?

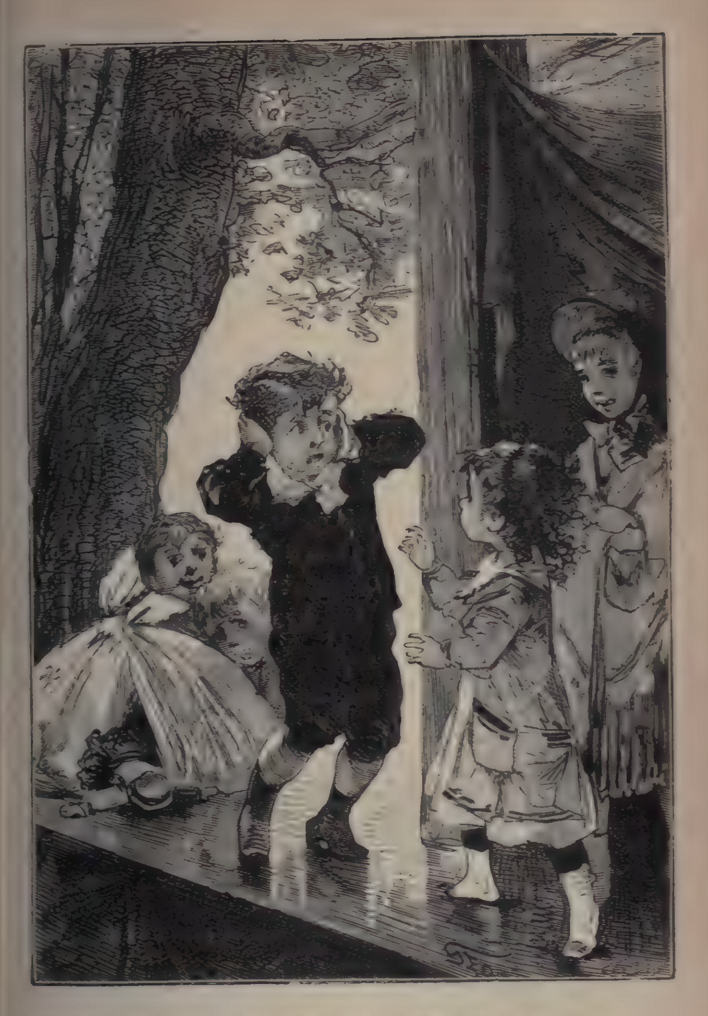
HENRI. — Non.

LUCIE. — Mais, enfin, qu'a-t-il répondu?

HENRI. — Il m'a tiré les oreilles, il m'a appelé: « Petit toqué, méchant galopin », et il m'a dit, en me montrant la maison: « Va apprendre tes leçons, morveux. »

LUCIE. — Oh!

HENRI, *se frottant l'oreille.* — C'est comme ça.



« IL M'A TIRÉ LES OREILLES. »

LUCIE. — Il paraît qu'il n'aime pas les enfants célèbres.

HENRI. — Oh ! pas du tout.

L'INSTITUTRICE. — Mais il aime comme tout le monde les enfants sages, obéissants, qui apprennent bien leurs leçons, et vous pouvez être de ceux-là, si vous renoncez à votre voyage.

LUCIE. — Il le faut bien, puisque le capitaine ne veut pas nous prendre.

HENRI. — Je lui avais pourtant offert mes dix francs pour notre passage. C'est bien mal à lui. J'aurais tant voulu être un enfant célèbre, parce que ça, ça se fait en une fois, tandis qu'il est très difficile d'être bon tous les jours.

LUCIE. — Quel dommage que ce ne soit pas un homme intéressé ! il aurait accepté.

HENRI. — Ah bien, oui ! Il a eu l'air de s'en moquer, de mes dix francs !

LUCIE. — Est-ce possible?

L'INSTITUTRICE. — Mais être célèbre ne dispense nullement d'être bon, mes chers enfants. En supposant que vous eussiez réussi dans votre grande entreprise, il vous aurait fallu, au retour, recommencer à obéir, à apprendre vos leçons, et à travailler tout comme avant. Être célèbre ne remplace pas tout et ne dispense de rien. Il faut être digne de sa réputation si on ne veut pas la perdre.

HENRI. — Ah !

LUCIE. — Si c'est comme ça, j'aime autant ne pas être célèbre.

HENRI. — Moi aussi.

LUCIE. — Ce n'est qu'une peine de plus.

HENRI. — L'ennuyeux, c'est que tante Berthe continuera à dire : « Ce n'est pas vous qui auriez fait ça. »

LUCIE. — Qui sait ! en travaillant nous arriverons peut-être à faire quelque chose de très bien.

L'INSTITUTRICE. — C'est encore le plus sûr et le plus court chemin, mes chers petits...

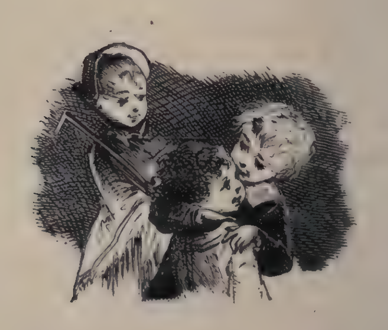
HENRI. — Allons, je vais faire mes devoirs.

LUCIE. — Et moi, remettre tout en ordre.

HENRI, *se retournant.* — Par exemple, il aurait été bien trop gros, ton paquet...

LUCIE. — Bah ! quand on est si fort, rien n'est lourd. (*Les deux enfants s'embrassent et s'en retournent en riant, chacun à sa tâche.*)

(*La toile tombe.*)



UNE MYSTIFICATION

PERSONNAGES :

MONSIEUR DARTOIS. — HÉLÈNE, sa petite-fille.
MONSIEUR LAUGIER, professeur

Un salon à la campagne : porte au fond, fenêtre à droite ; à gauche, sur le devant, dans un pan coupé, une portière.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, *regardant par la fenêtre.* — Est-ce que ma *mystification*, comme dit mon cousin Raoul, aurait réussi? Voilà un monsieur, là-bas, qui a tout à fait la tournure de mon maître de français. Si c'était lui, ce serait drôle. Il a un habit gris et il vient par ici. C'est lui, c'est lui. C'est tout à fait lui! C'est curieux, mais les professeurs n'aiment pas les vacances. J'écris à M. Laugier que grand-papa le prie de venir me faire travailler pendant l'été, et le voici qui arrive tout courant ; faut-il avoir une rage de donner des leçons!... Il va être bien attrapé. (*Elle bat des mains.*)

Quel bonheur! Quel bonheur! Ce n'est pas que je lui en veuille, à M. Laugier, il est bon et je l'aimerais assez s'il ne m'enseignait pas la grammaire; mais il me l'enseigne, et il faut qu'il apprenne qu'on ne fait pas impunément faire des verbes et des dictées à une petite fille qui ne les aime pas. (*Elle retourne à la fenêtre.*)

Il ne doit pas avoir froid : venir à pied, par ce soleil! Ces messieurs les maîtres ne prennent jamais de voitures. Le voilà qui entre dans la cour. Ça va être drôle, il demandera grand-papa qui n'y comprendra rien... Je vais me cacher ici. (*Elle soulève la portière et se met derrière.*) J'entendrai tout, ce sera bien amusant. Grand-papa ne sera peut-être pas très content... Bah! il me pardonne toujours. On monte, cachons-nous bien.

SCÈNE II

HÉLÈNE *cachée*, MONSIEUR LAUGIER

MONSIEUR LAUGIER, *s'essuyant le front.* — Quelle chaleur! j'ai un mal de tête!... (*Il s'assied.*)

HÉLÈNE, *à part.* — Il a mal à la tête. Pauvre homme!

MONSIEUR LAUGIER. — C'est égal, je suis bien heureux; c'est une chance si rare d'avoir une occupation pendant les vacances, et les vacances sont si longues! Deux mois sans rien gagner,

deux mois pendant lesquels je ne puis rien envoyer à ma mère! Et il se trouve que ce bon M. Dartois me fait écrire par sa petite-fille de venir la faire travailler, et pour cela de m'installer chez lui. Me voilà sans inquiétude maintenant : nourri, logé ici, je pourrai envoyer à la maison l'argent que j'avais réservé pour ma pension. Quelle bonne surprise pour ma mère!

HÉLÈNE, *à part.* — Voilà pourquoi il aime à donner des leçons. C'est pour sa mère.

MONSIEUR LAUGIER. — Je suis presque sûr que M. Dartois a deviné ma gêne; c'est pour m'obliger qu'il me fait venir. Excellent homme!

HÉLÈNE, *à part.* — Je me repens bien de ce que j'ai fait : si j'avais su...

MONSIEUR LAUGIER. — Ce qui m'étonne, c'est que Mlle Hélène y ait consenti; elle si paresseuse.

HÉLÈNE, *à part.* — Le malhonnête, je ne me repens plus.

MONSIEUR LAUGIER. — Mais son grand-papa lui aura expliqué que ces leçons me seront utiles, elle aura bien voulu, car elle est bonne.

HÉLÈNE, *à part.* — Pas trop.

MONSIEUR LAUGIER. — J'ai toujours vu que cette enfant a un excellent cœur.

HÉLÈNE, *à part.* — Quand il saura...

MONSIEUR LAUGIER. — Je tâcherai qu'elle ne se repente pas de ce bon mouvement. Je lui rendrai les leçons aussi intéressantes que je pourrai.

HÉLÈNE, *à part.* — C'est lui qui est bon.

MONSIEUR LAUGIER. — A la ville, où je n'ai que deux heures à passer avec elle, il s'agit de bien employer le temps, de faire beaucoup de choses; il en résulte que l'enseignement est un peu sec; ici, où je pourrai lui consacrer toute la journée, j'aurais bien du malheur si, tout en lui faisant faire des progrès, je ne réussis pas à l'intéresser, même à l'amuser.

HÉLÈNE, *à part.* — Oui, je me repens bien.

MONSIEUR LAUGIER. — Je lui raconterai des histoires; je lui apprendrai des jeux. Je crois que nous serons bons amis.

HÉLÈNE, *à part.* — J'entends grand-papa.

SCÈNE III

HÉLÈNE *cachée*, MONSIEUR LAUGIER
MONSIEUR DARTOIS

MONSIEUR DARTOIS. — Vous ici, cher monsieur, par quel heureux hasard?

MONSIEUR LAUGIER, *étonné.* — Mais, monsieur, je n'ai fait que me rendre à votre invitation.

MONSIEUR DARTOIS. — En effet, je vous ai prié de venir déjeuner avec nous quand vous voudriez, et je suis enchanté que vous vous en soyez souvenu; mais pendant la canicule, je n'espérais pas...

HÉLÈNE, *vivement.* — Je veux réparer ma faute. Je sais ce que je veux faire.

MONSIEUR LAUGIER. — Pardon, monsieur, mais je ne comprends plus... J'ai reçu ce matin une lettre qui... Me serais-je trompé?

HÉLÈNE, *se montrant.* — Non, monsieur, vous ne vous êtes pas trompé. Je vais t'expliquer, grand-papa. Je suis très ignorante, comme tu dis souvent, et, pendant les vacances, j'oublie encore le peu que j'ai appris en hiver. J'ai réfléchi à cela et j'ai écrit à M. Laugier pour le prier de venir demeurer avec nous cet été afin de me donner des leçons.

MONSIEUR DARTOIS. — Tu as fait cela sans me consulter?

HÉLÈNE. — Est-ce que je ne savais pas, petit grand-papa, que tu veux toujours ce que je veux, surtout quand c'est très raisonnable? Et puis j'étais si sûre que ça te ferait plaisir de voir que je veux étudier, réparer le temps perdu.

MONSIEUR DARTOIS. — C'est vrai; je n'aurais jamais osé te le proposer, mais je suis ravi que l'idée t'en soit venue.

MONSIEUR LAUGIER. — Bien peu de petites demoiselles seraient capables d'une telle résolution.

MONSIEUR DARTOIS. — Elle m'étonne autant qu'elle me charme. Je suis fier de ma petite-fille.

MONSIEUR LAUGIER. — Et moi de mon élève.

HÉLÈNE, *vivement.* — Eh bien ! non, monsieur ; non, grand-papa, je ne veux pas être louée quand je mérite au contraire d'être grondée.

MONSIEUR DARTOIS. — Grondée ?

HÉLÈNE. — Oui, et même punie. Je ne suis pas bonne du tout, et je viens de mentir. — Mon cousin Raoul m'avait tant parlé des mystifications qu'il faisait, que cela m'a paru amusant d'en essayer, et j'ai écrit à M. Laugier de venir, pensant qu'il serait bien attrapé.

MONSIEUR LAUGIER. — Oh !

MONSIEUR DARTOIS, *tristement.* — Toi, Hélène !

HÉLÈNE. — Oui, grand-papa, et je me suis cachée là pour voir arriver M. Laugier et jouir de sa mine désappointée. Mais quand j'ai vu qu'il avait si chaud... et... qu'il se réjouissait de donner ces leçons... alors... je me suis repentie... beaucoup, beaucoup. Il faut me pardonner, grand-papa, et vous aussi, monsieur, mais je dois être punie. J'ai fait venir M. Laugier, il faut qu'il reste et qu'il me fasse travailler.

MONSIEUR DARTOIS. — J'y consens de grand cœur, si notre ami le veut bien.

HÉLÈNE. — S'il refusait, je croirais qu'il reste fâché.

MONSIEUR LAUGIER. — Je n'ai garde, ma chère enfant, vous avez trop gentiment reconnu votre faute.

MONSIEUR DARTOIS. — Tu as eu, ma fille, le

double mérite d'avouer loyalement et de vouloir réparer. Mais songes-y bien, toutes les fautes ne sont pas réparables. Il en est telles dont les conséquences peuvent être très funestes. Celles-là, on a beau les pardonner à celui qui s'en est rendu coupable, il reste très malheureux.

HÉLÈNE. — Je crois bien. (*A M. Laugier.*) Avez-vous encore mal à la tête, monsieur?

MONSIEUR LAUGIER. — Beaucoup moins.

MONSIEUR DARTOIS. — Vous aviez... ah ! je comprends, la chaleur.

HÉLÈNE. — Vous ne serez pas malade, n'est-ce pas?

MONSIEUR LAUGIER. — Non, non, n'ayez pas peur.

HÉLÈNE. — Que je suis contente !

MONSIEUR DARTOIS. — C'est vrai, la course que M. Laugier a faite au grand soleil aurait pu lui faire beaucoup de mal.

HÉLÈNE.—Je ne me le serais jamais pardonné.

MONSIEUR LAUGIER. — Chère enfant !

MONSIEUR DARTOIS. — Le bon Dieu a voulu t'épargner cette punition. — Mais allons déjeuner; après, nous reparlerons de ta première mystification.

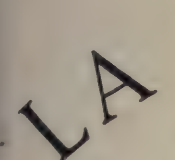
HÉLÈNE. — Et la dernière, grand-papa, je te le promets, la dernière.

(*La toile tombe.*)

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES



JEUNES GENS

THÉATRE A LA MAISON ET A LA PENSION

PAR

B. VADIER

LA FÉE DE BLANCHE ET RENÉ

Trois jeunes Filles. — Un Garçon.

LE SERPENT

Deux jeunes Filles. — Deux Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

LA

FÉE DE BLANCHE ET RENÉ



PERSONNAGES :

BLANCHE, 8 ans. — **RENÉ**, son frère, 6 ans.
JULIE, leur bonne. — **CLAUDINE**, vieille paysanne.

Un petit bois, une fontaine naturelle.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, RENÉ

BLANCHE. — Voici la source. Julie nous a défendu d'aller plus loin, il faut nous arrêter. Peut-être rencontrerons-nous une fée aujourd'hui. C'est dans les bois qu'habitent les fées.

RENÉ. — Nous n'en avons jamais vu ni ici ni ailleurs; Julie dit qu'il n'y a plus de fées.

BLANCHE. — Pourquoi n'y en aurait-il plus? Il y en a peut-être moins qu'autrefois, mais il doit bien en rester encore quelques-unes.

RENÉ. — A quoi reconnaîtrais-tu une fée, toi?

BLANCHE. — Ce sont de vieilles, vieilles femmes, toutes déguenillées, ou bien de belles, belles dames avec des robes d'or et des couronnes en diamants.

RENÉ. — J'aimerais mieux en rencontrer une belle, moi.

BLANCHE. — Oui; mais presque toujours, pour commencer, elles étaient laides, cassées, appuyées sur des bâtons. Elles voulaient ainsi éprouver les enfants, et quand ils avaient été bien gentils, bien polis avec elles, elles se changeaient en belles dames et leur faisaient des dons.

RENÉ, *pensif.* — Alors, la vieille femme qui est venue ce matin à la grille du château (elle avait un panier et un bâton), c'était peut-être une fée, dis, Blanche?

BLANCHE. — Ça se peut; je ne l'ai pas vue, moi.

RENÉ. — Si j'avais pensé que ce fût une fée, je lui aurais dit bonjour; mais elle était si laide, si laide, que je lui ai fait la grimace.

BLANCHE. — La grimace! Ah! bien, tu l'as échappé belle; si elle eût été une fée, elle aurait bien pu te donner un coup de baguette, et te changer en... oiseau bleu.

RENÉ. — Ça ne m'aurait pas fait de peine, j'aimerais bien être un oiseau; ça vole et ça n'apprend pas à écrire.

BLANCHE. — Oui, mais ça est tué par les chas-

seurs. Et puis, elle aurait pu te changer en autre chose, en quelque vilaine bête, en araignée, par exemple, en chenille...

RENÉ. — Fi !

BLANCHE. — En crapaud

RENÉ. — Ah ! mais non !

BLANCHE. — Il faut prendre garde avec les fées, elles ne badinent pas.

RENÉ. — Ah ! s'il en venait une, je serais poli. J'ai ma timbale, je lui offrirais à boire.

BLANCHE. — Moi aussi, j'ai ma timbale. Je l'ai prise exprès.

RENÉ. — Oh ! regarde donc, là-bas, une vieille femme qui vient. Est-ce notre fée ?

BLANCHE. — Peut-être.

RENÉ. — Elle a un panier.

BLANCHE. — Et un bâton.

RENÉ. — Elle marche toute courbée.

BLANCHE. — Oui, oui, bien sûr, c'est une fée.

RENÉ. — Quel bonheur !

BLANCHE. — Souviens-toi d'être gentil.

RENÉ. — Oh ! oui, tu verras. Elle nous fera un don, tu crois ?

BLANCHE. — Bien sûr.

RENÉ. — Peut-on demander ce qu'on veut ?

BLANCHE. — Quelquefois. Ça dépend.

RENÉ. — Moi, je voudrais le don de savoir toujours mes leçons sans les apprendre.

BLANCHE. — Moi, je voudrais... Chut... la voici. Allons à sa rencontre.

RENÉ *court en avant et revient effrayé.* — Ah! mon Dieu, Blanche. C'est elle, c'est la vieille à qui j'ai fait la grimace. Elle va me changer en crapaud.

BLANCHE. — Elle ne te reconnaîtra pas; on t'a justement coupé les cheveux.

RENÉ. — C'est égal, j'ai bien peur. (*Il se cache derrière Blanche.*)

SCÈNE II

BLANCHE, RENÉ, CLAUDINE

BLANCHE, *très gracieusement.* — Bonjour, madame!

RENÉ, *la main sur son visage.* — Bonjour, madame; vous vous portez bien?

CLAUDINE. — Comme ci comme ça, mes enfants, on est vieille.

BLANCHE. — Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas, madame, permettez-moi de porter votre panier.

RENÉ, *se cachant toujours le visage.* — Moi aussi, je veux le porter.

CLAUDINE. — Laissez, mes petits, il n'est pas lourd à présent, mon panier, il est vide. Je reviens du marché, où j'ai été vendre mes légumes et mes œufs. Ah! ce matin il n'était pas si léger et ça m'aurait fait plaisir de rencontrer quel-

qu'un d'obligeant comme vous qui me l'aurait porté un bout de chemin. Mais, au lieu de ça, comme je m'arrêtais près du château pour me reposer, un joli petit monsieur qui était près de la grille m'a fait une laide grimace.

RENÉ. — Aïe! (*Il se cache de nouveau derrière sa sœur.*)

CLAUDINE. — Tous les enfants ne vous ressemblent pas, mes mignons. Vos parents sont bien heureux d'avoir des enfants si gentils.

BLANCHE, *bas à René.* — Elle ne t'a pas reconnu.

CLAUDINE. — Êtes-vous seuls, mes chers petits?

BLANCHE. — Oui, madame; on nous a permis de venir nous promener ici. Nous aimons beaucoup cet endroit.

CLAUDINE. — Il y fait bon. Je vais m'y arrêter pour reprendre haleine et manger un morceau de pain. (*Elle s'assied et tire de sa poche un croûton de pain.*

BLANCHE. — Vous n'avez que du pain, ma bonne mère?

CLAUDINE. — Bien heureuse encore d'en avoir, ma petite demoiselle.

BLANCHE, *bas à René.* — Dis donc?

RENÉ, *de même.* — Quoi?

BLANCHE. — Donne-lui ton chocolat.

RENÉ. — Mais...

BLANCHE. — Donne-le-lui bien vite. Pense donc que tu lui as fait la grimace ce matin.

RENÉ. — Elle ne m'a pas reconnu.

BLANCHE. — Elle pourrait se raviser.

CLAUDINE. — Qu'est-ce que vous dites donc entre vous, mes chéris?

BLANCHE. — C'est mon frère qui veut vous donner du chocolat pour manger avec votre pain.

RENÉ. — Mais...

CLAUDINE. — Vraiment! quel bon petit cœur. (*René donne son chocolat d'un air de regret.*) Merci. Que le bon Dieu vous le rende!

RENÉ, *à part.* — Enfin, si elle me fait un don...

BLANCHE. — Vous avez peut-être soif, madame?

CLAUDINE. — Oui, on a soif par ce temps chaud. Je vais aller boire à la source.

BLANCHE. — J'ai ma timbale, je cours vous chercher de l'eau.

RENÉ. — Moi aussi. (*Tous deux courent à la fontaine et reviennent offrir à Claudine leurs timbales remplies d'eau fraîche.*)

BLANCHE. — Buvez dans la mienne, madame.

RENÉ. — Dans la mienne, dans la mienne.

CLAUDINE. — Je boirai toutes les deux, il n'y en a pas trop, il faut me donner le temps. — Où demeurez-vous, mes amis?

BLANCHE. — Au château.

CLAUDINE. — Au château? Alors le petit garçon qui m'a fait la grimace, est-ce votre frère?

RENÉ. — Non, je n'ai point de frère.

CLAUDINE. — Un cousin alors, car il vous ressemble.

RENÉ, *à Blanche.* — Comme elle me regarde!

BLANCHE. — Écoute, René, avoue, c'est mieux;

car les fées savent tout, et demande-lui bien vite pardon, avant...

RENÉ. — Qu'elle me change en quelque bête. Oui. *(Il se met à genoux.)* Pardon, pardon, madame, c'est moi.

CLAUDINE. — Vous?

RENÉ. — Oui, j'étais ce matin le méchant petit garçon... pardonnez-moi, madame, et ne me changez en rien, je vous en prie.

CLAUDINE. — Mais vous vous êtes changé vous-même en petit garçon bien gentil. Je vous pardonne de bon cœur.

RENÉ. — Oh! merci, madame, merci!

CLAUDINE. — Je suis sûre que c'est pour me dédommager que vous m'avez donné votre chocolat?

RENÉ. — Oui, madame, justement.

CLAUDINE. — Il était très bon.

RENÉ, *soupirant*. — N'est-ce pas?

CLAUDINE. — Oui, j'aime les enfants qui avouent leurs fautes et qui les réparent. Vous êtes un bon petit garçon que j'aime bien.

RENÉ. — Alors, madame, embrassez-moi, voulez-vous?

CLAUDINE. — Bien volontiers. *(Elle l'embrasse.)*

RENÉ, . — La fée m'a embrassé!

BLANCHE. — Et moi, madame?

CLAUDINE. — Vous aussi, je veux bien. Mais c'est rare que de beaux enfants comme vous se

laissent embrasser par une pauvre vieille comme moi.

RENÉ. — C'est que nous savons bien...

BLANCHE, *bas.* — Tais-toi donc ; il ne faut pas qu'elle se doute que nous la croyons une fée.

CLAUDINE. — Me voilà reposée, je vais me remettre en route. (*Elle se lève.*)

BLANCHE, *bas à René* — Regarde-la bien. C'est le moment où elle va se transformer.

CLAUDINE. — Merci bien, mes petits amis.

RENÉ, *bas à Blanche.* — Mais non, elle ne se transforme pas.

BLANCHE. — Attends.

CLAUDINE. — Adieu, mes chéris. (*Elle s'éloigne.*)

RENÉ, *désappointé.* — Elle s'en va.

BLANCHE. — C'est pour nous éprouver ; elle va revenir.

RENÉ. — Elle s'en va tout de bon et elle ne se métamorphose pas. Il faut courir après elle. Madame?

BLANCHE. — Madame?

CLAUDINE, *revenant.* — Qu'est-ce que c'est, mes amis?

BLANCHE. — Nous avons été bien gentils avec vous, n'est-ce pas?

CLAUDINE. — Tout à fait gentils.

RENÉ. — Je vous ai donné du chocolat.

BLANCHE. — Moi, à boire.

RENÉ. — Moi aussi.



« REGARDE-LA BIEN, ELLE VA SE TRANSFORMER. »

BLANCHE. — Et nous aurions porté votre panier, si vous aviez voulu.

RENÉ. — Quand même il aurait été lourd, lourd.

CLAUDINE. — Eh bien, mes petits chéris, ne vous ai-je pas remerciés?

BLANCHE. — Oui, mais...

RENÉ. — Changez-vous, madame, métamorphosez-vous, maintenant.

CLAUDINE, *étonnée.* — Me changer?

RENÉ. — Oui, vous si laide comme ça, madame, devenez jeune et belle, et ayez votre robe d'or et votre couronne en diamants.

CLAUDINE. — Une robe d'or? une couronne en diamants? Ah çà! pour qui me prenez-vous?

BLANCHE. — Pour une fée, pour une bonne fée.

CLAUDINE, *riant.* — Une fée! ah! ah! ah! la Claudine, une fée!

RENÉ. — Je vous en prie, changez-vous

CLAUDINE. — Eh! mes enfants, je ne demanderais pas mieux. Si je pouvais me rajeunir, ce serait tôt fait; si je pouvais avoir, non pas une robe d'or, mais une bonne jupe en mérinos, ça serait vite fait aussi. Par malheur, ça ne se peut pas. Le temps m'a faite vieille et le bon Dieu m'a faite pauvre. Je resterai comme ça jusqu'à ce qu'il me prenne dans l'autre monde, où il me rajeunira lui-même, s'il veut, et où, s'il veut aussi, il me fera riche.

BLANCHE. — Vous n'êtes pas une fée?

CLAUDINE. — Non, vraiment, mes petits.

RENÉ. — Alors vous ne nous ferez pas de don?

CLAUDINE. — Hélas! non.

RENÉ. — J'aurais tant voulu un cheval volant, un tout petit.

BLANCHE. — Et moi, une aiguille qui travaille toute seule.

RENÉ. — Et moi...

CLAUDINE. — Je n'ai rien de cela, mes enfants.

BLANCHE. — Donnez-moi pourtant quelque chose, Madame : ce que vous voudrez.

RENÉ. — Oui, ce que vous voudrez.

CLAUDINE. — C'est que je n'ai rien de rien... Ah! si, tenez, je sens quelques noisettes au fond de ma poche. Prenez-les, c'est tout ce que j'ai.

BLANCHE ET RENÉ, *ensemble.* — Merci, madame, merci bien.

CLAUDINE. — Et maintenant, adieu, il faut que j'aille soigner mon ménage. *(Elle s'éloigne.)*

SCÈNE III

BLANCHE, RENÉ

BLANCHE. — Elle dit qu'elle n'est pas une fée; moi, je crois toujours qu'elle en est une.

RENÉ. — Moi pas, puisqu'elle n'a pas voulu se transformer.

BLANCHE. — Ça ne veut rien dire; elle nous a donné des noisettes. Les fées donnent souvent des noisettes, des noisettes où il y a des diamants.

RENÉ. — Cassons-les bien vite, pour voir.

BLANCHE. — Il faut d'abord les compter. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Il y en a douze.

RENÉ. — Six pour chacun. Cassons-les.

BLANCHE. — Pas avec les dents, maman ne veut pas, tu sais.

RENÉ. — Avec des pierres, alors. Laisse-moi faire. (*Il casse la première noisette.*)

BLANCHE. — Eh bien?

RENÉ. — Eh bien... c'est une noisette.

BLANCHE. — Peut-être qu'une autre...

RENÉ, *qui en a cassé plusieurs.* — Oui, tiens, regarde; il y a un ver, en fait de diamants.

BLANCHE. — Nous sommes bien attrapés.

RENÉ. — Si j'avais su... Elle s'est moquée de nous, ta fée.

BLANCHE. — Ce n'est pas une fée, ce n'est peut-être qu'une sorcière.

SCÈNE IV

BLANCHE, RENÉ, JULIE

JULIE, *appelant.* — Blanche! René! êtes-vous là?

Oui. Vous êtes bien sages d'être restés où je vous ai dit. A quoi avez-vous joué?

BLANCHE. — A rien.

JULIE. — Vous avez l'air bien maussades?

RENÉ. — Nous sommes en colère.

JULIE. — Pourquoi?

RENÉ. — Il est venu ici une vieille femme. Nous lui avons donné du chocolat et de l'eau, et elle nous a donné d'affreuses noisettes.

JULIE, *qui en a mangé une.* — Comment, d'affreuses noisettes! Il me semble qu'elles sont très bonnes, au contraire.

BLANCHE. — Oui, comme noisettes, mais...

JULIE. — Que vouliez-vous donc qu'elles fussent?

RENÉ. — Nous voulions qu'il y eût des diamants dedans.

JULIE. — Des diamants?

BLANCHE. — Oui; la mère Claudine aurait dû être une fée et nous faire des dons.

JULIE. — La mère Claudine n'est pas une fée; il n'y a jamais eu de fées que dans les contes, on vous l'a assez dit.

RENÉ. — Je savais bien, moi; c'est Blanche qui m'a fait accroire...

BLANCHE. — J'espérais qu'il y en avait encore quelques-unes par-ci par-là; ce serait si amusant... Cette mère Claudine aurait dû nous dire tout de suite alors qu'elle n'était pas une fée.

RENÉ. — Je crois bien; nous lui avons fait tant d'amitiés, et donné mon chocolat. Je le regrette bien.

JULIE. — C'est drôle; la semaine dernière, vous avez donné votre goûter à ce pauvre petit garçon. Vous ne vous en êtes pas repentis, au contraire.

BLANCHE. — C'était très différent : il avait faim, nous lui avons donné notre goûter de bon cœur, pour lui faire du bien; tandis que cette fois, cette fois...

JULIE. — C'était par intérêt? C'est une mauvaise manière de donner, mes enfants. Quand on compte sur une récompense, on risque fort d'être trompé. Il faut donner pour faire le bien, non pour qu'on vous en sache gré; de cette façon, on n'a jamais de déception.

BLANCHE. — C'est vrai.

RENÉ. — Alors, Julie, vous êtes bien sûre qu'il n'y a plus de fées?

JULIE. — Tout à fait sûre. Demandez à votre maman; elle vous dira comme moi qu'il n'y en a jamais eu, si ce n'est dans les livres de contes faits pour amuser les tout petits enfants.

BLANCHE. — Tant pis, tant pis.

RENÉ. — En sorte que si on fâche les vieilles femmes il n'y a pas à craindre qu'elles aient le pouvoir de vous changer en bête?

JULIE. — Non, car la chose est alors toute

faite. L'enfant capable d'être mauvais pour une vieille femme ne peut être qu'un petit imbécile, ou pis encore, un méchant. Croyez-moi, mes enfants, soyons bons pour les vieillards. Les vieilles femmes n'ont pas besoin d'être fées pour être honorées; elles ont vécu et souffert; elles ont porté le poids de la vie, et cela suffit à leur mériter le respect de ceux qui n'ont pas encore eu à subir les mêmes épreuves.

D'ailleurs elles sont faibles, et par cela seul elles ont droit au secours de tout ce qui est fort. Qu'elles soient riches ou pauvres, vous n'avez point à attendre d'elles des dons magiques; mais si, par votre conduite envers elles, vous méritez qu'elles vous bénissent, leur bénédiction vous portera bonheur.

BLANCHE, *à René.* — Julie a bien raison, elle nous dit là de bien bonnes choses.

RENÉ. — C'est vrai ! Blanche.

(*La toile tombe.*)

LE SERPENT

PERSONNAGES :

MONSIEUR BELMONT. — JUSTIN, EMMA, *ses enfants.*
LOUISON, fille de la femme de charge.

Une bibliothèque. — Porte au fond, fenêtre à droite; à gauche une armoire sculptée, sur le devant une table.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, EMMA

Au lever du rideau, Justin est assis près de la table. Emma regarde par la fenêtre.

EMMA. — Comme c'est ennuyeux, la pluie!

JUSTIN. — Oui... Pourtant, je l'aime encore assez quand elle ne tombe pas trop souvent et qu'elle ne dure pas trop longtemps; on nous permet alors de jouer dans la bibliothèque de papa où il y a tant de choses à voir.

EMMA. — C'était bien amusant les premières fois, mais à présent on connaît tout. (*Montrant*

l'armoire sculptée.) Il n'y a plus que cette armoire; si on pouvait l'ouvrir...

JUSTIN. — Oui, mais c'est formellement défendu.

EMMA, *avec un soupir.* — Je le sais bien.

JUSTIN. — Tiens, tiens, vois donc là-haut; est-ce que ce n'est pas une gravure nouvelle?

EMMA, *d'un ton ennuyé.* — Ça, c'est un tableau qui est revenu, ce matin, de chez l'encadreur. Je l'ai déjà vu, quand on l'a apporté, et je ne l'aime pas du tout.

JUSTIN. — Il est très beau : c'est Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.

EMMA. — Eh bien, c'est cela que je n'aime pas, qu'on les ait chassés de ce beau jardin.

JUSTIN. — Ils avaient désobéi.

EMMA. — Bien sûr! ils avaient eu tort. Mais rien que pour cela, leur fermer, et fermer à tout le monde, après eux, la porte de ce beau jardin, c'est tout de même une punition bien sévère. Je conviens qu'Ève a été trop gourmande.

JUSTIN. — Si tu avais été à sa place...

EMMA, *vivement.* — Je n'aurais pas mangé la pomme.

JUSTIN, *riant.* — Tu ne peux pas les souffrir, les pommes! Mais si cela avait été des abricots.

EMMA, *piquée.* — Pas davantage, monsieur.

JUSTIN. — Cela aurait bien mieux valu qu'elle ne les eût pas aimées du tout, les pommes.

EMMA. — Je crois bien!

JUSTIN. — D'abord, on ne mourrait point.

EMMA. — Ensuite, on n'aurait pas été condamné à travailler. Plus de leçons!

JUSTIN. — Oh! pour ça... Pendant les vacances nous n'étudions guère, nous pouvons faire à peu près ce que nous voulons. Nous sommes tout à fait comme dans le paradis.

EMMA. — Dans le paradis il ne pleuvait pas.

JUSTIN. — Mais nous avons une belle maison, pour nous mettre à l'abri, ce qu'Adam et Ève n'avaient pas.

EMMA. — Oui, mais nous avons comme eux le fruit défendu.

JUSTIN. — Où le vois-tu, ton fruit défendu?

EMMA. — Eh bien! mais est-ce que tu la comptes pour rien, l'armoire qu'il ne faut pas ouvrir? C'est la même chose que l'arbre du fruit défendu. Qu'est-ce qui te dit qu'il n'y a pas, dans l'armoire, de très bonnes choses, bien meilleures à manger que des pommes?

JUSTIN. — Soit! mais le tentateur n'est pas là; il n'y a pas trace de serpent ici.

SCÈNE II

JUSTIN, EMMA, LOUISON

LOUISON. — Bonjour, mademoiselle ! Bonjour, monsieur !

EMMA ET JUSTIN. — Eh ! c'est toi, Louison ! Bonjour !

EMMA. — Il y a longtemps qu'on ne t'a vue !

LOUISON, *soupirant.* — Ma maîtresse d'apprentissage ne me laisse pas sortir.

EMMA. — Pauvre Louison ! si petite, et coudre toute la journée ! Ça t'ennuie, n'est-ce pas !

LOUISON. — Oh ! oui ; mais il faut bien apprendre à gagner sa vie.

JUSTIN, *d'un ton de raison.* — C'est sûr.

LOUISON. — Aujourd'hui j'ai eu la permission de venir voir ma tante.

EMMA. — Notre bonne Gertrude a dû être joliment contente.

LOUISON. — Oui, mais elle est occupée à la lingerie. Madame m'a dit de venir vous trouver.

EMMA. — Quel bonheur ! Nous allons jouer.

LOUISON, *regardant autour d'elle avec admiration.* — Comme c'est beau, ici !

JUSTIN. — C'est la bibliothèque de papa ; tu ne l'avais jamais vue?

LOUISON. — Non, jamais.

EMMA. — Nous nous y amusons quand il fait mauvais temps.

LOUISON. — Les beaux livres! et les beaux tableaux!

JUSTIN. — Viens voir les médailles. (*Il la mène au médaillier et en tire les tiroirs.*) Vois-tu, là sont les monnaies françaises de tous les temps; ici, des pièces romaines; dans ce tiroir...

EMMA. — Ça ne l'amuse pas, tes médailles. Regarde ici, Louison. (*Elle la conduit devant une armoire vitrée contenant des oiseaux empaillés.*)

LOUISON, *joignant les mains.* — Oh! les beaux, les beaux oiseaux! C'est-il bien possible qu'il y ait des oiseaux comme ça!

JUSTIN, *tirant Louison.* — Viens ici. C'est la collection égyptienne. Regarde, ça, c'est une momie.

LOUISON. — Fi! que c'est laid! ça me fait peur, monsieur Justin, j'aime bien mieux voir les oiseaux.

EMMA. — Il faut aussi que tu regardes les coquillages. N'est-ce pas qu'ils sont jolis?

LOUISON. — Oui, je les aime beaucoup, surtout ces roses. Êtes-vous heureux d'avoir tout ça! (*Montrant l'armoire sculptée.*) Et ici, qu'est-ce qu'il y a?

EMMA. — Nous ne savons pas.

LOUISON. — Mais la clef est à la serrure.

JUSTIN. — Ça ne fait rien, papa nous a défendu d'ouvrir.

LOUISON. — Ah! pourquoi?

EMMA. — Il n'a pas dit pourquoi.

LOUISON, *songeuse.* — Il y a sans doute des choses encore plus belles que toutes les autres.

EMMA, *soupirant.* — C'est ce que je pense.

JUSTIN. — Ou plutôt des choses dangereuses.

EMMA. — Comment ! quelles choses dangereuses ?

JUSTIN. — Je ne sais pas... peut-être des armes chargées qui partiraient dès qu'on ouvrirait la porte.

EMMA. — Oh ! non, si c'était ça, papa aurait ôté la clef.

JUSTIN. — Pourquoi ? Il se fie à nous, du moment qu'il nous a dit : « Vous n'ouvrirez pas... »

LOUISON, *d'un air fin.* — Oui, monsieur Justin ; mais votre papa sait bien qu'il y a des enfants qui désobéissent, et si ça vous arrivait, il ne voudrait pas que vous fussiez tellement punis.

EMMA. — C'est bien sûr, il nous aime trop.

LOUISON. — Puisqu'il a laissé la clef, c'est qu'il n'y a rien de dangereux.

EMMA. — Sans doute. Mais alors, qu'est-ce que ça peut être ?

LOUISON. — Vous auriez bien envie de le savoir ?

EMMA. — Oh ! oui !

JUSTIN. — Pas moi.

EMMA. — J'en rêve toute la nuit.

JUSTIN. — Je n'y pense seulement pas.

EMMA. — Oh ! toi...

JUSTIN. — Je ne suis pas curieux, c'est comme il faut être. La curiosité, c'est pire encore que la gourmandise. Papa a dit : « Vous n'ouvrirez pas cette armoire ; » je ne l'ouvre pas.

EMMA. — Oh ! je ne l'ouvre pas davantage; il me semble qu'on ne fait pas de mal en se demandant ce qu'il peut y avoir dedans.

LOUISON. — Bien sûr que non.

JUSTIN. — A quoi ça sert-il?

EMMA. — Ça sert... ça sert... ça m'amuse.

JUSTIN. — J'aurais cru plutôt que ça te tourmentait.

EMMA, *sans écouter Justin.* — J'aimerais tant deviner...

LOUISON, *bas à Emma.* — Si l'on entr'ouvrait rien qu'un petit peu la porte, ça vous aiderait.

EMMA, *de même.* — Oh ! Louison, c'est défendu...

LOUISON, *de même.* — D'ouvrir, mais pas d'entr'ouvrir.

JUSTIN. — Qu'est-ce que vous chuchotez?... Tu verras, Emma, qu'à force de t'occuper de cette armoire, tu finiras par...

EMMA. — Par quoi?

JUSTIN. — Par avoir une si grande envie de l'ouvrir que tu n'y pourras plus résister.

EMMA. — Je n'en ai pas envie du tout, monsieur, je vous prie de le croire.

JUSTIN. — A la bonne heure. Mais alors n'en-

parlons plus, et faisons un jeu, cela vaudra beaucoup mieux.

EMMA. — Il a raison. A quoi veux-tu jouer, Louison?

LOUISON. — A ce que vous voudrez, mademoiselle.

EMMA. — Colin-maillard... Il faut être plus de monde, et puis on pourrait casser quelque chose. Voulez-vous cache-cache?

JUSTIN ET LOUISON. — Oui, c'est très amusant.

JUSTIN. — On ira se cacher dans les combles.

EMMA. — Qui sort le premier?

JUSTIN. — Moi! moi!

EMMA. — Bon!

JUSTIN. — Vous compterez cent cinquante, bien lentement, et puis après vous me chercherez.

EMMA ET LOUISON. — C'est ça. (*Justin sort.*)

SCÈNE III

EMMA, LOUISON

EMMA, *comptant.* — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

LOUISON, *posant la main sur le bras d'Emma.* — Mademoiselle!

EMMA. — Quoi?

LOUISON. — Pendant que M. Justin n'est pas là, si... (*Elle montre l'armoire.*)

EMMA, *vivement.* — Oh! non.

LOUISON. — On n'en saurait rien.

EMMA. — Oui, mais...

LOUISON. — Voulez-vous?

EMMA. — Ce serait désobéir.

LOUISON. — Vous avez tellement envie de voir...

EMMA. — Oui, si on pouvait sans ouvrir... mais...

LOUISON, *insinuante.* — On peut ouvrir très peu, très peu.

EMMA. — Je sais bien. Et ne jeter qu'un coup d'œil.

LOUISON. — Et refermer tout de suite. Eh bien?

EMMA, *faiblement.* — Je n'ose pas.

LOUISON, *d'un ton décidé.* — Voulez-vous que j'ouvre? Votre papa ne m'a rien défendu à moi.

EMMA. — C'est vrai.

LOUISON, *la main sur la clef.* — Faut-il?... Qui ne dit rien consent. (*Elle ouvre.*) C'est fait, regardez.

EMMA, *désappointée.* — Ce ne sont que des statuettes.

LOUISON. — Et cette boîte, mademoiselle?

EMMA. — Cette boîte, oui, ça doit être ça qu'on ne veut pas que nous voyions.

LOUISON. — On l'a mise bien haut, mais je l'aurai tout de même. (*Elle monte sur une chaise et atteint la boîte.*) Je ne peux pas la soulever, elle est tellement lourde.

EMMA. — Quel dommage!

SCÈNE IV

EMMA, LOUISON, JUSTIN

JUSTIN. — C'est comme ça qu'on vient me chercher ! (*Il voit l'armoire ouverte et Louison sur une chaise.*) Qu'est-ce que vous avez fait ?

EMMA, *lui jetant les bras autour du cou.* — Ne gronde pas, mon petit Justin, je t'en prie !... Je n'ai pu y tenir, j'avais trop envie. Vois-tu, il y a des statuettes, nous allons refermer... seulement, c'est cette boîte... il faudrait bien y jeter un coup d'œil... elle est très lourde. Louison ne peut pas la prendre ; toi qui es fort, descends-la, veux-tu ?

JUSTIN. — Moi !

EMMA. — Pour me faire plaisir...

JUSTIN. — Non, non et non.

EMMA. — Puisque l'armoire est ouverte.

JUSTIN, *brusquement.* — Il faut la refermer.

EMMA. — Oui, mais regarde un peu cette boîte. Que crois-tu qu'il y ait dedans ?

JUSTIN. — Je n'en sais rien.

LOUISON. — Elle est tellement, tellement lourde, que ça doit être quelque chose d'extraordinaire.

JUSTIN, *un peu curieux.* — Vraiment, elle est si lourde que ça ? Elle n'est cependant pas bien grande.

EMMA. — Je t'en prie! prends-la un peu pour voir.

JUSTIN. — Mais...

EMMA. — La désobéissance est faite à présent; un peu plus, un peu moins...

LOUISON. — Et puis c'était défendu d'ouvrir l'armoire, mais pas la boîte.

JUSTIN, *montant sur la chaise.* — C'est très mal; enfin, puisque tu veux.

EMMA. — Oui, oui, je veux. Je t'aimerai tant.

JUSTIN, *prend la cassette et l'apporte sur la table.* — C'est vrai qu'elle est d'un poids!

EMMA, *vivement.* — Pourvu que la clef soit à la serrure!... Oui, elle y est... quel bonheur!

JUSTIN. — Si elle n'était pas si carrée, on dirait d'une boîte à pistolets.

EMMA, *qui a ouvert la boîte.* — Regardez comme c'est beau!

JUSTIN. — Une cage d'or! *(Il tire la cage de sa boîte.)*

LOUISON. — C'est magnifique!... Il y a des oiseaux tout pareils à ceux qui sont là-bas.

EMMA. — Deux colibris!... c'est ravissant. Ils brillent comme l'aigrette de maman.

LOUISON. — Ça me fait un effet... j'ai peur. On dirait de quelque affaire de sorcier.

EMMA. — Oui, ça a l'air d'une chose apportée par les fées; il me semble que les oiseaux vont se mettre à chanter.

JUSTIN, *d'un air entendu.* — Ils se mettront à chan-

ter si je veux, mais il n'y a ni féerie ni sorcellerie ; ce sont des oiseaux mécaniques.

EMMA. — Tu crois, Justin?

JUSTIN. — J'en suis sûr. Je n'en ai jamais vu, mais mon grand cousin m'en a parlé. Ça se monte comme une pendule. Tiens, voilà la clef!

EMMA. — Je t'en prie, fais-nous voir ça.

LOUISON. — Oh! oui, monsieur Justin, faites-les chanter. (*Justin monte le mouvement; les oiseaux se mettent à chanter; les deux petites filles battent des mains.*)

EMMA. — Que c'est joli! que c'est donc joli!

LOUISON. — Ils ouvrent le bec.

JUSTIN. — Ils tournent la tête.

EMMA. — Ils battent des ailes.

LOUISON. — Absolument comme de vrais oiseaux. Et qu'ils chantent bien! qu'ils chantent bien!... Mais ils sont vivants, monsieur Justin?

JUSTIN. — Vivants!... comme cette pendule. Oui, c'est admirable.

EMMA, *à Justin.* — N'est-ce pas que tu t'amuses? N'est-ce pas que tu es content que nous ayons ouvert l'armoire?

JUSTIN. — Content...

EMMA. — Enfin... que tu nous pardonnes?

JUSTIN. — Puisque je vous ai aidées... Mais c'est papa qui ne nous pardonnerait pas si...

EMMA. — Mon Dieu! il me semble que je l'entends. (*Elle court à la porte.*) Oui, c'est lui, il cause avec maman, il va monter, nous sommes

perdus ! (*Elle revient à la table.*) Cachons vite tout ça.

LOUISON, *qui est sortie un instant.* — Votre papa ne monte pas, il est entré au salon avec madame.

EMMA. — Nous sommes sauvés !... mais empêche donc les oiseaux de chanter.

JUSTIN. — Comment veux-tu que je fasse ?

LOUISON. — Ils font un bruit !

EMMA. — Le salon est sous la bibliothèque, papa va les entendre. Je t'en prie, Justin, fais-les taire.

LOUISON, *aux oiseaux.* — Chut ! chut !

EMMA. — Est-ce qu'ils vont crier longtemps comme ça ?

JUSTIN. — Je ne sais pas ; peut-être que oui.

LOUISON. — Mais n'y a-t-il aucun moyen de les arrêter ?

JUSTIN. — S'ils étaient en vie, on pourrait leur tordre le cou, mais des mécaniques !... (*Il secoue la cage, il la met sens dessus dessous, les oiseaux chantent toujours.*)

EMMA. — Remets-les dans la boîte, on les entendra moins.

JUSTIN. — Tu as raison. (*Il remet la cage dans son écrin.*)

LOUISON. — On les entend toujours.

EMMA. — Un peu moins fort. Dans l'armoire à présent. (*Justin reporte la boîte dans l'armoire et referme la porte ; on entend toujours les oiseaux.*)

JUSTIN. — Ils sont enragés. Chantons plus fort qu'eux pour qu'on ne les entende pas.

EMMA. — Chanter! comment veux-tu? J'ai trop peur.

JUSTIN. — Ça ne fait rien, il faut... (*Les trois enfants chantent à tue-tête, mais d'une voix saccadée par la peur, en battant la mesure avec les pieds.*)

Marlborough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton ton, mirontaine,
Marlborough s'en va-t-en guerre,
Ne sais quand reviendra.

(*Le gazouillement des oiseaux continue dans l'armoire.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, MONSIEUR BELMONT

MONSIEUR BELMONT. — Qu'est-ce que c'est donc? Que veut dire ce tapage infernal? (*Les enfants se taisent et baissent les yeux; le chant des oiseaux continue.*) Ah! je comprends.

JUSTIN. — Pardon, mon papa, je ne voulais pas... C'est Emma.

EMMA. — Oui, mon papa, mais c'est Louison... qui m'a engagée...

MONSIEUR BELMONT. — Est-ce vrai, Louison?

LOUISON, *baissant la tête.* — Monsieur... c'était pour faire plaisir à Mlle Emma... elle avait tellement envie...

MONSIEUR BELMONT, *sévèrement.* — Allez et rap-

pelez-vous que jamais plus vous ne reviendrez jouer avec mes enfants, puisque vous les poussez à la désobéissance. *(Louison sort confuse.)* Quant à vous, Justin, Emma, qui avez abusé de ma confiance, ma bibliothèque vous est interdite.

EMMA, *tristement.* — Voilà notre paradis perdu!

MONSIEUR BELMONT. — Qu'est-ce que tu dis?

EMMA. — Oui, papa, ce matin nous nous trouvions ici dans le paradis terrestre.

JUSTIN. — Je disais qu'à la place d'Adam, je n'aurais pas écouté Ève, et j'ai écouté Emma.

EMMA. — Je disais qu'à la place d'Ève, je n'aurais pas écouté le serpent, et j'ai écouté Louison.

JUSTIN. — Sans s'en douter, Louison a remplacé le serpent!

EMMA. — Qui l'aurait pensé, elle a l'air si doux, cette petite Louison!

MONSIEUR BELMONT, *à Emma.* — Voilà une mauvaise journée, mauvaise pour toi plus que pour nous tous et que pour Louison, ma pauvre Emma, et je veux que tu t'en rendes compte. Ta curiosité a été la vraie coupable de tout ce qui s'est passé. Elle t'a d'abord conduite à la désobéissance, et voici qu'après avoir été désobéissante, tu manques de générosité. Louison ignorante, sans éducation, Louison à laquelle je n'avais fait aucune défense personnelle, a été, dans tout ceci, plus excusable que toi, elle n'a pensé qu'à satisfaire ta méchante envie. En rejetant sur elle

ta faute, tu ajoutes à tes torts : ce n'est pas en dehors de nous, c'est en nous-mêmes que se cache le serpent. Tu n'as pas su lui fermer la porte de ta conscience et la défendre contre ses suggestions. Louison n'y est presque pour rien. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, tu serais arrivée sans elle, avoue-le, à faire la faute que tu as commise aujourd'hui. Tu ne peux t'en tirer que par un aveu et surtout par un repentir très sincère.

EMMA, *fondant en larmes.* — O père! tu as trop raison, tout ce que tu me dis est vrai. J'ai été bien coupable.

JUSTIN, *s'approchant de son père.* — Tu as raison contre moi aussi, mon père; ma sœur n'est pas seule à blâmer. Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais pu pour empêcher Emma et cette pauvre Louison de faire une sottise. J'ai succombé après elles à la tentation et, étant plus grand, j'aurais dû savoir leur résister.

Pardonne à Emma, qui ne recommencera plus; mais pardonne surtout à Louison, à qui il peut être si utile de venir dans la maison.

EMMA, *s'approchant à son tour de son père.* — Les oiseaux ont fini de chanter, mais Louison n'a pas fini de pleurer; je l'entends encore sangloter derrière la porte, permets-moi de la lui rouvrir.

MONSIEUR BELMONT. — Allons, soit, fais-la rentrer.

LOUISON *entre; elle est toute rouge et tout ébouriffée.* — Hi, hi, hi! Je suis une méchante fille, vous avez bien fait de me chasser. Hi, hi, hi! M. Justin ne voulait pas du tout, M[lle] Emma ne voulait guère; c'est moi qui les ai forcés de se décider à me laisser ouvrir l'armoire. Hi, hi, hi! Je suis plus curieuse que notre pie qui fourre son nez partout, sauf votre respect, monsieur Belmont, et que rien n'a pu corriger.

(*Louison est si drôlement désolée que M. Belmont a de la peine à se retenir de rire.*)

MONSIEUR BELMONT *lui tend la main.* — Calme-toi et surtout mouche-toi. J'espère que la leçon te profitera et que l'avenir nous prouvera que tu vaux mieux que tu ne crois.

Allons, la paix est faite. (*Il les embrasse l'un après l'autre.*) La pluie a cessé; allez au jardin, le grand air vous fera du bien.

(*La toile tombe.*)



COLLECTION HETZEL

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

JULES VERNE

LES GRANDS VOYAGES

ET

LES GRANDS VOYAGEURS

LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

6 VOLUMES IN-18

Les Premiers Explorateurs . . . . 2 vol.
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle . . . . 2 vol.
Les Voyageurs du XIXe siècle . . . . 2 vol.

Prix de chaque volume. . . . . 3 francs.

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

65 VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS

Aventures du capitaine Hatteras . . . . 2 vol.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais . . . 1 vol.
Le Chancellor. . . . . . . 1 vol.
Cinq semaines en ballon. . 1 vol.
De la Terre à la Lune. . . 1 vol.
Autour de la Lune. . . . . 1 vol.
Le Docteur Ox . . . . . . 1 vol.
Les Enfants du capitaine Grant. . . . . 3 vol.
L'Ile mystérieuse . . . . . 3 vol.
Le Pays des Fourrures . . 2 vol.
20000 lieues sous les Mers. 2 vol.
Le Tour du Monde en 80 jours. . . . . 1 vol.
Une Ville flottante . . . . 1 vol.
Voyage au centre de la Terre. . . . . 1 vol.
Michel Strogoff. . . . . . 2 vol.
Les Indes-Noires . . . . . 1 vol.
Hector Servadac. . . . . . 2 vol.
Un Capitaine de quinze ans. 2 vol.
Claudius Bombarnac . . . 1 vol.
Château des Carpathes . . 1 vol.
Les Cinq cents Millions de la Begum. . . . . 1 vol.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. . . . . . 1 vol.
La Maison à vapeur. . . . 2 vol.
La Jangada. . . . . 2 vol.
L'École des Robinsons . . 1 vol.
Le Rayon-Vert . . . . . . 1 vol.
Kéraban-le-Têtu. . . . . . 2 vol.
L'Archipel en feu. . . . . 1 vol.
L'Étoile du Sud. . . . . . 1 vol.
Mathias Sandorf. . . . . . 3 vol.
Robur-le-Conquérant. . . 1 vol.
Un Billet de Loterie. . . . 1 vol.
Nord contre Sud. . . . . 2 vol.
Le Chemin de France. . . 1 vol.
Deux Ans de Vacances. . 2 vol.
Famille sans Nom. . . . 2 vol.
Sans dessus dessous . . . 1 vol.
César Cascabel. . . . . . 2 vol.
Mrs. Branican. . . . . . . 2 vol.
Maître Antifer. . . . . . 2 vol.
P'tit Bonhomme. . . . . . 2 vol.
L'Ile à hélice. . . . . . . 2 vol.

Prix de chaque volume. . . . . 3 francs.

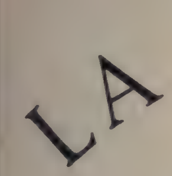
Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES

THÉATRE A

JEUNES GENS



LA MAISON ET A LA PENSION

PAR

B. VADIER

LE BAHUT

Deux jeunes Filles. — Trois Garçons.

LE PETIT MISANTHROPE

Trois jeunes Filles. — Un Garçon.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

LE BAHUT



PERSONNAGES :

ERNEST, 14 ans. — **ROBERT**, son frère, 12 ans. — **BRIGITTE**, femme de charge. — **JOEL**, **SUZETTE**, petits-enfants de Brigitte.

Une salle de vieux château. — Porte au fond, porte à gauche. — A droite, dans un pan coupé, un bahut. — Sur le devant un rouet et un fauteuil. — Une canne dans un coin. — Une lampe suspendue.

SCÈNE PREMIÈRE

ERNEST, ROBERT

ERNEST. — Tu as l'air extraordinairement sérieux, Robert, à quoi songes-tu?

ROBERT. — Je cherche ce qu'on pourrait inventer pour faire peur à la vieille Brigitte et à ses deux nigauds de petits-enfants.

ERNEST. — Leur faire peur, pourquoi?

ROBERT. — Pour s'amuser, donc ! Ils sont si drôles quand ils ont peur.

ERNEST. — Un vilain amusement que de faire peur aux autres.

ROBERT. — Oh ! toi, monsieur le moraliste, si on t'écoutait, on s'ennuierait toujours.

ERNEST. — Mais voyons, nous venons chez notre oncle de Kervez passer nos vacances de Pâques ; on nous reçoit parfaitement ; la bonne mère Brigitte se met en quatre pour nous régaler...

ROBERT. — Ça, c'est vrai ; ses croquettes sont fameuses.

ERNEST. — Les deux enfants de Brigitte, Joël et Suzette, ne cherchent qu'à nous faire plaisir, et tu veux, toi, leur jouer de mauvais tours.

ROBERT. — Ils sont trop peureux.

ERNEST. — Élevés à la campagne, au fond de la Bretagne, ils ne peuvent pas être comme des enfants élevés dans les villes.

ROBERT. — Je veux les corriger d'être peureux et superstitieux. Si tu avais entendu hier Brigitte avec ses korigans et ses laveuses de nuit, et ses loups-garous, et ses revenants, et ceci et cela, tu serais aussi impatienté que moi.

ERNEST. — Pas du tout, j'aime les légendes, moi.

ROBERT. — Et tu y crois peut-être ?

ERNEST. — Ça, c'est autre chose.

ROBERT. — Est-ce que cela t'amuse, les sauts

de Brigitte à chaque craquement de boiserie ; et les mines des petits en regardant ce bahut ?

ERNEST. — Ce bahut ?

ROBERT. — Eh oui ! il a une histoire que la bonne vieille nous a racontée. Ses petits enfants, qui doivent l'avoir entendue tous les jours de leur vie, tremblaient cependant comme la feuille quand elle l'a répétée devant eux.

ERNEST. — Elle est donc très effrayante, cette histoire?

ROBERT. — Juges-en. — Il y a longtemps, longtemps qu'un seigneur de Kervez, vieux comme Hérode, épousa en troisièmes noces une demoiselle si jeune, si enfant qu'elle ne songeait qu'à jouer. Un jour, pendant que les parents et les amis de son vieux mari s'entretenaient gravement à table, la petite mariée, trouvant la conversation trop sérieuse, rassembla ses jeunes compagnes, elles se mirent à jouer à cache-cache. C'était à qui découvrirait, pour se cacher, les endroits les plus mystérieux. Gilberte, c'était le nom de l'héroïne, avisa le bahut...

ERNEST. — Je sais, elle y entra ; mais elle ne put ensuite soulever le couvercle ; on n'entendit pas ses gémissements, et elle mourut étouffée, C'est une vieille histoire que tout le monde sait ; mais ce n'est pas à Kervez qu'elle s'est passée.

ROBERT. — Brigitte prétend que si. Rien n'est

enrageant comme d'avoir prouvé aux gens qu'ils ont tort et de les voir s'obstiner dans ce tort : ta protégée Brigitte n'aura pas volé la belle peur que je lui ferai.

ERNEST. — Mauvais moyen de la corriger.

ROBERT. — Excellent, au contraire. Quand elle verra qu'elle aura bien tremblé devant quelque mannequin qui n'était autre que M. Robert, elle finira par comprendre qu'elle est une sotte.

ERNEST. — Avec les gens craintifs, il ne faut pas jouer de tels jeux ; on risque de leur faire du mal.

ROBERT. — Je saurai bien m'arrêter à temps.

ERNEST. — Mon oncle se fâchera, Robert.

ROBERT. — Il est absent,

ERNEST. — Mauvaise raison ! D'ailleurs, il revient demain, et Brigitte lui fera ses plaintes.

ROBERT. — Il sera le premier à rire de mon invention.

ERNEST. — J'en doute.

ROBERT. — Eh ! je ne veux rien faire de si terrible.

ERNEST. — Terrible ou non, renonce à ton projet. Sois bon garçon. Tu me promets de laisser notre vieille Brigitte en repos ?

ROBERT. — Oui, si je ne trouve pas un moyen d'arriver à mes fins.

ERNEST. — Tu es toqué.

ROBERT. — Mieux vaut être un peu toqué, à notre âge, que trop parfait, comme certain monsieur de ma connaissance.

ERNEST. — Sérieusement, tu as tort de vouloir effrayer Brigitte; une peur peut être dangereuse pour une femme aussi âgée.

ROBERT. — Bah! elle vit dans la peur comme le poisson dans l'eau, c'est son élément. Et puis, est-elle donc si vieille?

ERNEST. — On n'est pas jeune quand on est grand'mère; d'ailleurs, tu n'as qu'à compter, elle a élevé notre oncle.

ROBERT. — C'est vrai. Allons, puisque c'est comme ça, je la laisserai tranquille.

ERNEST. — A la bonne heure!

ROBERT. — Tu m'approuves, jeune sage?

ERNEST. — Complètement, et, sur ce, je remonte à la bibliothèque. J'ai commencé l'histoire d'Écosse, de Walter Scott. C'est très intéressant.

(Il sort.)

ROBERT. — Va, mon cher, et bien du plaisir.

SCÈNE II

ROBERT, *seul.*

ROBERT. — J'ai dit à Ernest que je renonçais à mon projet, pour qu'il n'allât pas se constituer le garde du corps de Brigitte et de ses

ineptes petits-enfants. Il m'impatiente, ce garçon trop sage. Il est vrai que ça me dispense d'avoir de la sagesse, qu'il en ait pour deux ; c'est égal, il m'impatiente. On ne peut le mettre de moitié dans aucune malice ; c'est ennuyeux, parce qu'il y a des tours qu'on ne joue bien qu'à deux. Enfin, c'est comme ça.

Mais ne perdons pas de vue notre projet. Qu'imaginer ? Il faut que ce soit original. Je veux faire peur à Brigitte, c'est décidé. Comment ? C'est là le *hic*. (*Il se promène de long en large, vient s'accouder sur le bahut et se redresse tout à coup.*) Oh ! la bonne idée, la merveilleuse idée ! (*Il se frotte les mains.*) Je suis un garçon inventif, il faut l'avouer.

C'est le moment. Notre brave femme de charge est plus régulière qu'une pendule ; elle va venir, comme tous les soirs, après avoir réglé les affaires du ménage, s'installer à son rouet. Joël et Suzette, qui n'osent plus quitter ses jupons dès que le soleil baisse, viendront se mettre autour d'elle comme des poussins peureux. Nous allons rire. Vite dans ma cachette. (*Il ouvre le bahut.*) Par exemple, nous ne laisserons point retomber le couvercle sur nous, comme la petite châtelaine. Il ne faudrait pas badiner, car il est pesant, ce couvercle, et il se referme par son seul poids. (*Il le fait jouer.*) Oui, oui, je vois le danger ; il faut quelque chose pour le soutenir... Quoi !... La canne de mon oncle, c'est

justement mon affaire. *(Il va prendre la canne, puis il entre dans le bahut.)* On ne peut pas s'y étendre fort à l'aise... Bah ! les petites filles souffrent mille contraintes pour être belles, un garçon peut bien supporter quelque gêne pour faire une bonne plaisanterie. J'entends monter ; abaissons notre couvercle en nous ménageant un soupirail convenable. *(Il abaisse le couvercle en le laissant entr'ouvert.)*

SCÈNE III

ROBERT *dans le bahut*, BRIGITTE, JOEL, SUZETTE

BRIGITTE. — Venez, mes enfants, à cette heure-ci j'aime à vous avoir auprès de moi.

SUZETTE. — On ne voit presque plus clair.

BRIGITTE. — C'est vrai. Allumons la lampe. *(Elle allume la lampe.)*

JOEL. — C'est bien ennuyeux que le soleil se couche, n'est-ce pas, grand'mère?

BRIGITTE. — Bien sûr, mon enfant, mais le bon Dieu l'a voulu ainsi pour forcer l'Univers au repos.

SUZETTE. — Quand est-ce, grand'mère, que monsieur revient?

BRIGITTE. — Demain, je crois. *(Elle se met au rouet.)*

SUZETTE. — Tant mieux. On a moins peur quand il est là.

BRIGITTE. — C'est sûr qu'une femme toute seule dans une maison avec des enfants...

SUZETTE. — Les deux jeunes messieurs de Paris ne sont plus des enfants, grand'mère.

BRIGITTE. — Non, mais c'est bien pire... M. Ernest, je n'en dis rien, il a l'air raisonnable; mais l'autre ferait bien plutôt arriver les malheurs que de nous en défendre. Un monsieur qui ne croit pas nos légendes...

JOEL. — Hier, tout ce qu'il disait, grand'mère, vous savez.

BRIGITTE. — Si je le sais! Il paraît que les Parisiens sont tous ainsi, ils ne craignent quoi que ce soit.

JOEL. — C'est effrayant, des gens qui n'ont peur de rien.

SUZETTE. — Ah! grand'mère, nous sommes bien heureux, nous, d'être Bretons.

BRIGITTE. — Je crois bien. (*Elle file un moment sans rien dire, Suzette se met à tricoter.*) Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, j'ai comme une appréhension.

SUZETTE. — Moi aussi, grand'mère.

JOEL. — Moi aussi.

BRIGITTE. — Quand je pense à toutes les moqueries de M. Robert.

JOEL. — Écoutez, grand'mère, s'il y avait un danger, j'aurais bien peur; mais je vous

défendrais tout de même, vous et Suzette.

BRIGITTE. — Je sais que tu es un bon garçon, mais il vaut bien mieux qu'il n'y ait pas de danger.

JOEL. — Pour ça, oui! — Mais, vrai, s'il y avait là un voleur...

SUZETTE. — Un voleur.

JOEL. — Eh bien! grand'mère, eh bien, pour qu'il ne vous fasse pas de mal, j'irais, je me jetterais, mais j'aurais bien peur.

BRIGITTE. — Mon pauvre Joël! (*Elle l'embrasse.*)

ROBERT, *à part.* — C'est le moment. (*Il pousse un soupir dans son bahut.*)

SUZETTE, *inquiète.*—Grand'mère,entendez-vous?

BRIGITTE. — Non.

JOEL. — J'ai entendu aussi quelque chose. (*Tous deux se serrent contre Brigitte.*)

SUZETTE. — Ça venait de ce côté. (*Elle montre le bahut.*)

BRIGITTE. — Du bahut!... Maudit meuble! Il y a longtemps qu'il serait brûlé, si monsieur avait voulu m'écouter. (*Robert soupire de nouveau.*)

SUZETTE, *qui regarde le bahut d'un air éperdu.* — Grand'mère, le coffre n'est pas bien fermé.

BRIGITTE, *se jetant à genoux.* — Mon Dieu, ayez pitié de nous!

(*Joël hésite un instant, puis s'élance et ferme brusquement le couvercle du bahut.*)

JOEL. — Grand'mère, il est fermé.

BRIGITTE. — Fermé... et c'est toi, mon brave enfant! (*Elle l'embrasse.*)

JOEL. — Je vous avais bien dit que je serais brave, grand'mère... mais... oh! (*On entend du bruit dans le coffre.*)

ROBERT. — Ouvrez, ouvrez!

BRIGITTE. — Il y a une voix, une vraie voix dans le coffre.

ROBERT. — Ouvrez, j'étouffe!

SUZETTE ET JOEL. — Sauvons-nous. (*Ils se pendent aux jupes de Brigitte et veulent l'entrainer.*)

ROBERT. — Ne vous sauvez pas, ouvrez le coffre! J'étouffe... au secours! Je suis Robert.

BRIGITTE. — Qu'est-ce qu'on dit donc?

SUZETTE. — La voix dit qu'elle est M. Robert...

ROBERT. — Oui, Robert, ouvrez vite...

BRIGITTE. — C'est bien un peu la voix de M. Robert.

SUZETTE ET JOEL. — N'ouvrez pas, grand'mère.

ROBERT. — Par pitié!

SUZETTE. — Comment M. Robert serait-il là dedans?

ROBERT. — Oui... j'y suis... J'étouffe, j'étouffe...

BRIGITTE. — Si c'était vrai, pourtant. (*Elle fait un pas vers le bahut.*)

JOEL ET SUZETTE. — Non, grand'mère, n'ouvrez pas. (*Robert continue de gémir, mais d'une voix plus faible.*)

BRIGITTE. — On n'entend plus rien.

SUZETTE. — Dieu soit loué! Rien, plus rien du tout, grand'mère.

BRIGITTE. — Comme j'ai bien fait de ne pas ouvrir. C'est fini, maintenant. Mais quelle peur, mes enfants, quelle peur! (*Elle les tient embrassés.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ERNEST

ERNEST. — Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne Brigitte? Comme vous êtes tous pâles! Pourquoi avez-vous tous l'air si effrayé?

BRIGITTE. — Il y a de quoi! On a entendu une voix dans le bahut.

JOEL. — Oui, dans le bahut.

SUZETTE. — Qui criait, qui suppliait d'ouvrir... C'était peut-être un revenant!

ERNEST. — Il n'y a jamais eu de revenants, ma petite Suzette.

JOEL. — Cependant, monsieur Ernest, la voix disait : « Je suis Robert. »

BRIGITTE. — Et d'un ton si naturel qu'on s'y serait pris.

ERNEST. — Oh! mon Dieu! (*Il s'élance vers le bahut, les autres se jettent après lui pour le retenir.*)

BRIGITTE. — Mais non, monsieur Ernest ; vous voyez, on n'entend plus rien, n'ouvrez pas !

ERNEST, *se dégageant.* — Laissez-moi. (*Il ouvre le bahut.*) Robert ! Robert !... Sans mouvement ! mort peut-être... Oh ! (*Il le retire du bahut et le porte dans le fauteuil. — Brigitte, Joël et Suzette se sont enfuis à l'autre bout de la salle.*)

JOEL, *regardant de loin.* — C'est pour de bon M. Robert.

BRIGITTE. — Pas possible. (*Elle regarde.*) C'est lui, bien lui.

ERNEST. — Aidez-moi donc, vous autres. Du vinaigre !... de l'eau ! (*Joël et Suzette sortent précipitamment. — Ernest frappe dans les mains de Robert.*)

SUZETTE ET JOEL, *revenant.* — Voici ! (*Ils apportent un pot d'eau et une bouteille de vinaigre qu'ils posent près du fauteuil.*)

ERNEST, *après avoir jeté la moitié du pot d'eau sur la tête de Robert, joyeusement.* — Robert revient à lui. Robert ! mon cher Robert !

BRIGITTE. — Il n'est pas mort ! (*Elle s'approche timidement, les enfants la suivent.*)

ROBERT. — Ah !... merci, Ernest ! Sans ton pot d'eau... Ma foi, on passe mal son temps au fond d'un coffre.

ERNEST. — Mais qu'y faisais-tu?

ROBERT. — J'étouffais.

ERNEST. — Oui, mais quelle idée de t'y être mis ?

ROBERT. — Tu sais... je t'avais dit... que je voulais effrayer Brigitte, mal m'en a pris.

BRIGITTE. — Eh bien ! monsieur, vous avez réussi, je peux vous le dire. Je n'ai jamais eu si grand'peur de ma vie.

SUZETTE ET JOEL. — Je crois bien.

ROBERT. — Votre peur n'a rien été à côté de la mienne, ma pauvre Brigitte. Quand Joël a eu fermé le coffre, et que j'ai senti que j'étouffais et que j'avais beau crier, qu'on ne voulait pas m'ouvrir... oh! alors... j'ai cru tout de bon que c'était ma dernière heure.

ERNEST. — Pauvre Robert!

ROBERT. — J'ai fait dans le bahut des réflexions qui n'étaient pas roses, va. Je me suis récité la fable du Rat et de la Grenouille :

> Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
> Qui souvent s'engeigne soi-même.

BRIGITTE. — Si nous avions su!

ERNEST. — Et tu t'es promis, j'en suis sûr, de renoncer à jouer de méchants tours.

ROBERT. — Oui, et je tiendrai parole.

ERNEST. — A la bonne heure!... Et vous, Brigitte?...

BRIGITTE. — J'ai compris qu'il est du devoir d'une personne raisonnable de dominer sa peur pour rendre service. Mon petit Joël, par son

dévouement pour nous, a osé fermer le coffre; moi, j'aurais dû trouver le courage de le rouvrir.

ROBERT, *gaiement.* — Bah ! ma bonne Brigitte, la leçon n'aurait pas été si bonne, et je méritais une punition.

ERNEST. — Tout est bien qui finit bien.

(La toile tombe.)



LE PETIT MISANTHROPE

PERSONNAGES :

MADAME MARCINE. — RAOUL, GENEVIÈVE, ses petits enfants. — **HENRIETTE,** amie de Geneviève.

Une chambre d'étude.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE. — Mais Raoul...

RAOUL, *brusquement.* — Laisse-moi.

GENEVIÈVE. — Voyons.

RAOUL. — Laisse-moi, je te dis : tu n'es plus ma sœur.

GENEVIÈVE. — Mais enfin qu'ai-je fait pour te fâcher si fort ?

RAOUL. — Tu as fait que tu as fait semblant d'aimer Mme Degrange que tu ne peux souffrir.

GENEVIÈVE. — Ce n'est que cela?

RAOUL. — C'est bien assez.

GENEVIÈVE, *souriant.* — Tu me rassures, je pensais avoir, sans m'en douter, commis quelque grand crime.

RAOUL. — Tu as bonne grâce de railler, va.

GENEVIÈVE. — Allons, sois raisonnable. Mme Degrange m'embrassait, m'appelait ma mignonne, ma toute belle, et il fallait bien...

RAOUL. — Non, il ne fallait pas.

GENEVIÈVE. — Mais que veux-tu qu'on fasse?

RAOUL. — Je veux qu'on soit franc et qu'on ne prodigue pas à Mme Degrange les mêmes amitiés qu'à Mme Lamiot qui est bonne et qu'on aime de tout son cœur.

GENEVIÈVE. — Je devais peut-être lui laisser voir que ses caresses m'ennuyaient?

RAOUL. — Pourquoi pas?

GENEVIÈVE. — Il faudrait, à ton compte, dire aux gens tout ce qu'on pense d'eux?

RAOUL. — Parfaitement. C'est un devoir de dire la vérité.

GENEVIÈVE. — Pas quand elle doit être désagréable.

RAOUL. — Tant pis pour ceux à qui elle déplaît.

GENEVIÈVE. — Tant pis pour celui qui la dit, il ne se fait pas aimer.

RAOUL. — Ça m'est égal, je ne veux pas qu'on m'aime.

GENEVIÈVE. — Ce malheur ne t'arrivera pas si tu continues, et puisque tu aimes tant la vérité, je te dirai franchement que tout le monde te trouve désagréable.

RAOUL. — Tant mieux !

GENEVIÈVE. — On t'appelle le petit Misanthrope.

RAOUL. — J'en suis fier.

GENEVIÈVE. — Mes amies que tu railles sans cesse ne peuvent te souffrir.

RAOUL. — Je le leur rends bien. Une collection de petites mijaurées...

GENEVIÈVE. — Encore si ta prétendue franchise ne s'en prenait qu'aux enfants de notre âge ; mais tu t'attaques à tout le monde. Aujourd'hui, quand Mme Degrange a dit que M. Darcier était avare...

RAOUL. — Je l'ai défendu, vas-tu me blâmer ?

GENEVIÈVE. — Tu as crié : « M. Darcier n'est pas avare ; s'il ne dépense pas son argent en bibelots comme certaines personnes, c'est qu'il fait beaucoup de bien. »

RAOUL. — Et n'est-ce pas vrai ?

GENEVIÈVE. — Oui, mais elle a très bien compris que certaines personnes...

RAOUL. — C'est elle, qui remplit sa maison de chinoiseries et qui ne donnerait pas un sou à un pauvre. Je l'ai dit exprès.

GENEVIÈVE. — Un enfant ne doit pas contredire les grandes personnes.

RAOUL. — Petits ou grands, je contredirai toujours les menteurs.

GENEVIÈVE. — Maman aurait pris la défense de M. Darcier, si elle l'eût jugé nécessaire.

RAOUL. — Maman ne l'aurait pas fait; elle est trop bonne, elle ménage les gens.

GENEVIÈVE. — Il faut bien être poli.

RAOUL. — Poli! poli!... voilà le grand mot. Eh bien! non, je ne suis pas poli, je ne veux pas être poli, je ne veux tromper personne, moi.

GENEVIÈVE. — Et tu fâches chacun; maman est sur les épines toutes les fois que tu es au salon.

RAOUL. — Maman n'a qu'à ne pas m'y faire venir.

GENEVIÈVE. — Il faut bien que l'on t'accoutume à voir le monde.

RAOUL. — Le monde! le monde! *(D'un ton caressant.)* « Oh! Madame, que je suis donc ravie de votre visite! Il y avait un siècle qu'on ne vous avait vue... Quelle fraîcheur! Vous embellissez tous les jours... La délicieuse robe... et ce chapeau... un amour... Il n'y a que vous pour savoir se mettre. » — Et quand elle est partie : « Est-elle assommante, cette pauvre femme!... avec sa laideur! et des prétentions!... Avez-vous vu sa robe? Une couleur impossible... et son chapeau d'un ridicule!... Est-il Dieu permis de s'accoutrer comme ça? » Le voilà, le monde, il

est joli! Parle-moi du collège; c'est là qu'on est franc, là qu'on dit sans barguigner sa façon de penser, là qu'on blague en face et non par derrière; là qu'on règle les différends à coups de poing et qu'on ne fait pas de petites méchancetés. Le monde!... il me tarde d'être grand pour le fuir à mon aise.

GENEVIÈVE. — Tu comptes te faire ermite?

RAOUL. — Je compte m'arranger pour ne pas voir de faussetés.

GENEVIÈVE. — Soit, mon cher misanthrope, mais d'ici là ne pourrais-tu pas faire quelques efforts pour avoir l'air un peu moins hérisson, un peu moins porc-épic? Tu aimes maman, j'imagine?

RAOUL. — Est-ce une question, cela?

GENEVIÈVE. — Tu devrais donc prendre un peu plus de souci de lui faire plaisir. Crois-tu que ça lui soit agréable que les gens te trouvent mal élevé?

RAOUL. — On te trouve délicieusement élevée, toi, ça fait compensation.

GENEVIÈVE. — Non, sérieusement, Raoul, tu fais de la peine à maman, beaucoup de peine. Est-ce que tu ne pourrais pas essayer d'être autrement?

RAOUL. — Qu'est-ce qu'il faut faire?

GENEVIÈVE. — Rien de si difficile. Au salon, avoir une figure riante.

RAOUL, *souriant d'une manière affectée.* — Comme cela?

GENEVIÈVE. — Non, une figure naturelle.

RAOUL. — Et puis?

GENEVIÈVE. — Quand il vient des visites, que tu aimes ou non ces personnes...

RAOUL. — Me jeter à leur cou?

GENEVIÈVE. — Les saluer avec politesse et leur répondre avec affabilité.

RAOUL. — Après?

GENEVIÈVE. — Et ne pas contredire; et quand tu entends quelque chose qui ne te plaît point, ne pas faire ces jeux de physionomie qui en disent encore plus que tes paroles.

RAOUL. — Est-ce tout?

GENEVIÈVE. — Je ne t'en demande pas plus.

RAOUL. — Tu en fais davantage, toi.

GENEVIÈVE. — C'est sûr; moi, je ne me pique pas de misanthropie.

RAOUL. — Ni de sincérité... Enfin on tâchera.

GENEVIÈVE. — A la bonne heure, te voilà gentil. (*Elle l'embrasse.*)

RAOUL. — Aïe! quelqu'un monte.

GENEVIÈVE. — Une visite. (*Elle va à la porte qu'elle entr'ouvre.*)

RAOUL. — Qui est-ce?

GENEVIÈVE. — C'est Henriette. Tu seras poli.

RAOUL. — Avec cette ennuyeuse fille...

GENEVIÈVE. — Tu m'as promis...

RAOUL. — Je ne croyais pas qu'il faudrait commencer si tôt. Je m'en vais.

GENEVIÈVE. — Non, je t'en prie... ce serait malhonnête.

RAOUL. — Que je reste ou que je m'en aille, je ne lui parlerai pas.

GENEVIÈVE. — Mais...

RAOUL. — Que veux-tu que je dise à cette petite sotte, qui se croit tous les talents et qui...

GENEVIÈVE. — Chut !

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE, toilette riche et de mauvais goût; elle tient un carton à dessin.

GENEVIÈVE, *allant d'un air empressé à la rencontre d'Henriette.* — Bonjour, ma chère Henriette ! Que c'est bien à toi de nous venir voir !... Tu nous fais un plaisir !...

RAOUL, *à part.* — Dont je me passerais.

HENRIETTE. — Votre maman m'a dit de monter vers vous. Je ne vous dérange pas ?

RAOUL, *à part.* — Si, beaucoup.

GENEVIÈVE. — Comment donc ! au contraire, nous sommes enchantés.

RAOUL, *bas à Geneviève.* — Parle pour toi.

GENEVIÈVE. — Assieds-toi donc, Henriette. Quelle ravissante robe !

RAOUL, *à part.* — Voilà que ça commence.

HENRIETTE. — Elle te plaît?

GENEVIÈVE. — Je crois bien, elle est d'un goût!

RAOUL, *à part.* — Flatteuse, va !

HENRIETTE. — J'en ai une encore plus jolie, mais je ne pouvais la mettre aujourd'hui ; j'allais au cours de dessin. Tu comprends, il y a là des petites filles qui ne sont pas très élégantes ; je ne voudrais pas faire trop de toilette pour ne pas les humilier.

RAOUL, *à part.* — Que c'est touchant !

GENEVIÈVE. — Montre-nous tes dessins.

HENRIETTE. — Je n'ai que le dernier ; il n'est pas très réussi.

RAOUL, *à part.* — Je le crois sans peine.

GENEVIÈVE. — Montre toujours.

HENRIETTE. — Il ne faudra pas vous moquer. (*Elle ouvre son portefeuille, Raoul s'éloigne avec affectation et va prendre un livre.*)

GENEVIÈVE. — Nous moquer,comment donc ! Tu dessines à ravir.

HENRIETTE. — Il y a si peu de temps que j'ai commencé d'apprendre.

GENEVIÈVE. — Ce dessin est vraiment délicieux.

HENRIETTE, *se rengorgeant.* — Je l'ai fait en deux leçons.

GENEVIÈVE. — En deux leçons ! C'est admi-

rable. Tu as un véritable talent. — Regarde donc, Raoul?

HENRIETTE. — Vous qui avez eu un prix de dessin, au collège, vous allez me donner votre avis.

RAOUL. — Dispensez-moi, voulez-vous?

HENRIETTE. — Comment? Pourquoi?

RAOUL. — Parce que je suis très franc, vous savez, et je dis toujours ce que je pense.

HENRIETTE. — C'est ce qu'il faut.

RAOUL. — Il paraît que non. Geneviève vient de me faire comprendre que j'ai tort.

HENRIETTE. — Pas du tout.

RAOUL. — Que je fâche les gens.

HENRIETTE. — Mais je ne me fâcherai pas, moi.

RAOUL. — Vrai?

HENRIETTE. — Puisque je vous demande votre avis, je serais bien ridicule, si...

RAOUL. — C'est qu'il y a des gens ridicules.

HENRIETTE. — Je n'en suis pas, moi, je vous prie de le croire.

RAOUL. — Si c'est comme ça... Vous aimez qu'on vous dise la vérité?

HENRIETTE. — Sans doute.

RAOUL. — Même quand elle est fâcheuse?

HENRIETTE. — Mais oui. Il n'y a rien de plus sot que les gens qui veulent toujours des compliments.

RAOUL. — C'est bien ce que je trouve.

HENRIETTE. — Dites-moi donc votre opinion.

RAOUL. — Je veux bien. *(Il veut prendre le dessin.)*

HENRIETTE, *retirant le dessin.* — Sincèrement.

RAOUL. — Oui, oui. *(Même jeu.)*

HENRIETTE. — Tout à fait ce que vous pensez.

RAOUL. — Eh oui ! *(Même jeu.)*

HENRIETTE. — Sans me flatter.

RAOUL. — N'ayez pas peur. *(Même jeu.)*

GENEVIÈVE, *riant.* — Il en est bien incapable.

HENRIETTE. — Seulement, rappelez-vous que je l'ai fait très vite.

RAOUL. — Vous l'avez déjà dit. *(Même jeu.)*

HENRIETTE. — Et que je dessine depuis très peu de temps.

RAOUL. — Oui, ne le répétez pas. *(Même jeu.)*

HENRIETTE. — Je n'avais pas un très bon crayon.

RAOUL, *impatienté.* — Eh ! que d'affaires ! *(Il lui arrache le dessin.)*

GENEVIÈVE, *bas à Raoul.* — Fais attention à ce que tu diras.

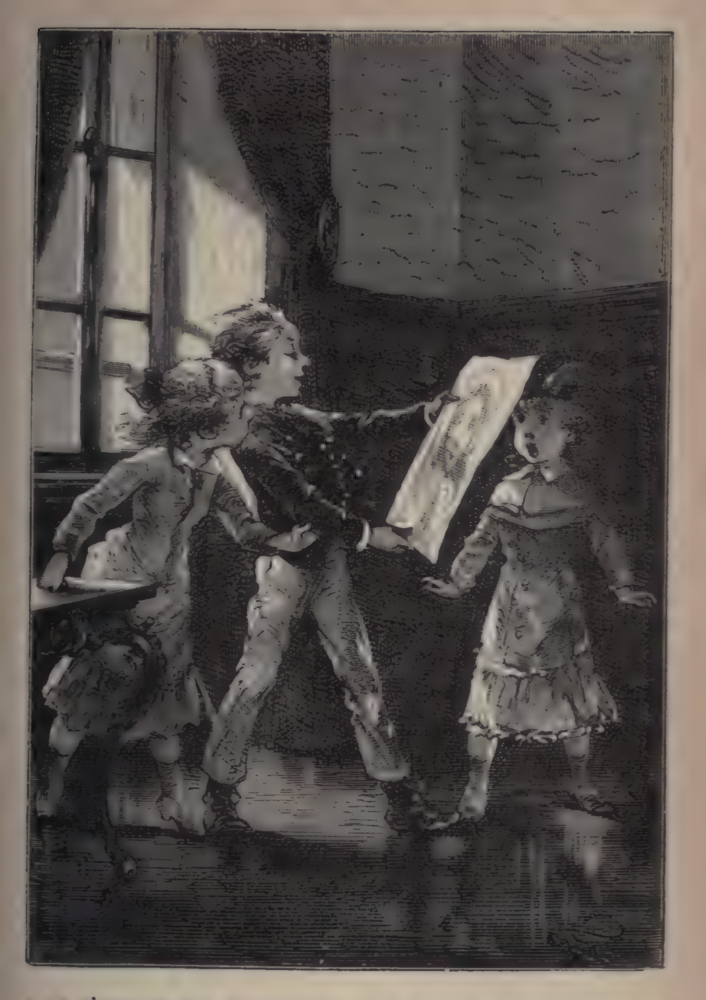
RAOUL, *après avoir examiné le dessin.* — Qu'est-ce que c'est que cette tête?

GENEVIÈVE. — Tu vois bien que c'est sainte Catherine.

RAOUL. — J'aurais cru que c'était sainte Barbe.

HENRIETTE. — A cause ?

RAOUL, *que Geneviève tire par la manche.* — Rien... ces hachures sur les joues font un certain effet...



« CE N'EST PAS MAL DU TOUT POUR UN DESSIN DE PETITE FILLE. »

HENRIETTE. — Ce sont les ombres.

RAOUL. — Oui... parfaitement... ce sont les ombres.

GENEVIÈVE, *tirant toujours la manche de Raoul.* — N'est-ce pas que c'est très joliment fait?

RAOUL, *après un moment d'hésitation.* — Ce n'est pas mal du tout pour un dessin de petite fille.

HENRIETTE, *choquée.* — Un dessin de petite fille!

RAOUL. — Eh bien, est-ce que vous n'en êtes pas une?

HENRIETTE. — Oui, mais ça signifie qu'il ne vaut rien?

RAOUL. — Oh! je ne dis pas cela.

HENRIETTE. — Que c'est un barbouillage?

RAOUL. — Mais je ne dis pas cela.

HENRIETTE. — Ma sainte Catherine n'est pas du goût de monsieur?

RAOUL. — Mais encore une fois je ne dis pas cela.

HENRIETTE. — Et que dites-vous donc, monsieur le connaisseur?

RAOUL. — Que vous ferez mieux plus tard, simplement.

HENRIETTE, *outrée.* — Je ferai mieux plus tard!

GENEVIÈVE. — Voyons, Raoul...

RAOUL. — Je l'espère, du moins; car si vous en restez là...

HENRIETTE. — Mon maître est moins difficile, il a trouvé mon dessin excellent.

RAOUL. — S'il a ses raisons pour vous flatter.

HENRIETTE. — Et je l'ai fait absolument seule, il ne l'a pas retouché.

RAOUL. — Je le crois sans peine, car il aurait redressé les yeux de votre sainte qui louche terriblement.

HENRIETTE, *furieuse.* — Ma sainte Catherine louche! C'est le comble! Allez, monsieur, si vous avez eu le prix de dessin, vous n'aurez jamais celui de politesse.

GENEVIÈVE. — Raoul, Henriette, je vous en prie...

HENRIETTE. — Maman, qui s'y connaît un peu mieux que vous, je pense, a trouvé ma sainte Catherine superbe.

RAOUL. — Il y a des mamans qui trouvent toujours superbe ce que font leurs filles.

HENRIETTE. — Voilà qu'à présent vous dites du mal de maman!

RAOUL. — Pas du tout, je parle en général.

HENRIETTE. — En général... maman sera flattée; je le lui dirai.

GENEVIÈVE. — Ma chère Henriette...

HENRIETTE. — Je ne vous inviterai pas à mon bal, monsieur.

RAOUL. — Je n'y tiens pas, mademoiselle.

GENEVIÈVE. — Raoul...

HENRIETTE. — On n'invite pas un mal élevé.

GENEVIÈVE. — Henriette, je t'en prie.

HENRIETTE. — Un grossier! un butor! un...

GENEVIÈVE. — Voyons, Henriette, tu vas trop loin.

HENRIETTE. — Ah! tu prends son parti, toi?

GENEVIÈVE. — Non, pas du tout, seulement...

HENRIETTE. — C'est bien; toi non plus, je ne t'inviterai pas. Et je ne reviendrai jamais dans une maison où l'on ne me dit que des choses désagréables.

GENEVIÈVE. — Mais Henriette! Henriette!

HENRIETTE. — Non, non, vous êtes l'un comme l'autre. (*Elle sort brusquement.*)

SCÈNE III

RAOUL, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE. — Là, tu vois.

RAOUL. — Qu'est-ce que je vois?

GENEVIÈVE. — Tu as fait de belles affaires. Elle s'en va furieuse.

RAOUL. — Tant pis pour elle.

GENEVIÈVE. — Elle va, comme elle le dit, se plaindre à sa maman.

RAOUL. — Qu'est-ce que ça me fait?

GENEVIÈVE. — Et nous n'irons pas à son bal.

RAOUL. — J'en suis ravi.

GENEVIÈVE. — Moi, je m'en réjouissais, d'y

aller, et voilà que par ta faute... C'est bien vilain.

RAOUL. — Comment? Qu'est-ce que tu me reproches? Est-ce que je n'ai pas été poli?

GENEVIÈVE. — Très poli, en vérité.

RAOUL. — Je m'attendais à des éloges.

GENEVIÈVE. — Vraiment, tu en mérites !... A propos de son dessin, n'aurais-tu pas dû...

RAOUL. — J'ai essayé de me taire, elle m'a demandé mon avis.

GENEVIÈVE. — Pour avoir des compliments.

RAOUL. — Elle me priait de ne pas la flatter.

GENEVIÈVE. — On dit comme ça; mais au fond, on ne veut pas autre chose que des louanges.

RAOUL. — Eh bien, c'est révoltant.

GENEVIÈVE. — C'est ainsi, que veux-tu?

RAOUL. — Je veux... je veux.

GENEVIÈVE. — Tu ne changeras pas les gens; il faut en prendre son parti.

RAOUL. — Jamais... Et tiens, ce qui me fâche encore le plus, c'est de voir que toi... (*Imitant Geneviève.*) « Cette robe est charmante.... Ce dessin admirable... Quel talent !... » et dire que tu es ma sœur !... Tiens, tu devrais aller te cacher.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MADAME MARCINE

MADAME MARCINE. — Qu'y a-t-il donc ? Henriette qui vous quitte a une figure toute colère et je vous trouve comme en querelle.

GENEVIÈVE. — C'est la vieille histoire, grand'-maman ; Raoul veut dire aux gens tout ce qu'il pense d'eux.

MADAME MARCINE, *souriant.* — Toujours le même, mon petit misanthrope ?

GENEVIÈVE. — Sous prétexte de dire la vérité, il est impoli.

RAOUL. — Et sous prétexte d'être polie, elle est flatteuse.

MADAME MARCINE. — Là, là, tout doux.

RAOUL, *s'animant.* — Oui, grand'maman, elle dit aux gens qu'elle est ravie qu'ils soient venus quand elle en enrage, elle les caresse quand elle ne les aime pas, elle dit que les robes et les dessins qu'elle trouve laids sont jolis, que...

GENEVIÈVE. — Lui, fait la mine aux gens qui lui déplaisent ; il n'est gracieux qu'avec ceux qu'il aime. S'il trouve une chose vilaine, il le dit sans hésiter.

RAOUL. — C'est franc, c'est loyal. J'ai raison, n'est-ce pas, grand'maman?

MADAME MARCINE. — Pas tout à fait.

GENEVIÈVE. — N'est-ce pas, grand'maman, c'est moi qui ai raison?

MADAME MARCINE. — Pas précisément.

RAOUL. — Ni elle ni moi? Il faut pourtant que l'un de nous...

MADAME MARCINE. — Tu crois?

RAOUL. — Il me semble.

GENEVIÈVE. — A moi aussi.

MADAME MARCINE. — Vous n'avez tout à fait raison ni l'un ni l'autre, parce que vous êtes dans les extrêmes et que le juste est au milieu. Toi, Raoul, tu ne veux tromper personne, c'est excellent. Tu es sincère, mais tu n'es pas poli, et il faut l'être.

GENEVIÈVE, *contente.* — C'est ce que je lui dis.

MADAME MARCINE. — Toi, Geneviève, tu veux être agréable à chacun; c'est bien. Tu es polie, mais tu n'es pas sincère, et il faut de la sincérité.

RAOUL, *triomphant.* — C'est ce que je lui répète.

GENEVIÈVE. — Comment donc faire, grand'-maman?

MADAME MARCINE. — Ne pas dire aux gens qui nous ennuient qu'on est enchanté de les voir, mais dissimuler cet ennui par politesse ou mieux encore par bonté; ne pas s'extasier sur les toilettes ridicules... ou les dessins médiocres, mais ne pas s'en moquer non plus.

RAOUL. — Mais si l'on vous interroge?

MADAME MARCINE. — On répond adroitement : « Les goûts sont différents ; pour moi, je n'aime pas beaucoup ceci ou cela, ce qui m'empêche pas que ce ne puisse être très joli. »

RAOUL. — A la bonne heure.

MADAME MARCINE. — Mais quand on aime ou qu'on admire, il faut aussi le montrer franchement.

RAOUL, *vivement*. — J'en suis ! Seulement, je ne trouve pas aussi souvent l'occasion d'admirer que...

MADAME MARCINE. — Celle de blâmer ; je le crois, tu es né frondeur ; c'est un travers dont tu dois te corriger. Mets-toi bien dans la tête, d'abord, que ton goût n'est pas infaillible ; ensuite, que tu n'es pas chargé de l'éducation de ton prochain. En t'emportant si fort contre les défauts des autres, tu oublies trop que tu en as toi-même, et qu'il faut montrer de l'indulgence pour en obtenir à son tour. Enfin, mes chers enfants, il faut en toute occasion s'attacher à concilier la politesse et la sincérité, et supporter pour qu'on nous supporte.

(*La toile tombe.*)

COLLECTION HETZEL

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

JULES VERNE

LES GRANDS VOYAGES

ET

LES GRANDS VOYAGEURS

LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

6 VOLUMES IN-18

Les Premiers Explorateurs . . . . 2 vol.
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle . . . . 2 vol.
Les Voyageurs du XIXe siècle . . . . 2 vol.

Prix de chaque volume. . . . . 3 francs.

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

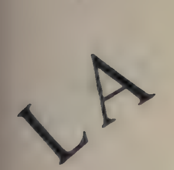
65 VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS

Aventures du capitaine Hatteras . . . . 2 vol.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais . . . 1 vol.
Le Chancellor. . . . . . . 1 vol.
Cinq semaines en ballon. . 1 vol.
De la Terre à la Lune. . . 1 vol.
Autour de la Lune. . . . . 1 vol.
Le Docteur Ox . . . . 1 vol.
Les Enfants du capitaine Grant. . . . . 3 vol.
L'Ile mystérieuse . . . . . 3 vol.
Le Pays des Fourrures . . 2 vol.
20000 lieues sous les Mers. 2 vol.
Le Tour du Monde en 80 jours. . . . . 1 vol.
Une Ville flottante . . . . 1 vol.
Voyage au centre de la Terre. . . . . 1 vol.
Michel Strogoff. . . . . . 2 vol.
Les Indes-Noires . . . . . 1 vol.
Hector Servadac. . . . . . 2 vol.
Un Capitaine de quinze ans. 2 vol.
Claudius Bombarnac . . . 1 vol.
Château des Carpathes . . 1 vol.
Les Cinq cents Millions de la Begum. . . . . 1 vol.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. . . . . . 1 vol.
La Maison à vapeur. . . . 2 vol.
La Jangada. . . . . 2 vol.
L'École des Robinsons . . 1 vol.
Le Rayon-Vert . . . . . . 1 vol.
Kéraban-le-Têtu. . . . . . 2 vol.
L'Archipel en feu. . . . . . 1 vol.
L'Étoile du Sud. . . . . . 1 vol.
Mathias Sandorf. . . . . . 3 vol.
Robur-le-Conquérant. . . 1 vol.
Un Billet de Loterie. . . . 1 vol.
Nord contre Sud. . . . . [illegible] vol.
Le Chemin de France. . . 1 vol.
Deux Ans de Vacances. . [illegible] vol.
Famille sans Nom. . . . 2 vol.
Sans dessus dessous . . . 1 vol.
César Cascabel. . . . . . 2 vol.
Mrs. Branican. . . . . . . 2 vol.
Maitre Antifer. . . . . . 2 vol.
P'tit Bonhomme. . . . . . 2 vol.
L'Ile à hélice. . . . . . . 2 vol.

Prix de chaque volume. . . . . 3 francs.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY



JEUNES FILLES

JEUNES GENS

THÉATRE A LA MAISON ET A LA PENSION

PAR

B. VADIER

LE NOUVEAU
Sept Garçons. — Plusieurs Figurants.

C'EST UN POISSON D'AVRIL
Une jeune Fille. — Cinq Garçons.

PRÊTÉ-RENDU
Deux Garçons.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents	1 vol.
La petite Nièce	1 vol.
Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification	1 vol.
La Fée de Blanche et René. — Le Serpent.	1 vol.
Le Bahut. — Le petit Misanthrope.	1 vol.
Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu	1 vol.
L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire.	1 vol.
L'École buissonnière. — Le Pensum	1 vol.
Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois.	1 vol.
La fin du Monde. — L'Auberge rouge	1 vol.



LE NOUVEAU

PERSONNAGES :

MARKO, Athénien. — **ALBERT, GASTON, LÉON, HECTOR, AUGUSTE, WILLIAM**, Américain, écoliers. — **PLUSIEURS ÉCOLIERS.**

Le jardin d'un pensionnat. — Un banc au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, HECTOR, AUGUSTE

AUGUSTE, *à Léon*. — As-tu vu le nouveau?

LÉON. — Oui, comme il entrait chez le directeur. Il est tout petit : on lui donnerait dix ans.

HECTOR. — Il en a treize; mais, en général, les Grecs ne sont pas grands.

AUGUSTE. — Il est Grec?

HECTOR. — Oui, mon oncle connaît sa famille. Il est d'Athènes.

LÉON. — En voilà une de chance! savoir le grec en naissant! Ce n'est pas à nous autres que ça arriverait. Il va nous enfoncer tous.

HECTOR. — Si tu crois qu'on parle encore à Athènes le grec d'Homère? Est-ce qu'on parle le latin à Rome?

LÉON. — C'est vrai, mais ça l'aidera tout de même beaucoup.

HECTOR. — Nous nous rattraperons sur le latin.

LÉON. — Le latin n'est déjà pas si facile!

AUGUSTE. — Comment est-il, ce nouveau?

LÉON, *moqueur*. — Cette question! — Comme toi et moi : deux pieds, deux mains, un nez...

AUGUSTE. — Jocrisse, va! — Je te demande quelle mine?

LÉON. — Très brun, des cheveux qui bouclent, des yeux grands comme des portes cochères.

AUGUSTE. — C'est très laid, les grands yeux : ça a l'air bête.

HECTOR, *avec malice*. — C'est ce que trouvent ceux qui en ont de petits.

AUGUSTE. — Les cheveux bouclés, les grands yeux, c'est bon pour les filles. Pour un garçon, il n'y a rien de plus laid que d'être joli.

HECTOR. — A ce compte, je sais quelqu'un qui est superbe.

AUGUSTE. — Enfin, je le déteste, l'Athénien.

LÉON. — Moi, je ne l'aime que tout juste.

HECTOR. — Moi, je m'appelle Hector ; naturel-

lement, je suis contre les Grecs. Au reste, je ne pense pas qu'il trouve un patron chez nous.

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON

GASTON, *qui a entendu les derniers mots.* — Moi, je l'adopte, l'Athénien.

AUGUSTE. — En voilà une idée !

LÉON. — Dis donc, chevalier Bayard, ne fais pas le don Quichotte.

HECTOR. — Pourquoi veux-tu soutenir ce petit étranger?

GASTON. — Justement parce qu'il est étranger et petit. Vous n'allez point le tracasser.

AUGUSTE. — Bah! il n'en mourra pas pour acheter sa bienvenue.

LÉON. — Ça lui formera le caractère.

GASTON. — A moins que ça ne le lui déforme. Que voulez-vous qu'il pense de nous, cet enfant ? L'amabilité, la courtoisie françaises sont partout renommées et...

HECTOR. — La courtoisie, c'est passé de mode.

GASTON. — L'urbanité des Athéniens...

LÉON. — Aussi ils ont été vaincus par les Romains ; ça ne vaut rien, d'être si poli.

GASTON. — Ils ont été vaincus parce qu'ils n'étaient pas d'accord.

HECTOR. — Eh bien ! nous sommes d'accord, nous, pour faire enrager le nouveau.

GASTON. — Je n'en suis pas, de votre accord.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT

GASTON. — Albert, à la rescousse !

ALBERT, *à Gaston*. — Qu'est-ce que c'est?

GASTON. — Il s'agit du nouveau, du petit Grec : on veut le tourmenter, absolument comme s'il était Français ; moi, je demande qu'on le laisse tranquille, surtout parce qu'il est étranger.

ALBERT. — Tu as bien raison.

AUGUSTE. — Ils sont toujours ensemble contre nous, ces deux-là.

ALBERT, *d'un ton posé*. — Messieurs...

HECTOR. — Ah ! l'orateur... Tu demandes la parole, Démosthène ?

ALBERT. — Non, je la prends. — Messieurs, voilà un enfant qui vient de quitter son pays ; il arrive chez nous espérant un accueil hospitalier, et vous vous proposez de lui faire la vie dure. Ce n'est pas digne de vous. Je demande une exception en sa faveur.

GASTON, *battant des mains*. — Très bien !

HECTOR, AUGUSTE ET LÉON. — Non, non, pas d'exception!

(Plusieurs autres écoliers se sont approchés et font cercle.

SCÈNE IV

Les Mêmes, WILLIAM, *fort accent anglais.*

WILLIAM. — Il paraissé ioune plaidoirie.

LÉON. — Juste, on plaide pour le nouveau.

HECTOR. — Bayard et Démosthène prétendent qu'on lui fasse, par exception, son arrivée facile.

AUGUSTE. — Sous prétexte qu'il est étranger.

WILLIAM. — Quand moà j'été veniu à cette collége, j'été encore pliu étranger, puisque je venais d'Amérique, et vo avez beaucoup tourmenté moâ.

HECTOR. — C'est vrai, pas d'exception!

PLUSIEURS. — Pas d'exception!

ALBERT. — Eh bien, oui, pas d'exception.

PLUSIEURS. — A la bonne heure.

GASTON. — Mais Albert...

ALBERT. — Laisse-moi faire. Messieurs...

AUGUSTE. — Bon, il recommence!

HECTOR, *raillant.* — Tu vas encore faire un discours? Monte au moins sur ce banc, ça te fera une tribune!

ALBERT, *froidement.* — Tu as raison. *(Il monte sur*

le banc.) Messieurs, depuis qu'il existe des collèges, et il y a longtemps...

AUGUSTE, *soupirant.* — Par malheur!

GASTON. — N'interromps pas, toi.

ALBERT, *continuant.* — Depuis qu'il existe des collèges, il existe aussi un usage qui consiste à faire acheter sa bienvenue à tout nouvel arrivant. Au lieu de l'accueillir comme un ami, comme un frère, au lieu de lui tendre les bras, on en fait un souffre-douleur, surtout s'il est faible, car, s'il a des poings solides, on s'y frotte moins. Je vous le demande, est-ce noble? est-ce généreux? est-ce chevaleresque?

AUGUSTE. — La chevalerie, c'est démodé.

ALBERT, *continuant.* — Pour tout dire, en un mot, est-ce Français?

LÉON. — Il veut nous prendre en flattant notre orgueil national.

WILLIAM. — Il disé de trop grandes motes.

GASTON. — Silence!

HECTOR. — N'écoutons pas; je le vois venir; il veut nous enjôler.

WILLIAM. — Yes, il voulé enjôler no.

AUGUSTE. — A bas l'orateur!

WILLIAM. — Yes, à bas!

GASTON. — Laissez-le parler, vous n'en ferez toujours que ce que vous voudrez.

LÉON. — Au fait, c'est vrai.

AUGUSTE. — Il nous convaincra.

HECTOR. — Pas malgré nous, en tout cas.

AUGUSTE. — Si, malgré nous, je le connais.

HECTOR, *impatient*. — Silence donc! — Parle, Démosthène, on t'écoute.

ALBERT. — Je fais appel à vos propres souvenirs. — Nous avons tous passé par là. — On vient de quitter la maison paternelle, où l'on était aimé, choyé, dorloté ; on arrive au collège le cœur gros, avec une certaine joie pourtant. On va trouver là des enfants de son âge, on pense que ce seront des amis ; erreur ! c'est l'hostilité que vous allez rencontrer sous toutes les formes. On raille votre accent, votre tenue, votre habillement, vos défauts physiques et souvent aussi vos avantages.

WILLIAM. — Oh yes, on avait beaucoup moqué l'accent de moâ.

PLUSIEURS. — Chut !

ALBERT, *continuant*. — Vous faites une question, on vous répond par une bourde ; vous vous fâchez, un horion ; vous le rendez, c'est bien ; avec usure, c'est mieux ; soyez fort, on vous respectera ; mais si vous êtes délicat, faible, nerveux, tant pis pour vous ; si vous pleurez, vous êtes perdu. Vos larmes toucheraient peut-être des animaux sauvages, elles ne font qu'amuser les écoliers.

Cet âge est sans pitié,

comme a dit La Fontaine

GASTON. — Bien, très bien!

AUGUSTE. — Eh! pas tant de rhétorique!

PLUSIEURS. — Chut! chut!

ALBERT, *continuant*. — Il pleure, faisons-lui tout le mal possible. — Or je répète ma question: Est-ce humain, cela! est-ce bien?

LÉON. — On ne dit pas que c'est bien, mais c'est comme ça!

AUGUSTE. — Nous y avons tous passé.

WILLIAM. — Oh, yes, je savé.

ALBERT. — N'auriez-vous pas mieux aimé qu'on vous eût accueillis avec amitié?

PLUSIEURS. — Certes!

AUGUSTE. — Mais c'est ce qu'on n'a pas fait.

WILLIAM. — Oh no, pas pour moâ.

ALBERT. — Eh bien, je propose qu'on commence aujourd'hui: je propose l'abolition d'un usage qui est un reste de sottise et de barbarie. Un bon mouvement, messieurs, que notre collège ait le premier la gloire de l'avoir supprimé.

GASTON. — Bravo!

PLUSIEURS. — Très bien! très bien!

ALBERT. — Je vois à votre attitude que vous me donnez raison, que vous êtes tout près de consentir.

AUGUSTE. — Bon! les voilà tous ébranlés.

ALBERT. — Répondez, mes amis, voulez-vous?

PLUSIEURS VOIX. — Oui! oui! — Non! non!

AUGUSTE. — Non, non, c'est trop amusant!

GASTON. — Pour les mauvais cœurs, oui.

ALBERT. — Aux voix! — Que ceux qui consentent lèvent la main.

(*Gaston lève la main, puis Hector; les autres, moins William, les imitent après quelque hésitation.*)

WILLIAM, *à Léon*. — Comment, toâ aussi?

LÉON. — C'est pas ma faute, c'est pas ma faute, ces diables d'orateurs ça vous entortille.

WILLIAM. — Moâ, je laissé pas tortiller moâ.

GASTON, *d'un ton engageant*. — Allons, William...

WILLIAM. — No, je consenté pas.

LÉON. — Sois bon garçon.

WILLIAM. — No. C'été égal à vo, vo été ici depuis ioune long temps, moâ j'été nouveau, j'avé toute la remembrance de ce qu'il été fait à moâ, toute.

HECTOR. — Tu refuses ton adhésion? on s'en passera.

WILLIAM. — Ah! no; si vo volé passé vo de mon permission, je volé donner. (*Il lève la main.*)

GASTON. — A la bonne heure, vive l'Amérique!

WILLIAM. — Pourtant on avait enragé moâ beaucoup.

HECTOR. — Tu seras le dernier de ceux qui auront été tourmentés, c'est une gloire.

WILLIAM. — Je trouvé le gloire plus grande si j'étais la première qu'on ne volé pas tourmenter.

AUGUSTE. — Que veux-tu?

WILLIAM. — Cette petite Grec avé ioune chance!

LÉON. — Le voici justement. A propos, comment s'appelle-t-il?

HECTOR. — Marko; l'autre nom je l'ai oublié, il y a de l'os à la fin.

(*On rit.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARKO, *portant une caisse.*

MARKO, *gaîment.* — Bonjour, messieurs. Voici des fruits de mon pays, ils sont à vous puisqu'ils sont à moi; tout doit être commun entre camarades.

HECTOR. — Il est dans les bons principes.

MARKO, *embarrassé.* — Je voudrais vous les distribuer et non pas vous les jeter.

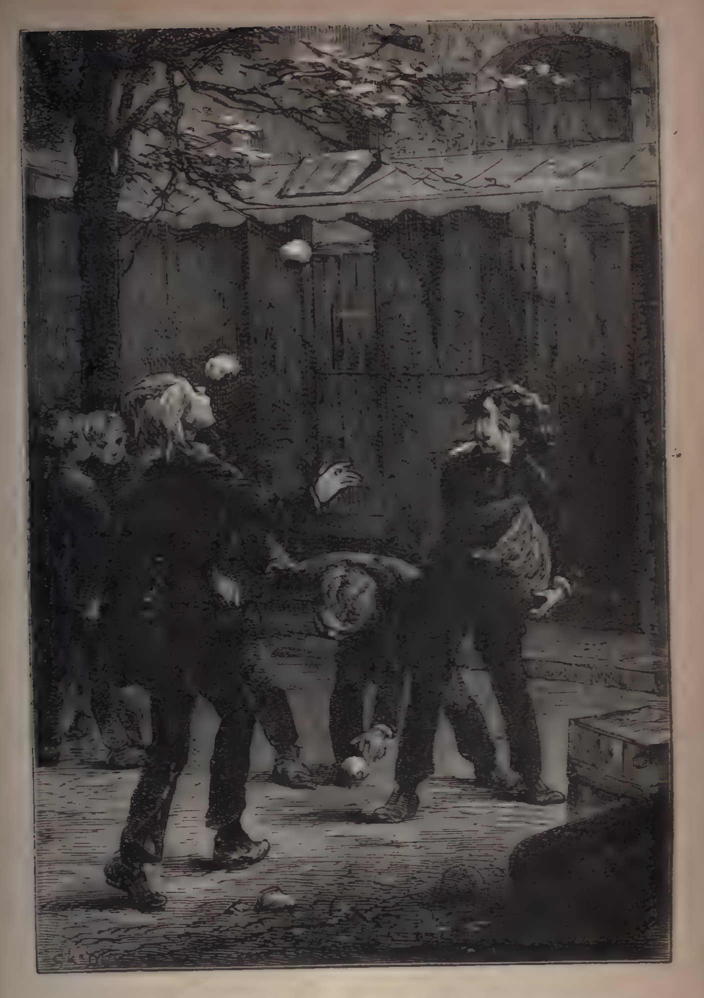
TOUS. — Lancez-les comme des balles, ce sera plus amusant.

MARKO, *lançant des oranges.* — Vous le voulez, soit; attrapez!... (*Les écoliers reçoivent les oranges; William en manque une qui lui tombe sur le nez.*)

WILLIAM, *se frottant le nez.* — Cette Grec été ioune brutal.

MARKO. — Pour les raisins, voici la caisse, puisez-y. (*Les écoliers entourent la caisse et y puisent à pleines mains, sauf Albert et Gaston qui sont restés à l'écart.*)

GASTON, *à Albert.* — Si on disait à notre jeune



« VOUS LE VOULEZ, ATTRAPEZ. »

Marko ce qui vient d'être résolu à son sujet.

ALBERT. — Si tu veux.

GASTON, *à Marko.* — Nouveau, et déjà cher camarade, il faut que vous sachiez que tout à l'heure, réunis en séance publique, nous avions décidé...

PLUSIEURS. — A l'unanimité?

WILLIAM. — Moâ, je voulais pas, mais...

GASTON. — A l'unanimité, que l'usage de taquiner les nouveaux serait aboli. Vous en bénéficiez le premier.

MARKO. — Merci, messieurs, on m'avait averti de cette coutume, et elle ne me faisait point peur ; je suis moins faible que j'en ai l'air, et peut-être moins embarrassé que vous le pensiez. Mais à la guerre je préfère cent fois la bonne harmonie. Donc, merci, merci à tous de vouloir si bien m'accueillir. (*Il donne des poignées de main à la ronde.*)

AUGUSTE, *à part.* — Il parle très bien le français. Toutes les chances, toutes.

GASTON, *présentant Albert à Marko.* — Voilà mon ami Albert, celui dont l'éloquence vous a épargné l'épreuve traditionnelle. (*Marko et Albert se serrent la main.*)

HECTOR, *à Marko.* — Albert le Démosthène, comme on l'appelle ; c'est qu'il vous file un discours.... S'il est un jour député, il aura des succès à la Chambre.

GASTON. — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il défendra les opprimés.

ALBERT. — Et n'est-ce pas à cela surtout que doit servir la parole?

WILLIAM, *à part.* — Il n'avait pas défendu moâ avec son parole; cette garçone été très partial.

MARKO. — Si nous jouions pour faire plus ample connaissance?

PLUSIEURS. — Bien dit. Vive le nouveau!

AUGUSTE, *la bouche pleine.* — Et vivent ses oranges et ses raisins!

MARKO. — J'attends des dattes et des bananes. Nos provisions se renouvelleront suivant les saisons, puisque vous êtes assez gentils pour me permettre de les partager avec vous.

LÉON. — Du train dont tu y vas...

MARKO. — Ne craignez rien; dans notre cher pays ces fruits sont à tous.

TOUS. — Vive Marko! Vive la Grèce!

GASTON. — Ils pourraient bien aussi crier un peu : « Vive Albert! »

ALBERT, *souriant.* — L'important, c'est d'avoir fait triompher ce qu'on croit juste, et non pas d'être acclamé.

(*La toile tombe.*)

C'EST UN POISSON D'AVRIL

PERSONNAGES :

MONSIEUR DE RIEUX. — **ARTHUR. PAUL. LAURE**. ses enfants. — **JACQUES,** fils du jardinier. — **BAPTISTE,** domestique.

Une salle d'étude. — Porte au fond, porte à droite. — A gauche une fenêtre ouvrant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, PAUL, LAURE

PAUL, *qui entre en sautant.* — Arthur! Arthur! quel bonheur!

ARTHUR. — Quoi donc?

LAURE. — Gaston Martineau nous invite à passer la journée chez lui.

ARTHUR — Aujourd'hui?

LAURE. — Oui, il nous écrit que sa cousine est arrivée.

PAUL. — Il y a un grand déjeuner d'enfants.

LAURE. — On jouera à toutes sortes de jeux.

ARTHUR. — Aujourd'hui?

PAUL. — Quand on te le dit.

LAURE. — Combien de fois faudra-t-il te le répéter?

ARTHUR, *riant aux éclats.* — Aujourd'hui! ah! ah! ah!

PAUL. — Qu'as-tu à rire?

ARTHUR. — Vous croyez ça, vous?

LAURE. — Comment, nous croyons?

ARTHUR. — Innocents que vous êtes! Quel jour est-ce aujourd'hui?

PAUL. — Jeudi.

ARTHUR. — Oui, mais quel quantième?

PAUL. — Je ne sais pas.

LAURE. — Je sais, moi; maman a payé hier nos leçons d'anglais. Elle paie le dernier du mois, donc nous sommes...

PAUL, *vivement.* — Le premier.

ARTHUR. — Le premier quoi?

LAURE. — Le premier avril, puisque hier nous étions en mars.

ARTHUR. — Eh bien?

PAUL. — Quoi?

ARTHUR. — Vous ne comprenez pas, êtres naïfs, que cette invitation est une attrape?

PAUL. — Par exemple.

ARTHUR. — Certainement.

LAURE. — Je pense bien que non

ARTHUR. — Je suis sûr que si.

PAUL, *atterré.* — Oh!...

LAURE. — Mais...

ARTHUR. — C'est un poisson d'avril.

PAUL, *stupéfait.* — Un poisson d'avril?

LAURE. — Un poisson d'avril?

ARTHUR. — Une mystification, pas autre chose.

ARTHUR. — Mes enfants, le premier avril, tout est permis, et Gaston est bien trop espiègle pour laisser échapper cette occasion de se divertir.

LAURE. — Mais il ne nous a jamais rien fait de pareil.

ARTHUR. — Parce que nous ne le connaissons que depuis l'été dernier. C'est un poisson d'avril.

PAUL, *inquiet.* — Qu'en dis-tu, Laure?

LAURE, *ébranlée.* — Je dis... Je ne sais pas.

ARTHUR, *taquin.* — C'est un poisson d'avril.

LAURE. — Mais non. Sa cousine Reine est arrivée de Lucerne depuis une semaine, et c'est justement son jour de naissance aujourd'hui.

ARTHUR, *riant plus fort.* — Ah! ah! ah!

PAUL. — Qu'as-tu encore à te moquer?

ARTHUR. — On ne naît pas le premier avril.

PAUL. — Tiens, pourquoi pas?

ARTHUR. — Parce que c'est un jour d'attrapes, un enfant qui naîtrait ce jour-là ne serait pas un enfant, mais un poisson! C'est moi qui y crois, à cette cousine Reine!

LAURE. — Mais si c'était ça, papa l'aurait compris aussi bien que toi, je pense. Il a lu la lettre et il nous a permis d'y aller.

ARTHUR. — C'est un poisson d'avril.

PAUL. — Tu te crois plus sage que papa?

ARTHUR. — Papa n'y a point pensé, parce que les pères ne font point d'attrapes, et qu'ils ont oublié le temps où ils en faisaient. C'est un poisson d'avril.

PAUL. — S'il avait raison, pourtant, Laure?

ARTHUR. — Il en doute!

PAUL. — Que faire?

LAURE, *soucieuse.* — Oui, que faire?

ARTHUR. — Rester à la maison, parbleu!

PAUL. — Mais si l'invitation est pour de vrai?

ARTHUR. — Quand je vous dis...

LAURE. — Tu dis, tu dis... tu n'en sais rien.

PAUL. — C'est vrai, il n'en sait rien. Laure, est-ce qu'on ira?

LAURE, *après un moment d'hésitation.* — Eh bien, oui, tant pis! que risquons-nous?

ARTHUR. — Que M. Gaston se moque de votre crédulité.

LAURE. — Ça ne nous fera pas grand mal.

PAUL. — Bien sûr que non.

LAURE. — Et si l'invitation est pour de bon, nous nous amuserons.

PAUL, *sautant de joie.* — Nous nous amuserons. C'est bien dit.

ARTHUR. — Ainsi vous irez?

LAURE. — Pour sûr.

ARTHUR. — Allez, et bien du plaisir. Ah! ah! ah!

PAUL. — Tu ne viens pas, toi?

ARTHUR. — Pas si bête

LAURE. — Eh bien, adieu!

PAUL. — Adieu!

ARTHUR. — Mes respects à la Reine des poissons. Ça doit être une petite carpe, cette cousine-là.

LAURE. — Eh bien, nous la mangerons; c'est bon, la carpe.

PAUL. — Oui, nous la mangerons. Adieu.

ARTHUR. — Ça ne sera pas ma faute si l'on se moque de vous. Je vous ai assez avertis.

PAUL ET LAURE. — Oui, oui. (*Ils sortent.*)

ARTHUR, *va à la fenêtre et chante.*)

C'est un poisson d'avril,
C'est un poisson d'avril,
C'est, c'est, c'est un poisson d'avril.

SCÈNE II

ARTHUR, *seul.*

Sont-ils crédules! Ce n'est pas moi qu'on prendrait comme ça. Paul, c'est assez naturel qu'il se laisse tromper, c'est un enfant; sept ans... l'âge où l'on croit à Croquemitaine, mais

Laure qui est grande, qui est fine... Elle est gourmande, voilà; l'idée d'un bon goûter la transporte à tel point qu'elle n'est plus capable de suivre des avis sérieux. Elle prétend que ça ne lui fera rien d'être attrapée... ça lui fera beaucoup, au contraire, car elle a un amour-propre ! un amour-propre plus grand qu'elle... Mais, j'y pense, elle est capable de me taire leur mésaventure, d'emmener Paul goûter chez la nourrice qui habite tout près de la campagne de Gaston, et de vouloir me faire croire qu'on leur a servi chez M. Martineau des festins de Sardanapale. Comment savoir au juste ce qui se sera passé? (*Il regarde par la fenêtre.*) Justement Jacques est là, je sais ce que je vais faire. (*Il appelle.*) Eh! Jacques!

SCÈNE III

ARTHUR, JACQUES

JACQUES, *montrant sa tête derrière la fenêtre.* — Monsieur Arthur?

ARTHUR. — Jacques, tu as de bonnes jambes. Va, cours, rattrape mon frère et ma sœur qui vont chez M. Martineau.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il faudra leur dire?

ARTHUR. — Rien du tout. Tu les suivras, et tu observeras ce qu'ils feront. Quand ils auront

frappé à la porte, tu attendras pour savoir si on les fait entrer ou si on les renvoie, et tu reviendras vite et vite me dire ce qu'il en est.

JACQUES. — C'est tout, monsieur?

ARTHUR. — C'est tout; je ne tiens à savoir qu'une chose : s'ils vont rester chez les Martineau ou revenir.

JACQUES. — Soyez tranquille, vous saurez ça tout à l'heure. *(Il part.)*

SCÈNE IV

ARTHUR, *seul.*

Et maintenant, si mademoiselle ma sœur veut me faire des contes des *Mille et une Nuits*, je lui dirai : « Pas de ça, ma mignonne. » *(Il chante.)*

Nous savons, nous savons
Que c'était bien un poisson
D'avril, d'avril.

Comme c'est utile pourtant d'être fin! on évente les pièges, on n'y tombe pas. Jamais de déceptions ni d'humiliations... Moi, d'abord, quand on me dit quelque chose, n'importe quoi, je pense tout de suite que ce n'est peut-être pas vrai, et je me défie. Aussi, bien malin sera celui qui m'attrapera jamais! Le philosophe

qui a dit que le doute est le commencement de la sagesse avait joliment raison.

(*Il se promène en se frottant les mains.*)

Jacques est bien long à revenir. Il me tarde de savoir... Il me semble que quelqu'un vient très vite de ce côté, mais ce n'est pas encore Jacques! Jacques n'est pas si grand. Tiens! c'est Baptiste, le domestique de M. Martineau; voilà une chance! (*Il appelle.*) Baptiste! eh! Baptiste!

SCÈNE V

ARTHUR, BAPTISTE

BAPTISTE, *accourant et s'appuyant sur la fenêtre.* — C'est vous qui m'appelez, monsieur Arthur?

ARTHUR. — Oui, Baptiste. Je voudrais vous faire une question. N'est-ce pas, c'est un poisson d'avril?

BAPTISTE. — Un poisson d'avril! Quoi donc, monsieur Arthur?

ARTHUR. — Mais cette invitation que Gaston nous a faite aujourd'hui.

BAPTISTE, *riant.* — Ah! ah! ah! Vous avez cru ça! C'est donc vrai ce que Mlle Laure a dit à M. Gaston quand il lui a demandé pourquoi vous ne veniez pas aussi... Alors, vrai, vous vous êtes fourré dans la tête que c'était un poisson

d'avril ! Eh bien, monsieur Arthur, c'est vous qui vous l'êtes fait à vous-même votre poisson d'avril. Si vous saviez comme M. Gaston a ri !

ARTHUR. — Ri ! et de qui ? Serait-ce de moi ?

BAPTISTE. — Naturellement. Il disait : « Ah ! que c'est bien Arthur ! que c'est bien lui avec sa sempiternelle méfiance. En vérité c'est trop amusant ! » Mais monsieur lui a dit : « Je ne comprends pas, Gaston, comment tu peux rire de cela ; je ne trouve pas plaisant du tout qu'Arthur t'ait cru assez mal élevé pour faire à tes amis une aussi mauvaise plaisanterie. — Au fait, c'est vrai, papa, a répondu M. Gaston, c'est très mal de la part d'Arthur de m'avoir supposé capable d'un acte d'aussi mauvais goût. »

ARTHUR. *Il baisse le nez. Après un assez long silence.* — Alors on s'amuse beaucoup là-bas ?

BAPTISTE. — Je crois bien ! Il y en a un de remue-ménage à la cuisine ! Voilà trois jours que notre Mathurine fait des gâteaux. C'est ce qui s'appelle une fête.

ARTHUR, *hésitant.* — Mais... alors... je...

BAPTISTE. — Mais, faites excuse, monsieur Arthur, il faut que j'aille dire à votre jardinier qu'on a gardé son Jacques. Quand M. Gaston, qui l'aime beaucoup, l'a aperçu tout près de la maison, il l'a invité à rester. « Tu tiendras la place d'Arthur, » qu'il lui a dit.

ARTHUR, *indigné.* — Tenir ma place !

BAPTISTE. — Ça fait que je vais dire à son père de ne pas s'inquiéter de lui. Adieu, monsieur Arthur. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI

ARTHUR, *puis* MONSIEUR DE RIEUX

ARTHUR. — Eh bien ! ce n'était pas un poisson d'avril ! L'invitation était pour de bon... et Gaston fâché... Et dire que j'ai envoyé Jacques moi-même pour qu'il prenne ma place à la fête. Ils s'amusent tous là-bas ; et moi, je dois avoir l'air d'un imbécile. Ah bien ! non, par exemple ; je ne resterai pas ici à m'ennuyer jusqu'au bout. Je vais courir les rejoindre. C'est bien assez de la bêtise du commencement. Je connais Gaston, il est bon, il n'a pas de rancune ; j'avouerai que j'ai eu tort, et, si l'on se moque un peu de moi, je ne l'aurai pas volé. Cela vaudra toujours mieux que de bouder contre mon ventre.

MONSIEUR DE RIEUX, *entrant.* — Non, mon ami, tu ne sortiras pas ; j'ai besoin de toi.

ARTHUR, *désappointé.* — De moi, papa ?

MONSIEUR DE RIEUX. — Je suis ravi que tu sois resté à la maison ; tu vas me mettre au net mon discours pour le comice agricole. Le sujet te plaira ; il est sur la méfiance qu'ont trop sou-

vent les paysans contre ce que les gens qui leur veulent le plus de bien peuvent leur dire...

ARTHUR. — Mais, papa...

MONSIEUR DE RIEUX. — Ton écriture est très lisible ; c'est ce qu'il faut.

ARTHUR. — Mais, papa, c'est jeudi.

MONSIEUR DE RIEUX. — Est-ce qu'il y a des jours où un enfant est dispensé de rendre un petit service à son père ?

ARTHUR. — Non ; mais j'étais invité chez Gaston.

MONSIEUR DE RIEUX. — Si tu y étais allé, je me serais passé de toi ; mais puisque ta prudence t'a retenu à la maison... j'en profiterai.

ARTHUR. — Quoi, papa, vous savez ?

MONSIEUR DE RIEUX. — De mon cabinet, j'ai entendu Baptiste. Ce sera une leçon pour toi, mon pauvre Arthur.

ARTHUR. — Enfin, papa, quand faut-il se confier, quand faut-il se méfier ?

MONSIEUR DE RIEUX. — Lorsqu'une chose précieuse est en jeu : la vie, l'honneur, le devoir ; la prudence, ce qui ne veut pas dire la méfiance, est permise et même commandée. Mais quand il n'y a qu'une petite question d'amour-propre, il ne vaut pas la peine de prendre tant de précautions. Toi, par exemple, de crainte de prêter à rire à un ami, tu t'es refusé un plaisir. Trouves-tu que ton amour-propre méritât ce sacrifice?

ARTHUR. — Ma foi non, papa.

MONSIEUR DE RIEUX. — Tu défiais qui que ce soit de t'attraper...

ARTHUR. — Et je me suis attrapé moi-même.

MONSIEUR DE RIEUX. — Puisque tu prends de bonne grâce ta mésaventure, je renonce, mon cher Arthur, à te faire faire la copie de mon discours, dont je t'avais fait un peu peur. Nous allons, bras dessus, bras dessous, aller chez les Martineau, et il te restera là à faire la preuve que tu sais, au besoin, supporter avec esprit une moquerie, quand tu l'as méritée.

ARTHUR, *secouant gaiement la tête.* — Tu verras, papa, qu'ils seront meilleurs que moi, et qu'ils ne me feront pas payer trop cher ma sottise de ce matin.

MONSIEUR DE RIEUX, *riant.* — Espérons-le. (*Ils sortent tous les deux.*)

(*Le rideau tombe.*)



PRÊTÉ-RENDU

PERSONNAGES :

OCTAVE, écolier. — **LE PORTIER DU COLLÈGE**, personnage muet.

L'infirmerie d'un collège.

OCTAVE. (*Dans un grand fauteuil, la jambe étendue sur des coussins. Il a sur les genoux tout ce qu'il faut pour écrire et parcourt des yeux une feuille écrite.*) — Pas fameux! pas fameux du tout!... C'est qu'une entorse n'est pas précisément faite pour vous donner des ailes, et puis, le sujet de cette composition de concours est assez prosaïque... *Les Métamorphoses du lin!* que dire de bien beau là-dessus? Je crois aussi que d'être seul me rend bête; en classe, le grincement des plumes des uns, les grands soupirs des autres, les regards désespérés que plusieurs adressent au plafond, tout ça vous inspire; tandis que cette solitude, ce silence, la vue de cette pharmacie...

Enfin, j'ai fait comme j'ai pu; j'ai expliqué les métamorphoses du lin. (Quand on a été à la

campagne, on sait ça.) Mais c'est lourd, c'est ennuyeux, et une chose est sûre, c'est que moi, Octave Arnaud, toujours le premier pour la composition française, je n'aurai pas le prix. Pas le prix... et une entorse au moment où vont commencer les vacances, voilà un guignon!

Enfin, je me consolerai si mon ami Jacques est couronné à ma place. Pauvre bon Jacques! je lui souhaite de grand cœur toutes les idées que je n'ai pas.

Un excellent camarade mon Jacques! Sans lui, l'année dernière, je passais à côté du prix de composition. Nous avions un sujet facile et amusant : *Une Aventure d'écolier*. Je voulais faire quelque chose de... transcendant, et, comme il m'est arrivé déjà plus d'une aventure, j'hésitais entre celle du loup, celle du vieux château, et... plusieurs autres... Il faisait une chaleur... Je me décide pour l'aventure du loup. J'étais en verve, et j'écris une composition; ma foi, elle me semblait superbe!... Le jour des prix arrive, on me proclame, je me lève pour aller recevoir mes lauriers... A ce moment, une main se pose sur mon épaule et je me réveille... en face de mon papier tout blanc. Je m'étais endormi bêtement, et mes voisins me laissaient ronfler, tout heureux de mon sommeil, les monstres qu'ils étaient. Jacques, le brave Jacques, qui avait plus à y gagner qu'eux, puisque, avec moi, c'est le plus fort en

tout, avait quitté sa place (c'est défendu, et il eut une mauvaise note), avait quitté sa place pour m'éveiller. Grâce à lui, j'ai eu le temps d'écrire mon *Aventure*, et j'ai eu le prix, et lui un simple accessit. Cette année, ce sera le contraire ; encore n'est-il pas sûr que j'obtienne l'accessit... (*Il relit sa composition.*) C'est d'un lourd ! et, comme dit notre professeur, d'un terre à terre... (*Il regarde à sa montre.*) Dix heures seulement ! J'ai à rester jusqu'à midi avec cette spirituelle élucubration. Fi ! (*Il donne des chiquenaudes à son papier.*) Mais, voyons, est-ce que je n'aurais pas pu faire autrement ?... Au lieu de traiter mon sujet en pédant, si je l'avais pris en poète ?... Nigaud ! grosse bête ! imbécile que je suis ! Je vois maintenant... Vite, vite, j'ai encore le temps. (*Il prend d'autre papier et écrit rapidement, s'interrompant de temps en temps pour relire certaines phrases.*) « Voyez ce champ qui ondule à la bise et qui ressemble à une belle eau bleue... Les petits enfants y courent pour s'y baigner, et rient de n'y trouver que des fleurs. » — C'est pas vilain, ça.

« Le lin est mûr, le lin est mûr... » Ah ! je vais reprendre quelques détails techniques dans ma première composition. (*Il écrit.*)

« La filasse brille comme l'argent, les filles du village en ont chargé leurs quenouilles ; elles s'en vont le long des haies filant et chantant, tout en surveillant les troupeaux. » — Eh ! mais, ça va tout seul, maintenant.

« L'hiver est venu; les fuseaux tournent encore plus vite. C'est à leurs trousseaux qu'elles pensent, les belles jeunes filles! Mais qui sait, hélas! peut-être plus d'une file son linceul, qui croit filer son voile de noces. » — Bravo! ça fait très bien, cette mélancolie.

« Voici le printemps revenu : l'hirondelle bâtit son nid, l'abeille prépare son miel. Et voici la noce qui passe dans les verts sentiers. Fins jupons, bonnets coquets, fichus légers, tabliers de dentelle, c'est le lin qui s'est transformé en ces gracieuses choses. A l'église, c'est le lin qui habille le prêtre; c'est le lin qui drape l'autel. » — De mieux en mieux, à ce qu'il me semble. — « Mais tout s'use, et les nappes d'autel, et les surplis, et les robes brodées, et les mouchoirs à jours. Le chiffonnier, vieux comme le temps, tout courbé, s'arrête le long des rues et retourne avec son crochet tous les débris qu'il rencontre. Il choisit, et, peu à peu, sa hotte se remplit. » — Ici, de nouveau, quelques détails techniques. — « Et voilà que ces chiffons, ces lambeaux sont transformés en feuilles de papier, blanches comme la neige, douces comme la soie; sur quelques-unes, on écrira des chefs-d'œuvre, et elles iront à la postérité; sur beaucoup d'autres, on écrira des sottises, et elles iront chez l'épicier; sur celle que je tiens, un écolier, tremblant d'espérance et de crainte, griffonne une compo-

sition. Puissent messieurs les jurés sourire en la lisant et dire : Octave Arnaud mérite le prix ! » — Espérons que ce vœu les touchera ! *(Il relit.)* Pas mal, non, vraiment, pas mal ; si j'étais à la place des examinateurs, je n'hésiterais pas à me couronner. Mais je couronnerais aussi mon ami Jacques ; le prix partagé entre nous me rendrait tout à fait joyeux. Seulement aura-t-il bien fait sa composition ? *(Avec un peu de fatuité.)* C'est que, pour lutter avec la mienne, il faudrait qu'elle fût très bonne.

Bon Jacques, les succès sont pour lui plus importants que pour moi, puisqu'il est pauvre et que c'est un parent éloigné qui fait les frais de son éducation ; un parent qui n'est pas tendre et qui le menace continuellement de le retirer du collège s'il n'a pas de grands succès.

(Il rêve.) Si je pouvais faire quelque chose pour lui... mais quoi?... Si je savais comment est sa composition... Il y aurait toujours une chose : recopier la mienne en enlevant quelques-unes des plus jolies phrases. Voyons... « Ce champ de lin qui ondule à la brise et ressemble à une belle eau bleue. » — Non, non, pas celle-là, elle me plaît trop. — « Plus d'une file son suaire qui croit filer son voile de noces. » — Celle-ci non plus, c'est impossible ; j'aimerais mieux y renoncer tout à fait que de la gâter.

Renoncer... renoncer... Oui, oui, j'entends

bien ce que me dit ma conscience; elle ne se gêne pas : elle vous demande des choses... impossibles, absolument comme si on était un Romain, un héros, un saint; elle a une fièrement bonne opinion de nous, la conscience!

Elle me conseille de donner la première composition, qui n'est pas belle, mais honnête, mais convenable, mais suffisante... Oui, suffisante pour faire dire : « Comme il baisse, cet Octave! »

Mais, si je fais cela, Jacques aura le prix, et il sera bien heureux, et son parent lui laissera achever ses études. L'année dernière, j'ai dû le prix à Jacques; s'il m'en devait un cette fois-ci, ce ne serait que justice; un prêté-rendu, comme on dit.

Au fait, raisonnons. Maman ne tient pas tant au prix qu'à un bon travail de ma part... Si je mettais sous pli ma belle composition et que je la lui envoyasse en lui expliquant pourquoi je ne l'ai pas donnée?... Elle serait contente à la fois et de ma composition et de mon action... Mais elle ne pourra pas s'empêcher de le dire à ma tante, qui le dira à ma cousine, qui le dira à tout le monde... et il ne faut pas qu'on sache ce que je fais, ça gâterait tout... C'est que maman m'a fait promettre de n'avoir pas de secrets pour elle, et, jusqu'à présent, je lui ai tout dit, le bien comme le mal... Mais, cette fois-ci, ça concerne Jacques... Si je me décide à ce sacri-

fice, maman ne le saura pas plus que les autres. Mais me déciderai-je?... C'est bien difficile.

Allons, du courage, je dois cela à l'amitié. C'est dit. Je donnerai la première composition. Mais détruisons celle-ci, car, si je la gardais, je pourrais — qui sait? — avoir la tentation de la montrer plus tard. (*Il la déchire.*) Allez, allez, en petits morceaux, la description du lin en fleurs! allez, les belles fileuses! allez, la noce du village! allez, le vieux chiffonnier! allez, allez!... C'est fini. Oh! c'est fini, mais cela fait mal. (*Il cache sa tête dans ses mains.*) Ah çà! est-ce que je suis bête? est-ce que je vais regretter des phrases?... Des phrases, ça se retrouve; une bonne pensée, ça ne se retrouve pas toujours; c'est pourquoi il est important de ne pas la laisser envoler. (*On entend sonner midi.*) Midi! On va venir chercher ma composition, j'entends monter le portier. (*La porte s'ouvre, le portier du collège entre et s'approche d'Octave.*) Voilà, monsieur Jérôme, voilà. (*Le portier prend la composition et sort.*) A présent, personne, personne ne saura ce que j'ai fait... C'est bon, les secrets de ce genre, c'est léger, ça n'embarrasse pas, ce n'est pas difficile de les garder. Et, ma foi! je ne serais pas fâché d'en avoir une demi-douzaine de pareils pour tenir compagnie à celui-ci.

(*La toile tombe.*)

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

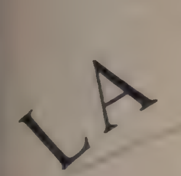
ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

THÉATRE

JEUNES FILLES

A

JEUNES GENS



LA MAISON

ET

A LA PENSION

PAR

B. VADIER

L'ERMITE DE DIX ANS

Deux jeunes Filles. — Deux Garçons.

ARRAGEONS MON ARMOIRE

Monologue. — Une jeune Fille.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. . . . . 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. . . . . 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.



L'ERMITE

DE

DIX ANS

PERSONNAGES :

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dix ans. — **JEAN**. — **FANCHETTE**. — **MARIE TALBOT**, la bonne de Bernardin.

La scène est en 1744, dans les environs du Havre. — Une clairière.

(Cette anecdote est historique.)

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARDIN, MARIE

BERNARDIN. — Le joli endroit! Vois donc, Marie, cet arbre creux. *(Il y entre et en ressort.)* On serait bien dans cette petite maison. Sais-tu que je m'y plairais?

MARIE. — Oh! toi, pourvu que tu ne sois pas sous un plafond, tu es content.

BERNARDIN. — C'est-à-dire que je préfère la grande voûte bleue du bon Dieu à nos poutres enfumées. Vois-tu ce ruisseau et ces grosses

pierres moussues qui ressemblent à des tabourets de velours? Asseyons-nous un peu.

MARIE. — Nous n'avons pas le temps! C'est l'heure de retourner à la maison, et même il nous faut nous hâter pour ne pas faire attendre ton maître.

BERNARDIN, *à part.* — Mon maître! je n'y pensais plus. Et mon pensum que je n'ai pas fait?

MARIE. —Viens donc!

BERNARDIN, *à part.* —Comme il va me gronder.

MARIE. — Eh bien?

BERNARDIN, *à part.* — Il me grondera et je me fâcherai, c'est trop sûr, moi qui voudrais tant être sage. Eh! c'est une idée, il y a si longtemps que j'ai le projet de me faire ermite, et puisque je trouve un si joli ermitage...

MARIE, *impatientée.* — Voyons donc!

BERNARDIN, *à part.* — Oui, c'est décidé. (*Haut, — d'un ton grave.*) Écoute, Marie, retourne seule à la maison, moi je reste ici pour me faire ermite.

MARIE. — En voilà bien d'une autre?

BERNARDIN. — Ce n'est pas un caprice, ma bonne Marie; tu vas bien me comprendre. Vois-tu, je voudrais être très bon, très sage; mais plus je vis, plus je vois que pour ça il faut être seul. Dans le monde on a trop d'occasions de mal faire. Je ne sais comment cela arrive, mais toutes mes bonnes résolutions se dissi-

pent comme de la fumée. Je désobéis malgré moi presque tous les jours. Je fâche papa, je fâche maman, je fâche mon maître, je te fâche ; on me gronde, je réplique, on me punit, je me révolte, ce qui est fort vilain. Eh bien, toutes ces fautes, dont je me repens de tout mon cœur et que je recommence toujours, ici, je ne les commettrai plus. Je n'offenserai plus personne, le bon Dieu m'aimera, et je deviendrai un grand saint.

MARIE. — C'est qu'il vous déroule ça ; on croirait qu'il le pense sérieusement.

BERNARDIN. — Sans doute, Marie. J'ai bien réfléchi. Pour devenir parfait, il faut se retirer du monde, et je veux devenir parfait.

MARIE. — Mais on ne s'est jamais retiré du monde à ton âge.

BERNARDIN. — Qu'est-ce que cela fait ?

MARIE. — Le bel ermite qu'un bambin de dix ans! Tous les solitaires dont tu as lu les histoires, étaient très vieux.

BERNARDIN. — Eh bien, j'aurai le bonheur d'être sage plus tôt qu'eux.

MARIE, *haussant les épaules.* — Je suis bien bonne de raisonner avec cette folle tête. Je n'ai pas le temps de m'amuser, Bernardin, il faut que j'aille préparer le dîner. Allons, viens vite.

BERNARDIN. — Je t'ai déjà dit que je reste.

MARIE. — Tout de bon ?

BERNARDIN. — Tout de bon.

MARIE. — Mais que dirai-je à ton papa, à ta maman, à tes frères, à ta petite sœur?

BERNARDIN. — Que je me suis fait ermite.

MARIE. — Oui ; mais eux, que diront-ils?

BERNARDIN. — J'espère qu'ils m'approuveront. C'est un grand honneur d'avoir un solitaire dans sa famille. Toi-même, Marie, tu seras toute fière d'avoir été la bonne d'un grand saint.

MARIE. — Et où dormira-t-il, ce grand saint?

BERNARDIN. — Dans mon arbre creux. J'y serai à merveille.

MARIE. — Et tu n'auras pas peur la nuit?

BERNARDIN. — Peur! bien sûr que non.

MARIE. — Tu fais bien le brave, et pourtant dans ton petit lit, tu te réveilles assez souvent en criant, et il faut que j'aille te rassurer.

BERNARDIN. — Oui, parce que j'ai été méchant dans le jour, et que je fais quelquefois de vilains songes. Ici, si je rêve, ce seront des rêves de paradis. Quel bonheur de dormir sous le ciel, quand les étoiles brillent! j'ai lu que les étoiles sont les regards du bon Dieu.

MARIE. — Oui, tu t'imagines toujours assez de choses. Mais que mangeras-tu?

BERNARDIN. — Je n'en suis pas en peine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tu peux bien penser que, quand je me fais

ermite pour le servir, Dieu ne me laissera manquer de rien.

MARIE. — Tu m'en diras tant... (*A part.*) Laissons-le passer sa fantaisie d'ermitage; elle ne sera pas bien longue. (*Haut.*) Je vais donc te laisser.

BERNARDIN. — Oui, Marie, retourne. Dis à mes parents que je les aime toujours de tout mon cœur, que je penserai bien à eux. Tu diras à mon petit frère qu'il peut prendre mes jouets, à Dominique que je lui donne mes livres. Et tu embrasseras pour moi ma sœur Catherine.

MARIE. — Est-ce là toutes tes commissions?

BERNARDIN. — Si papa voulait le permettre, tu m'apporterais le gros livre que j'aime tant, tu sais?

MARIE. — La *Vie des Pères du désert*. Je le lui demanderai. C'est tout?

BERNARDIN. — Oui. Et à présent va-t'en vite, ma bonne Marie, il me tarde tant d'être un solitaire!

MARIE. — Adieu, mon petit Bernardin, bien du plaisir.

BERNARDIN. — J'en aurai, j'en aurai. Ah! j'oubliais : tu auras soin de Minet.

MARIE. — Oui; mais va-t-il avoir du chagrin! Cette pauvre bête perdue que tu as arrachée aux méchants enfants qui lui avaient cassé la patte, et que tu as si bien soignée, et qui n'aime que toi, quand elle ne te verra plus...

BERNARDIN. — C'est vrai ; pauvre Minet ! Mais que veux-tu, Marie, je ne peux pas renoncer à mon grand projet à cause d'un chat.

MARIE. — Alors, adieu !

BERNARDIN. — Adieu, Marie ! (*Elle sort.*)

SCÈNE II

BERNARDIN *seul.*

La voilà partie. Quel bonheur ! je suis ermite. (*Il saute de joie.*) Comme il est joli, mon ermitage ! il est tapissé de lierre tout autour ; je le tapisserai de mousse en dedans, et j'aurai un nid douillet pour les jours froids. Quand il fera beau, je me logerai plus haut. (*Il grimpe sur l'arbre.*) Voilà deux branches arrangées en fauteuil, j'y serai à merveille, et le vent me bercera. On aperçoit la mer. Qu'elle est belle, la grande mer bleue ! et ces vaisseaux qui fuient là-bas comme des oiseaux blancs. Où vont-ils? Bien loin, bien loin... J'aimerais aller sur un navire, voir des pays étrangers, des sauvages, des perroquets. S'il avait voulu m'emmener, mon oncle Godebout, le capitaine, nous aurions peut-être fait naufrage dans une île, Ça aurait été bien amusant... Il serait venu des Indiens, nous les aurions faits chrétiens, et puis nous leur aurions donné un bon gouvernement... J'aurais été comme leur

roi... Quel dommage!... Mais non, c'est bien mieux d'être ermite. (*Il redescend de l'arbre.*) Je n'ai jamais vu un ruisseau si clair que celui-ci; les cailloux de son lit brillent comme des agates. Voilà des araignées d'eau; elles luisent comme des bulles de vif-argent, et vont plus vite que le plus fin voilier. Ces fleurs de menthe ont une odeur délicieuse. Je ne connais pas cette plante-là; ses feuilles sont aussi bien découpées que les broderies de maman; cette autre est hérissée de petits dards. Ici sont des anémones blanches doublées de rose. La jolie petite fleur bleue! c'est une campanule. Une cloche de lapis avec un battant d'or! Voici le sonneur qui s'y suspend, un scarabée orange avec deux taches noires; c'est une coccinelle, je crois. Oh! le charmant papillon! Envolé! quand j'aurais eu tant de plaisir à voir ses couleurs. Cette bergeronnette s'envole aussi! N'ayez donc pas peur, gentilles créatures, je ne vous ferai point de mal. N'est-ce pas un écureuil sur cette branche? Petit! petit mignon! Il se sauve. Mais, petit, je suis ermite; les animaux ne redoutent pas les ermites, au contraire. C'est vrai que je commence seulement à l'être, et ils ne savent pas... Mais, quand ils me connaîtront, ils viendront autour de moi, comme ils faisaient pour saint Florent. C'est dommage que je n'aie pas une grande barbe et une robe de bure! Si seulement j'avais la robe... J'aurais dû dire à

Marie de m'en faire une. Je l'en prierai quand elle reviendra. — Ah ! qu'on est heureux d'être ermite ! Il me semble que le ciel est plus beau que je ne l'ai jamais vu. Ces petits nuages blancs ressemblent à des ailes d'ange, et le grand soleil jette de la poussière d'or sur le feuillage vert. Que tout cela est admirable ! qu'on est heureux de pouvoir contempler tout à son aise cette belle nature ! C'est autrement amusant que de faire des thèmes latins et des pensums ! Et puis on est si sage, si bon ! Depuis que je suis ici, je n'ai pas fait une seule faute. Qu'on est donc heureux d'être ermite ! — Mais qui vient déjà troubler ma solitude ? Ah ! c'est Jeannot. Il paraît qu'il garde ses vaches de ce côté.

SCÈNE III

BERNARDIN, JEANNOT

JEANNOT. — Tiens ! qu'est-ce que vous faites là, monsieur Bernardin ?

BERNARDIN, *majestueusement.* — Je suis ermite.

JEANNOT. — Comme ça ? tout seul !

BERNARDIN. — Les ermites sont toujours seuls, tu devrais le savoir.

JEANNOT. — Oh ! moi, je n'ai pas étudié comme vous, monsieur Bernardin.

BERNARDIN. — Laisse-là ton « monsieur ». Je

te dis que je suis ermite. Il faut m'appeler maintenant Père Bernardin.

JEANNOT, *riant.* — Ah! ah! ah! Père Bernardin! ah! ah ! ah!

BERNARDIN, *offensé.* — Qu'as-tu à rire?

JEANNOT. — Ah! ah! ah!

BERNARDIN. — Que trouves-tu là de plaisant?

JEANNOT. — Ah! ah! ah!

BERNARDIN. — Tu n'as que faire de te moquer.

JEANNOT. — Je ne me moque pas; mais c'est que c'est si drôle, ce que vous dites là.

BERNARDIN, *fâché.* — Il n'y a rien de drôle. Je veux être bon et parfait; je me suis retiré du monde pour ne plus faire de péchés, et je te trouve bien insolent de venir rire au nez d'un solitaire.

JEANNOT, *railleur.* — Eh! monsieur le Père Bernardin, pour quelqu'un qui veut être parfait, il me semble que vous vous fâchez?

BERNARDIN. — C'est tout naturel, quand tu me fais mettre en colère avec ton rire.

JEANNOT. — Mon Dieu, je riais parce que je croyais que vous disiez tout ça pour rire.

BERNARDIN. — Tu croyais mal.

JEANNOT. — Ce n'est pas par plaisanterie que vous faites l'ermite?

BERNARDIN. — Pas du tout.

JEANNOT. — C'est tout de bon?

BERNARDIN. — Certainement.

JEANNOT. — Vous allez rester ici le jour, la nuit, toute la semaine, toute l'année?

BERNARDIN, *fièrement.* — Toute ma vie.

JEANNOT. — Vous avez des provisions?

BERNARDIN. — Je n'en ai point du tout.

JEANNOT. — Qu'est-ce que vous mangerez?

BERNARDIN. — Ce que je trouverai.

JEANNOT. — Et qu'est-ce que vous trouverez?

BERNARDIN. — Des fruits.

JEANNOT. — Il n'y en a pas encore.

BERNARDIN. — Des racines, alors.

JEANNOT. — Il n'y en a pas tant qui soient bonnes à manger.

BERNARDIN. — Eh bien, j'aurai ce que le bon Dieu m'enverra. Ne sais-tu pas que le prophète Élie fut nourri, dans le désert, par un corbeau qui lui apportait chaque jour sa nourriture?

JEANNOT. — Oui, mais un prophète...

BERNARDIN. — Quoi, un prophète?

JEANNOT. — C'est bien plus qu'un solitaire, et alors...

BERNARDIN. — Saint Paul Ermite fut nourri de la même manière, et saint Norbert, quand il était missionnaire en Allemagne, eut un jour pour son dîner un poisson qu'un aigle emportait et qu'il laissa tomber aux pieds du saint.

JEANNOT. — Oui, mais il y a longtemps, longtemps...

BERNARDIN. — Et qu'est-ce que tu en conclus?

JEANNOT. — Je ne sais pas ; mais, à votre place, je sais bien que je ne compterais pas trop sur un corbeau...

BERNARDIN. — Tu m'ennuies.

JEANNOT. — Et que je m'en irais tout bonnement dîner chez nous.

BERNARDIN. — Tu peux garder tes conseils.

JEANNOT. — Comme vous êtes de mauvaise humeur! Nous étions bons amis, pourtant. Et tenez, si vous vouliez, je vous donnerais bien la moitié de mon pain et de mes pommes sèches.

BERNARDIN. — Grand merci, je n'en ai que faire.

JEANNOT. — Pourtant, ça vous aiderait à attendre votre dîner. Vous ne voulez pas? Allons, vous avez raison : quand on s'attend à goûter de la cuisine du paradis, faut garder tout son appétit.

BERNARDIN, *se fâchant tout à fait.* — Attends, petit moqueur. (*Jeannot se sauve; il le poursuit.*)

SCÈNE IV

BERNARDIN, *revenant en scène.*

Ce vilain Jeannot! par bonheur je n'ai pas pu l'attraper, sans cela je l'aurais battu. C'est déjà bien assez mal de m'être mis en colère.

C'est sa faute ; qu'avait-il besoin de se moquer de mon corbeau ! C'était une tentation. Les grands ermites en ont tous eu. J'aurais dû résister, je le sais bien, et une autre fois je tâcherai. Mais pourtant, si les tentations viennent souvent, ça me sera très difficile d'être sage. Oui, plus je vais, plus je vois que, pour être sûr de ne jamais mal faire, il faut être tout à fait seul. Si j'avais une porte à mon ermitage, je m'enfermerais. Encore quelqu'un ! C'est ma petite amie Fanchette, cette fois.

SCÈNE V

BERNARDIN, FANCHETTE

FANCHETTE. — C'est-il vrai, monsieur Bernardin, ce que mon frère vient de me dire, que vous êtes ermite?

BERNARDIN. — Oui, Fanchette.

FANCHETTE. — On ne vous verra plus à la ferme?

BERNARDIN. — Non, cela ne conviendrait pas.

FANCHETTE. — Vous ne viendrez plus manger de la crème et des craquelets que vous aimez tant?

BERNARDIN. — Hélas ! non ; les ermites renoncent à tous les plaisirs.

FANCHETTE. — Pauvres ermites ! que font-ils donc?

BERNARDIN. — Ils passent leur vie à contempler et à prier. C'est très beau !

FANCHETTE. — Oui, c'est très beau ; mais vous allez bien vous ennuyer, tout seul.

BERNARDIN. — Pas du tout, Fanchette, les ermites ne s'ennuient jamais.

FANCHETTE. — Vous croyez? Mais moi, j'aurai tant de chagrin de ne plus jouer avec vous! Je vous aime tant!

BERNARDIN. — Que veux-tu? il faut savoir faire des sacrifices à la sagesse.

FANCHETTE. — Mais pourtant vous ne pouvez rester ainsi sans personne qui vous soigne; Marie Talbot viendra avec vous.

BERNARDIN. — Par exemple! Un solitaire n'a plus besoin de bonne.

FANCHETTE. — Mais qui raccommodera vos habits?

BERNARDIN. — Mes habits! C'est juste, ils s'useront.

FANCHETTE. — Je crois bien; avec ça qu'en grimpant sur les arbres, vous aurez bientôt fait de les déchirer. Vous voyez bien qu'il vous faut quelqu'un. Laissez-moi rester avec vous.

BERNARDIN, *à part.* — J'en ai bien envie. Elle est si douce, qu'avec elle je ne me fâcherais jamais, et puis nous pourrions jouer de temps en temps... Ah ! mais non ; les ermites ne jouent

pas, ce serait mal employer leur temps. C'est encore une tentation ; il faut résister.

FANCHETTE, *d'un ton câlin.* — Vous voulez bien?

BERNARDIN. — Non, Fanchette, cela ne se peut pas. Les solitaires doivent vivre seuls, autrement ils ne seraient pas des solitaires.

FANCHETTE. — Mais je suis si petite! je tiendrai si peu de place! je suis comme personne.

BERNARDIN. — Non, non ; les ermites ne doivent avoir d'autres compagnons que les bêtes des bois et les oiseaux du ciel.

FANCHETTE. — Si je pouvais me changer en oiseau! Mais au moins vous voulez bien que je vienne vous voir?

BERNARDIN, *à part.* — Dois-je le lui permettre? Non, un ermite qui reçoit des visites n'est ermite qu'à moitié. (*Haut.*) Non, Fanchette, ne reviens pas ; j'ai beaucoup de plaisir à te voir, j'en ai trop ; ça me distrairait de mes pensées.

FANCHETTE. — Pourtant!

BERNARDIN. — Depuis que tu es là, j'ai une envie folle de jouer à cache-cache.

FANCHETTE. — Vrai! Eh bien, pourquoi pas? C'est si amusant de se cacher dans les arbres! (*Elle se cache dans les broussailles.*) Hou! hou!

BERNARDIN. — Attends! attends! (*Il se met à la chercher, puis revient en scène.*) — Je l'avais bien deviné tout de suite, c'est une tentation. Eh bien, non, je ne céderai pas.

FANCHETTE, *cachée.* — Hou! hou! hou! hou! (*Il s'assied. — Elle revient en scène.*) C'est comme ça que vous me cherchez?

BERNARDIN. — Oui, c'est comme ça. Il ferait beau voir un ermite jouer à cache-cache! Tu n'es venue ici que pour me tenter; c'est fort vilain. Je ne t'aime plus.

FANCHETTE. — Qu'est-ce que je vous ai fait?

BERNARDIN. — Tu m'as fait que tu n'avais pas besoin de me venir parler de jeu.

FANCHETTE. — Mais c'est vous qui le premier...

BERNARDIN. — Laisse-moi en repos.

FANCHETTE. — Mon Dieu, monsieur Bernardin, que vous êtes méchant depuis que vous êtes ermite!

BERNARDIN. — Va-t'en!

FANCHETTE. — Oui, je m'en vais; mais vous me faites bien du chagrin. (*Elle sort en s'essuyant les yeux.*)

SCÈNE VI

BERNARDIN

Cette fois, j'ai résisté. Et cependant je ne suis pas content de moi. J'ai brusqué cette pauvre petite Fanchette; je l'ai fait pleurer, c'était mal. Mais aussi, pourquoi me voulait-elle faire faire des choses qui ne vont pas avec ma dignité d'anachorète! C'est égal, j'aurais dû me défendre

plus doucement. *(Soupirant.)* Être ermite n'est pas si facileque je croyais; mais si c'était trop aisé, il n'y aurait point de mérite. Je ne veux pas me décourager. — Je commence à avoir faim. C'est qu'il y a longtemps que j'ai déjeuné. Le soleil est très haut; il doit être bien près de midi. *(On entend un carillon.)* Je vais savoir l'heure. *(Il compte.)* Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, midi! Ce n'est pas étonnant si j'ai faim. On se met à table chez nous en ce moment. Il faut que je cherche mon dîner. Ce n'est pas le temps des fruits, c'est vrai. Essayons des racines; j'ai mon couteau. *(Il arrache quelques plantes et goûte les racines.)* Fi! que c'est amer! Celle-là est encore pire. Pouah! *(Il les jette, puise de l'eau dans sa main et se rince la bouche.)* Puisque je ne trouve rien, certainement le bon Dieu va m'envoyer à manger. Mon oiseau va venir. Que m'apportera-t-il? Je serais curieux de le savoir. *(Il regarde en l'air.)* Rien encore. Voilà des hirondelles. Qu'elles volent bien! quels grands cercles elles font! et ces cris de joie qu'elles jettent en passant! Bonjour, petites; je vous aime beaucoup, mais pourtant j'aurais plus de plaisir à voir mon corbeau. Le voilà! le voilà! *(Il bat des mains.)* Il a le bec vide. Aurait-il mangé mon dîner? ou l'aurait-il laissé prendre par maître Renard? Ce serait bien mal à lui. Non, celui-ci est un corbeau ordinaire; le mien

va venir. — On doit avoir fini le potage, chez nous. On va servir le rôti. Quel jour est-ce aujourd'hui? Jeudi. Jeudi! alors il y a du poulet! (*Il soupire.*) Ce corbeau revient encore avec son bec vide : *couac! couac!* On dirait qu'il se moque de moi. J'ai bien faim! Le jeudi, Marie fait des beignets. C'est si bon, les beignets! Oh! que j'ai faim! Si j'avais seulement un peu de pain. (*Il boit dans sa main.*) J'ai beau boire, cela ne me rassasie pas du tout. (*Il regarde dans la coulisse.*) Jeannot et Fanchette déjeunent là-bas, tandis que leurs vaches ruminent; ils mordent de bon cœur dans leur pain bis. Je ferais bien comme eux. Si j'allais leur en demander? Ils m'en donneraient, bien sûr, car ils n'ont pas de rancune; mais ils se moqueraient de moi. Pas Fanchette, elle est trop bonne; mais Jeannot, rirait-il! Oh! non, je n'y vais pas. Pourquoi le bon Dieu ne m'envoie-t-il rien? « Qui dort dîne, » m'a répété souvent ma bonne. Essayons. (*Il se couche sur l'herbe.*) Que me veut cette fauvette qui chante là-haut? Tais-toi, petite laide; tu as mangé, toi, et tu me réveilles quand j'allais dormir pour mon dîner! Oh! ce n'est pas amusant d'être solitaire à l'heure de midi, quand on n'a rien à manger. Pourquoi le bon Dieu ne m'envoie-t-il rien? C'est peut-être pour me punir de m'être fâché contre Fanchette et Jeannot. Ou bien il n'approuve pas que je me

fasse ermite. Il me trouve sans doute trop petit. Si j'en étais sûr... Faut-il retourner à la maison? C'est que je ne sais pas trop bien le chemin. Je pourrais le demander à Fanchette ou à Jeannot. Ils le connaissent bien, eux. Mais dire que je renonce à mon projet, quelle honte! Non, il faut rester. Mais si le bon Dieu n'a point pitié de moi, si Marie ne vient pas bientôt, je mourrai de faim. Comme c'est triste! Ah! qu'on est malheureux d'être ermite!

SCÈNE VII

BERNARDIN, MARIE TALBOT

MARIE. — Où es-tu, Bernardin?

BERNARDIN, *délirant de joie.* — Marie! c'est toi, ma bonne Marie! Comme je suis content de te revoir!

MARIE. — Je suis bien fâchée de te troubler, mais...

BERNARDIN, *vivement.* — Papa et maman ne veulent pas que je sois ermite?

MARIE. — Si; ils te laisseront l'être tant que tu voudras.

BERNARDIN, *désappointé.* — Mais s'ils ont trop de chagrin...

MARIE. — Non, ils n'en ont pas. Comme tu disais, c'est un grand honneur d'avoir un saint

dans sa famille; ils sont très contents de ta décision.

BERNARDIN, *tristement.* — Ah!

MARIE. — Seulement Mme de Bayard vient d'arriver.

BERNARDIN. — Ma marraine!

MARIE. — Et ta mère pense que tu dois venir pour voir cette excellente baronne.

BERNARDIN. — Je crois bien. Allons vite. (*Anxieusement.*) On a déjà dîné?

MARIE. — Pas encore. Ton père n'était pas revenu de la ville.

BERNARDIN. — Quel bonheur!

MARIE. — Je viens de le rencontrer avec ton oncle Godebout.

BERNARDIN. — Le capitaine est de retour de son grand voyage?

MARIE. — Il paraît.

BERNARDIN, *à part.* — Ah! s'il voulait m'emmener quand il se rembarquera!

MARIE. — Aussi tu vas être gentil, venir à la maison; tu dîneras avec ton oncle et ta marraine comme un simple garçon, et puis tu reviendras te faire ermite.

BERNARDIN. — Demain ou après, ça ne presse pas.

MARIE. — Est-ce que tu as déjà changé d'idée?

BERNARDIN, *embarrassé.* — Non, mais... je crois que je suis encore un peu petit. Et puis...

MARIE. — Et puis ?

BERNARDIN. — C'est presque aussi difficile d'être sage dans la solitude que dans le monde, parce que les tentations viennent vous chercher et qu'on y succombe, ou bien qu'on y résiste trop rudement et qu'on s'en repent après.

MARIE. — Alors ?

BERNARDIN. — Je veux rester à la maison et faire mes thèmes latins.

MARIE. — A la bonne heure !

BERNARDIN. — Oui ; mais pourtant, si mon oncle Godebout veut m'emmener sur mer, j'irai, oh ! j'irai pour devenir Robinson !

MARIE, *à part.* — Un clou chasse l'autre. Si jamais ce garçon est raisonnable !

BERNARDIN. — Elle sera si jolie, mon île déserte !

MARIE. — Que tu en oublies le dîner. Ah ! mon pauvre Bernardin, tu auras beau grandir, tu iras d'aventure en aventure, de folie en folie, sans jamais rencontrer le bonheur, je le crains.

BERNARDIN. — Je m'en consolerai bien, Marie, si je puis trouver la sagesse.

(La toile tombe.)

ARRANGEONS MON ARMOIRE

PERSONNAGE :

MARGUERITE, dix ans.

Une chambre élégante, au fond une porte. — Fenêtre à droite, armoire à gauche ; dans un pan coupé une commode.

MARGUERITE, *à la cantonade*. — Mon papa, je suis prête tout de suite, attendez-moi. L'heure a sonné, je sais bien, mais une minute, une toute petite minute, je n'ai plus qu'à mettre des gants. (*Elle entre en scène et court à la commode dont elle bouleverse les tiroirs.*) Si seulement j'en trouvais !... De six paires que j'ai reçues il y a quinze jours, je n'en aurais plus une ? ce serait fort !... Mais si, mais si, j'ai toujours les gris que j'ai commencés hier ; seulement, où sont-ils ? où sont-ils ? (*Elle recourt à la porte qu'elle entr'ouvre.*) Attendez-moi, mon papa, je vous en prie, je cherche mes gants, je... — Il ne me répond pas, il descend l'escalier, voudrait-il ?... — Mon papa, mon cher papa ! (*Elle revient à la commode.*) Rien ! (*Elle court à l'armoire et y fourrage.*)

Rien! c'est un fait exprès! comme toujours!... (*Elle va à la fenêtre et se penche en dehors*) De grâce, cher petit père!... — Il monte en voiture. — Mon papa, je vous en supplie, attendez-moi, encore aujourd'hui, pour la dernière fois! — Voilà le cocher qui fouette. — Jacques!... Parti! oh!...

Parti! et je vais rester toute seule à la maison, comme si j'avais fait quelque chose de très mal, comme si j'avais mérité d'être mise en pénitence!... Je n'aurais jamais cru ça de papa. (*Elle pleure.*) D'habitude, il m'attend, car, c'est vrai, je ne suis jamais prête; il me gronde, mais il m'attend; aujourd'hui, il ne me gronde pas, mais il me laisse. — C'est affreux!

Je sais bien qu'il m'avait dit ce matin d'un ton sérieux que si je n'étais pas toute prête à deux heures, il partirait sans moi; mais ce n'était pas une raison... Si papa avait été à ma place et moi à la sienne, je l'aurais attendu, quand même j'aurais donné cent paroles du contraire. Je suis meilleure que lui, voilà. Aussi je le punirai : je ne l'embrasserai ni ce soir, ni demain, ni après; je ne lui parlerai pas, je le bouderai longtemps, longtemps, toujours.

C'est terrible d'avoir un papa capitaine qui veut vous traiter comme ses soldats, qui entend qu'on soit à l'heure, à la minute, et qu'on ait de l'ordre. Il me cite toujours ses soldats comme exemple! Ils n'ont qu'un uniforme, toujours le

même ; ils n'ont pas, comme nous autres, pauvres petites filles, tous ces menus objets de toilette qu'on ne trouve jamais quand on en a besoin. Pour moi, si je veux m'habiller, mes affaires sont toujours perdues ; on dirait qu'un mauvais génie s'acharne après moi : mes gants, mes mouchoirs, mon parapluie, mon manchon, tout est toujours égaré ; et on finit par retrouver les choses trop tard, et à des places impossibles. Ce n'était pas ainsi quand Rosalie s'occupait de moi ; mais papa veut qu'à présent je m'en tire toute seule. Il voit bien que je ne m'en tire pas du tout. — Et c'est la même chose avec mes livres, mes plumes, mes crayons, enfin tout ce qui m'appartient ; ma vie se passe à chercher, et j'arrive trop tard à mes leçons ; et je suis toujours grondée, toujours punie ; il n'y a pas dans l'univers une enfant plus malheureuse que moi.

Je sais bien que je n'ai pas d'ordre ; mais si papa croit qu'en s'y prenant comme aujourd'hui il me corrigera, il se trompe bien. S'il m'avait attendue, j'aurais été touchée de sa bonté, j'aurais pris toutes sortes de bonnes résolutions, au lieu que... au lieu que je suis furieuse et je voudrais... je ne sais pas ce que je voudrais.— On ne dira plus que papa me gâte, maintenant !

Bon ! voilà mes gants sous cette chaise ! c'est bien la peine de vous montrer maintenant ! (*Elle les ramasse, les froisse et les rejette.*) Si on avait voulu

m'attendre une toute petite minute. Jacques pouvait bien se faire répéter deux fois l'ordre de partir; il sait assez faire la sourde oreille quand ça lui convient. Moi qui lui ai tricoté des bas de laine et qui lui donne tant de joujoux pour sa petite fille, c'est joli ce qu'il a fait! Mais c'est encore plus laid de la part des chevaux; ils entendaient bien que je criais d'attendre et ils ont fait exprès de s'enlever plus vite que d'habitude. Les ingrats, ils ont oublié mon sucre!... Tout le monde est contre moi, parce que je n'ai pas d'ordre. Eh! j'en aurai, quand je serai grande; les enfants qui en ont, c'est contre nature. Je n'en connais point du tout, moi. Ah! si, Emma; mais elle est si raide; je suis bien sûre que papa ne la voudrait pas pour sa petite fille.

Il y a bien aussi mon cousin Raoul qui est très, très soigneux, et qui n'est ni ennuyeux ni raide; mais lui, c'est différent, c'est un garçon, et puis il a quatorze ans, c'est presque un homme. Quand j'aurai quatorze ans... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Comme il fait beau! comme il fait bleu! et rester au logis! c'est trop dur! quel dommage que papa devienne si sévère! Oh! il a bien changé... aller se promener et me laisser à la maison...

Une idée! A présent que j'ai des gants, si je m'en allais, moi aussi, me promener toute seule!... je pourrais m'arrêter à toutes les boutiques, tout regarder! Ce serait très amu-

sant. Allons ! (*Elle ramasse ses gants et les met.*) C'est que Paris est si grand !... S'il m'arrivait de me perdre?... Tant mieux, papa serait bien inquiet, bien tourmenté, bien puni ! Et puis on me retrouverait, on retrouve toujours les enfants perdus, et un enfant qui a été perdu, on l'aime deux fois plus. Oh ! si je pouvais avoir une pareille chance ! (*Elle ouvre la porte et regarde à la cantonade.*) Est-ce ennuyeux ! voilà Rosalie qui travaille dans le vestibule ; pas moyen de passer sans qu'elle me voie. L'éloigner?... lui donner une commission? laquelle? (*Elle va regarder à la fenêtre.*) Bon ! le concierge qui lave les vitres de sa loge ! Je suis « bloquée », comme dirait papa.

J'aime autant cela, car de sortir sans permission... quelque chose me dit que ce ne serait pas bien. On a beau être en colère contre son papa, il faut respecter la discipline. Non, je ne veux pas déserter, et puisque notre capitaine nous a mise à la salle de police, restons à la salle de police. (*Elle ôte ses gants et son chapeau.*)

Je ne pense pas que papa fasse une longue promenade aujourd'hui ; il va s'ennuyer tout seul... Il aime à être avec moi, je le sais ; nous nous entendons très bien quand il n'est pas question d'heure. Bien sûr, il a du chagrin, lui aussi. Pauvre papa ! J'ai presque envie de lui pardonner. Faut-il? Non, il fait trop beau ; si le ciel s'était couvert, à la bonne heure, mais il fait

trop beau... Toutes mes petites amies sont au Bois ; quand elles verront papa sans moi, elles penseront qu'il m'a punie pour quelque chose de très mal. Henriette, qui est une inventeuse de première force, est capable d'imaginer une histoire qu'elle racontera demain au cours. Je passerai aux yeux de tout le monde pour une méchante fille ; ces demoiselles se croiront bien meilleures que moi, et Dieu sait pourtant qu'elles ont de grands défauts, tandis que le mien est petit, tout petit ; ce n'est presque pas un défaut. Il m'a pourtant fait plus de chagrin qu'il n'est gros. Ai-je assez pleuré à son sujet ! et papa m'a-t-il assez grondée ! d'abord doucement, puis plus fort, puis très fort. Pauvre papa, c'est quand il a vu que les exhortations ne faisaient rien qu'il s'est décidé à me punir. Et moi qui me fâchais contre lui, qui ai eu même un instant la vilaine pensée de me perdre dans la ville pour lui faire du chagrin ! Comme je suis mauvaise, et comme je mériterais que demain au cours tout le monde me tourne le dos !

Il faut réparer cela, Marguerite, et quand votre excellent papa reviendra, il faudra lui faire votre confession sincère, et lui demander pardon bien gentiment. Mais ce n'est pas assez, il faut faire quelque chose de sérieux pour lui plaire. Puisqu'il aime l'ordre et qu'il y attache un si grand prix, essayons d'en avoir, mais là

pour de bon. — Ma tante Élisa m'a dit cent fois : « Aie pour chaque chose une place, toujours la même, tu retrouveras tout à l'instant. » C'est vrai, mais quand on revient du cours, de la promenade, on est pressée d'aller à table ou d'étudier son piano ; on jette ses affaires à droite, à gauche ; c'est plus vite fait, c'est quand on veut les retrouver que ça va moins vite ! Oui, essayons de suivre le conseil de ma tante, qui est aussi celui de papa. — Pour cela, il faudrait commencer par arranger mon armoire et ma commode ; mais c'est effrayant, effrayant... Voyons, Marguerite, sois courageuse, puisque tu veux plaire à ton père.

Commençons par tout jeter bas. (*Elle jette en tas le contenu de l'armoire et de la commode.*) C'est fait ! mais comment s'y reconnaître à présent ? Il aurait mieux valu prendre tiroir par tiroir et rayon par rayon ; j'ai agi trop précipitamment, et à mes tentatives d'ordre je mêle encore du désordre. Enfin, comme dit papa, tout apprentissage se paye : mais me voilà pourtant bien empêchée au milieu de ce chaos.

Si on était au temps des fées, je suis sûre que l'une d'elles viendrait à mon secours. Elle donnerait là dedans un coup de baguette et tout se séparerait et irait de soi se mettre en place ; mais je n'ai à espérer nul secours merveilleux, il faut que je tâche de m'en tirer seule. Je sais

que la patience peut remplacer une baguette de fée ; mais la patience, c'est un peu comme l'ordre, j'en suis à faire sa connaissance. Essayons pourtant d'en avoir. (*Elle range.*) Le linge ici. A la bonne heure, quand je voudrai quelque chose : Un corsage? — Présent. — Un mouchoir? — Présent. — Un jupon? — Présent. Tout répondra à l'appel comme des soldats, et je ne perdrai pas une minute à chercher. Comme c'est joli d'avoir de l'ordre ! A autre chose.

Horreur ! des bottines dans ma caisse à chapeau ! Est-ce bien moi qui ?... Hélas ! qui, si ce n'était moi ? Allez, allez, mesdemoiselles les bottines, quoique vous ayez des glands et des nœuds, vous ne devez pas vous faufiler dans la compagnie des chapeaux. Allez là, rejoindre vos pareilles : une, deux, trois, quatre paires, et alignez-vous. Oui, il faut en convenir, l'ordre est une bien jolie chose.

Les robes, à présent : ainsi suspendues, elles font un très bel effet ; mais c'est curieux, les choses bien arrangées font toujours penser à des soldats. Cette jupe bleue avec ses galons blancs, c'est le sergent de la compagnie, seulement ses hommes sont de toutes les couleurs. Si une fois les militaires de toutes les nations pouvaient aller ensemble comme cela, il n'y aurait plus de guerre et les papas capitaines ne risqueraient pas d'être tués. Comme ce serait bien ! (*Elle rêve un instant, puis recommence à arranger.*)

Mais j'avance, j'avance, j'ai presque fini. Ah! oui, c'est bien joli d'avoir de l'ordre. Et, chose étonnante, c'est amusant. Je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir tant de plaisir à arranger une armoire. Quand papa rentrera, comme il sera content, comme il m'embrassera, et que je suis joyeuse! (*Elle saute et bat des mains*), j'ai de l'ordre! j'ai de l'ordre! Que c'est joli d'avoir de l'ordre!

Encore ce fouillis! si je remettais à une autre fois!... Non, non, ce qu'on remet à demain ne se fait jamais, dit papa, et puis ce serait encore un levain de désordre. Du courage, et finissons-en.

Qu'est-ce qui attache donc ensemble ces dentelles et ces rubans? — Je vois: c'est un lacet, puis du fil blanc, puis du coton rouge, puis de la soie noire. (*Elle tire.*) Crac! crac! ce serait mieux de dénouer que de rompre, mais aujourd'hui je n'ai pas le temps.

Ça avance! ça avance! non, ce n'est pas vraiment si difficile d'avoir de l'ordre.

Qu'est-ce que cela? ma grammaire italienne que j'ai tant cherchée! papa a dû m'en acheter une autre. Faut-il être... moi, pour jeter des livres dans une armoire, quand on a une jolie étagère pour les loger!

Te voilà aussi, ma pauvre Mira! Comme tu es sale et déchirée, ma fille! Je t'ai bien mal élevée: pas souvent peignée, jamais raccommodée, cent fois laissée dans le jardin au soleil

ou à la pluie; tu es l'image vivante du désordre. Je veux réparer mon tort, je te nettoierai, je t'habillerai tout à neuf, et, en dépit de ton nez écorné, tu feras encore la joie de quelque enfant.

Mais qu'est-ce qui brille ici? Mon médaillon! mon médaillon que je croyais perdu... Cher médaillon qui contient les cheveux de ma pauvre maman, morte quand j'étais si petite! J'étais bien triste de la perte de ce cher bijou; et je n'avais pas encore osé en parler à papa. Retrouvé! quel bonheur! (*Elle le baise.*) Chère! chère maman!... Papa me dit souvent: « Si ta mère avait vécu, tu serais mieux élevée, ma fille, elle te donnerait l'exemple de toutes les qualités que je te prêche. » Il a les larmes aux yeux en parlant ainsi. Il dit aussi que j'ai les traits de maman, il faut que j'apprenne à lui ressembler tout à fait. Elle était parfaite: eh bien! je le serai, je le prendrai sur moi sérieusement; mon médaillon m'aidera; je ne l'égarerai plus, je l'aurai toujours à mon cou, il sera mon talisman.

Que je suis heureuse, et comme le bon Dieu est bon de me l'avoir fait retrouver! A peine j'essaie de faire quelque chose de bien que j'en suis récompensée. Si je ne persévérais pas après cela, je serais bien ingrate, bien indigne, mais je persévérerai.

Quelle bonne chance j'ai eue de rester à la maison, et que papa a eu raison de m'y laisser!



« MON MÉDAILLON QUE JE CROYAIS PERDU. »

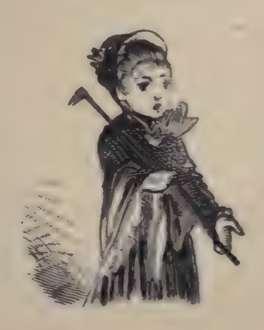
Et le brave Jacques, je ne lui en veux plus; sa petite aura mon plus beau livre d'images; les chevaux auront leur sucre, je leur pardonne aussi.

C'est un beau jour pour moi qu'aujourd'hui; j'ai perdu une promenade, mais j'ai gagné une qualité, car j'ai de l'ordre à présent, c'est positif. Qu'il me tarde que papa revienne pour lui en donner une preuve!...

Une voiture! (*Elle court à la fenêtre.*) C'est lui! Mon papa! mon papa! venez vite! j'ai arrangé mon armoire, et ma commode, et tout, et j'ai de l'ordre! (*Elle revient sur le devant de la scène.*) Non, il ne faut pas dire: J'ai de l'ordre; il y a si peu de temps que j'en ai; il faut attendre et voir si j'en aurai encore demain. Mais je l'espère! Allons, c'est décidé, j'en aurai encore après-demain, et le mois prochain, et dans un an, et toujours, toujours.

C'est si bon d'avoir de l'ordre!

(*La toile tombe.*)



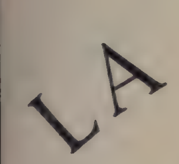
Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES

JEUNES GENS

THÉATRE A



LA MAISON ET A LA PENSION

PAR

B. VADIER

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Trois Garçons.

LE PENSUM

Une jeune Fille. — Deux Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C[ie], 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE



PERSONNAGES :

PIERRE. — JACQUES. — UN VIEUX MENDIANT.

La scène est dans une banlieue.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, JACQUES

Tous deux ont au dos le sac d'écolier.

PIERRE. — Chut! cachons-nous.

JACQUES. — Pourquoi?

PIERRE. — Chut! (*Il le prend par le bras et le force à se blottir avec lui dans un saule creux.*)

JACQUES. — Mais...

PIERRE. — Chut!... (*Après un instant de silence.*) A présent, nous pouvons sortir du gîte. (*Ils s'élancent tous deux hors du saule.*)

JACQUES. — Qu'est-ce donc qu'il y avait?

PIERRE. — Mon oncle qui passait là-bas sur la route ; un ancien militaire ! C'est lui qui nous aurait conduits à l'école par l'oreille, et vivement.

JACQUES, *étonné.* — A l'école ! Est-ce que nous n'y allons pas?

PIERRE, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! cette question ! Regarde un peu où nous sommes.

JACQUES. — Je ne sais pas... Si, si ; j'y suis venu avec mon père : c'est le Creux aux Saules.

PIERRE. — Le Creux aux Saules, tu l'as dit.

JACQUES. — Mais alors... nous sommes très loin de l'école?

PIERRE. — Pas encore aussi loin que je voudrais, moi ; les écoles, c'est toujours trop près.

JACQUES. — Oh ! Pierre, que c'est mal ! Tu me disais que ce chemin y conduisait, et qu'il était plus joli que l'autre.

PIERRE. — C'était vrai ; ce joli chemin nous a bien amenés à l'école, seulement c'est à l'école... buissonnière.

JACQUES, *stupéfait.* — L'école buissonnière !

PIERRE. — J'y vais souvent, moi.

JACQUES. — Je sais.

PIERRE. — Et je m'y amuse tant, que j'ai voulu, par bonne amitié, te la faire connaître. Ose dire qu'elle n'est pas jolie, mon école ! Au lieu de murs qui vous cachent tout, des arbres verts ; au lieu de bancs durs où il faut se tenir droit

comme des I, une bonne herbe où l'on peut s'étendre en X, sans que personne le trouve mauvais ; au lieu d'un maître qui gronde, un ruisseau qui rit et des oiseaux qui chantent... Hein ! qu'en dis-tu ?

JACQUES, *soupirant.* — Bien sûr que c'est joli, mais tout de même c'est mal ; je veux m'en aller.

PIERRE. — Va, nigaud, si le cœur t'en dit. Coupe par ce sentier à gauche, tu seras bientôt à la vraie école, puisque tu y tiens tant. Il paraît que tu t'y amuses, toi !

JACQUES. — Il faut faire son devoir.

PIERRE, *moqueur.* — C'est juste. Eh bien, va-t'en. *(Lui indiquant du doigt son chemin sur la gauche.)* C'est par là. *(Il jette son sac sur l'herbe, s'y étend lui-même et reste un instant comme s'il dormait, puis tout à coup :)* Comment, Jacques, tu n'es point parti ?

JACQUES. — Si, si, je m'en vais. *(Il fait quelques pas à gauche, du côté indiqué par Pierre, puis revient.)* Tu restes, toi ?

PIERRE. — Oui, oui, certainement. Je suis pour la justice. Hier dimanche, il a plu toute la journée ; il me faut un dimanche ; si la pluie me le gâte, je me rattrape sur le lundi. Voilà comme je suis.

JACQUES. — C'est vrai qu'hier il a fallu garder la maison, c'était bien ennuyeux. *(Il soupire.)* Allons pourtant... *(Il va de nouveau à gauche, puis revient.)*

PIERRE, *soulevant la tête.* — Tu es encore là ?

JACQUES. — Non, je m'en vais. *(Il fait deux pas à gauche et s'arrête.)* Comme les oiseaux s'en donnent!

PIERRE. — Dame! les petits drôles sont heureux; tous les jours l'école buissonnière. On chanterait à moins.

JACQUES. — Oui, il fait bon ici!

PIERRE. — Restes-y donc.

JACQUES. — Je n'ose pas.

PIERRE. — Capon, va!

JACQUES. — Mon père sera si fâché... Est-ce que ça ne fait rien au tien quand tu manques l'école?

PIERRE. — Si, si, et, à chaque fois que ça m'arrive, je reçois une fière correction; mais qu'est-ce que ça fait, si j'ai eu du plaisir pour ça?

JACQUES. — Mon père ne me frappe jamais, lui; mais, quand je le mécontente, il me dit des paroles si tristes... Non, vois-tu, il faut que je m'en aille.

PIERRE. — Ne le dis pas tant, et fais-le une bonne fois.

JACQUES, *tristement.* — Adieu, Pierre.

PIERRE, *sautant sur ses pieds et prenant Jacques par la main.* — Allons, reste, nigaud, tu en meurs d'envie aussi bien. S'il s'agissait de faire quelque chose de très, très mal, je comprendrais tes scrupules; mais pour un jour d'école buissonnière... Reste, et je t'en ferai connaître tous les plaisirs.

JACQUES, *curieux.* — Les plaisirs?

PIERRE. — Il y en a de fameux ; d'abord, celui-ci : (*Il s'étend de nouveau sur l'herbe*) pouvoir se rouler tout à son aise et dormir si l'on veut à tous ces jolis bruits de la campagne. Viens donc en tâter, de mon sofa. (*Jacques s'étend sur l'herbe à côté de Pierre.*) Ou bien (*Pierre tire un livre de sa poche*) lire un livre qu'on a trouvé au grenier, à moitié rongé par les rats, mais rempli d'histoires merveilleuses.

JACQUES, *vivement.* — Montre-moi! (*Il lit.*) « Les Quatre fils Aymon. » C'est beau?

PIERRE. — Je t'en réponds! Ça se passe au temps de Charlemagne, un beau temps où il n'y avait pas d'écoles.

JACQUES. — Mais si, mon père m'a dit que Charlemagne en a fondé.

PIERRE. — Peut-être, mais les fils Aymon n'y allaient pas, je t'assure. Ils étaient toujours à cheval, sur un cheval superbe, un cheval à quatre places. (*Il veut reprendre son livre.*)

JACQUES. — Laisse-moi voir.

PIERRE. — Je te le prêterai une autre fois. (*Il le remet dans sa poche.*) Le somme et les livres, c'est pour les jours de paresse ; quand on est en train, on fait d'autres choses. (*Il se lève.*)

JACQUES, *se levant aussi.* — Quelles choses?

PIERRE. — D'abord, il y a la pêche aux écrevisses, mais ça n'est pas merveilleux, ça; j'ai mieux. Je fais la chasse aux oiseaux.

JACQUES, *étonné.* — La chasse aux oiseaux ! Comment ?

PIERRE. — A coups de pierre, donc. Je les chasse aussi bien avec ma fronde que mon grand frère avec son fusil. (*Il tire une fronde de sa poche.*) Je t'apprendrai. (*Il ramasse une pierre qu'il met dans la fronde.*) Tiens, vois-tu, on fait comme ça.

JACQUES. — Non, non, je ne veux pas apprendre à tuer les oiseaux. Pauvres petits oiseaux !

PIERRE. — Quel cœur de poulet ! Un garçon qui ne veut ni chasser ni faire l'école buissonnière ! Ce n'est pas Jacques qu'il faut l'appeler, c'est Jacqueline. (*Il lui fait un salut moqueur.*) Bonjour, mademoiselle Jacqueline.

JACQUES. — C'est pour te moquer de moi que tu m'as amené ici ?

PIERRE. — Ne te fâche pas. J'aimerais à te voir plus garçon, c'est sûr ; mais tout de même je t'aime comme tu es.

JACQUES. — Et la chasse et la pêche, c'est là tous ces plaisirs que tu faisais sonner si haut ?

PIERRE. — Non, non, il y a encore autre chose. (*Mystérieusement.*) Il y a la maraude, c'est ça qui est amusant ! (*Baissant la voix :*) le clos du père Mathieu est facile à escalader ; ses cerises sont mûres, et si tu voulais...

JACQUES. — Oh ! Pierre ! voler !

PIERRE. — Voler ! par exemple ! On ne tou-

cherait pas à l'argent du père Mathieu, bien sûr, mais ses cerises...

JACQUES. — C'est la même chose, puisque avec ses cerises il fait l'argent dont il vit.

PIERRE. — Tu es bête, Jacques, tu ne comprends rien à rien.

JACQUES. — Je comprends que je ne veux pas marauder. J'ai des cerises dans mon sac, et plus qu'il n'en faut pour nous deux. (*Il ouvre son sac et en tire une poignée de cerises qu'il donne à Pierre.*) Tiens, tu m'en diras des nouvelles.

PIERRE, *mangeant les cerises.* — Elles ne sont pas mauvaises, non! mais celles qu'on mange sur l'arbre... tremblant de voir accourir le garde champêtre, elles ont un goût, un goût!...

JACQUES. — Moi je ne trouve bon goût qu'à ce qu'on peut manger sans crainte.

PIERRE. — Parce que tu es un poltron, voilà tout. Mais tout de même tes cerises m'ont mis en appétit, si nous déjeunions?

JACQUES. — Comme tu voudras. (*Tous deux étalent leurs provisions sur l'herbe.*)

PIERRE. — Peste! tu n'es pas dégoûté! des petits pains, du chocolat! Sans compter les cerises que je viens d'expédier. Moi, j'ai du pain bis et une pomme pour tout potage; mais qu'est-ce que ça fait? Entre camarades, n'est-ce pas, tout doit être en commun.

JACQUES. — C'est sûr. Prends, prends.

PIERRE, *croquant le chocolat.* — C'est qu'il est à la vanille. Mon garçon, on te gâte.

JACQUES. — Je sais bien. (*Tristement.*) Et quand je pense que je manque l'école...

PIERRE. — Est-ce que tu vas recommencer?

JACQUES, *effrayé.* — Un homme là-bas. Vois-tu?

PIERRE, *regardant du côté que Jacques lui indique.* — Ce n'est personne du village. N'aie pas peur, il ne nous connaît pas.

JACQUES. — Il a une besace. C'est un mendiant, je pense.

PIERRE. — Comme il nous regarde. Notre déjeuner lui fait envie, sans doute.

JACQUES. — Appelons-le, je veux lui donner quelque chose.

PIERRE. — Crois-tu par hasard que je vais te laisser être bon tout seul et donner ton pain blanc pour ménager mon pain bis?

(*Il fait signe au mendiant d'approcher.*)

SCÈNE II

PIERRE, JACQUES, LE MENDIANT

PIERRE. — Venez ici, monsieur.

JACQUES, *avec douceur.* — Approchez-vous, mon brave homme; vous avez l'air de venir de loin.

Peut-être que vous ne serez pas fâché de manger un peu.

LE MENDIANT. — Non, mes petits amis, ce n'est pas de refus. (*Il s'assied sur l'herbe; les enfants lui donnent leurs provisions et le regardent manger.*) Il y avait longtemps que je n'avais goûté de pain si tendre. Vous êtes de bons cœurs, mes enfants, de bien bons cœurs. (*Un instant de silence.*) Et, je pense, aussi des enfants sages et dociles?

PIERRE. — Hum! hum!

LE MENDIANT. — Qui donnent du contentement à leurs parents?

JACQUES, *faiblement*. — Pas toujours.

LE MENDIANT. — Il faut tâcher, il faut tâcher, mes chers petits. Il faut rendre ses parents heureux si l'on veut être heureux soi-même. Si vous saviez... (*Il s'essuie les yeux.*)

JACQUES, *ému*. — Vous pleurez. Est-ce que vos enfants vous ont fait du chagrin?

LE MENDIANT. — Je n'ai pas eu d'enfants : mais j'ai eu des parents et je n'ai pas mérité leur bénédiction. A l'âge de l'obéissance, je n'ai pas été obéissant. J'expie cruellement les fautes de ma jeunesse; aussi, lorsque je rencontre des enfants, je leur répète : « Soyez sages, soyez sages, » et, pour les y engager, je leur raconte mon histoire.

PIERRE ET JACQUES, *vivement*. — Oh! dites-la-nous.

LE MENDIANT. — Elle ne me fait pas honneur,

allez. Mes parents étaient des cultivateurs aisés. Ils voulaient me faire donner de l'instruction; mon père disait qu'il en faut pour réussir à quoi que ce soit, même pour être un bon laboureur. Il m'envoyait chez un maître, mais moi je n'aimais pas à apprendre; les leçons m'ennuyaient, et je faisais l'école buissonnière. (*Les deux enfants passent leurs sacs derrière eux.*) Je n'aimais qu'à dénicher les oiseaux, à leur faire la chasse; j'étais très habile à les tuer à coups de pierre. (*Pierre met vivement sa fronde dans sa poche.*) Ce qui était encore le plus mal, c'est que j'entraînais les autres enfants plus timides que moi; je leur enseignais le mauvais chemin. (*Pierre baisse la tête avec confusion.*) Je prenais de plus en plus l'habitude de la paresse, je n'étais bien qu'à travers champs, un vrai bohémien. Quand on flâne toujours, la maraude a des charmes. (*Pierre baisse de nouveau la tête.*) Le garde champêtre m'y prit plus d'une fois; ça ne me corrigea pas. De guerre lasse, mon père cessa de m'envoyer à l'école. Il me mit au travail de la terre; mais, ne sachant que flâner, je n'y valais rien. Je dis que je voulais apprendre un métier. Mon père y consentit. J'essayai de plusieurs; tous me rebutèrent, parce que dans tous il fallait travailler. A la fin, je m'engageai.

PIERRE, *vivement*. — Vous fîtes bien. Soldat! Voilà un bel état!

LE MENDIANT. — Oui, pour ceux qui veulent

faire leur devoir, pour ceux qui savent obéir. Je ne le savais pas, moi. Des punitions tous les jours, ça m'ennuyait ; je désertai.

PIERRE ET JACQUES. — Oh ! déserter !

LE MENDIANT. — On me reprit. Je n'osai pas recommencer, et, tant bien que mal, je finis mes sept ans, sans honneur, sans estime et naturellement sans grade. Je quittai le régiment sans que personne me regrettât.

JACQUES. — Quoi ! pas un ami?

LE MENDIANT. — Pas un ami, mais pour camarades quelques mauvais soldats dont la société me rendait pire que je n'étais. Quand je revins au pays, mes parents étaient morts : ils m'avaient laissé du bien. Je vendis tout ; j'allai à la ville et je vécus de telle façon que peu après il ne me resta plus rien. J'essayai alors de travailler ; mais l'habitude de la paresse était plus forte que mon courage, et je faisais si peu de besogne que personne ne voulut me prendre comme journalier. Si j'avais su lire et écrire, j'aurais pu trouver quelque emploi moins pénible ; mais je ne savais pas, car j'avais aussi mal profité des leçons qu'on nous donnait au régiment que de celles de l'école.

JACQUES. — En sorte que vous ne pouviez gagner votre vie?

LE MENDIANT. — Et que je suis devenu mendiant, le plus triste des métiers, allez.

PIERRE. — Je le crois.

LE MENDIANT. — On ne trouve pas toujours un abri ; il faut s'accoutumer à dormir à la belle étoile. On n'a pas toujours à manger, non plus.

JACQUES. — Pauvre homme !

LE MENDIANT. — Il y a, par le monde, de bons cœurs ; mais il y en a d'autres aussi ; celui qui mendie reçoit parfois des paroles cruelles : « Va travailler, fainéant ! »

JACQUES ET PIERRE. — Oh !

LE MENDIANT. — Et le plus dur, c'est que c'est mérité. Mais on ne me le dit plus guère à présent. Cette vie misérable m'a cassé avant l'âge, je suis couvert de rhumatismes. On voit que je puis à peine me traîner, on a pitié de moi ; mais ma conscience, elle, ne se lasse jamais de me faire des reproches.

PIERRE. — Pauvre, pauvre homme !

JACQUES. — Vous êtes bien malheureux.

LE MENDIANT. — Oui, bien malheureux, par ma faute. Si on pouvait recommencer la vie. *(Il se lève.)*

JACQUES. — Est-ce que vous nous quittez déjà?

LE MENDIANT. — Oui, j'ai une longue route à faire aujourd'hui. *(D'un ton grave.)* Que Dieu vous récompense de votre charité, mes chers enfants. Vous m'avez donné du pain, je veux vous

donner un conseil. « Ne faites jamais l'école buissonnière. » (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III

PIERRE, JACQUES

JACQUES. — Tu as entendu ?

PIERRE, *rêveur.* — Oui.

JACQUES. — Qu'en penses-tu ?

PIERRE. — Je pense... je pense... Tiens, allons à l'école.

JACQUES. — Nous arriverons trop tard.

PIERRE. — Je sais bien.

JACQUES. — Nous serons punis.

PIERRE, *vivement.* — Pas toi ; je dirai que je t'ai entraîné, je prendrai tout sur moi.

JACQUES. — Non ; ça ne serait pas juste. C'est moi qui ai voulu rester ; j'entends partager la punition. (*Souriant.*) Est-ce qu'entre camarades tout ne doit pas être commun, les punitions comme les provisions?

PIERRE. — Soit ! partage mon pensum si tu veux. J'aurai toujours de plus que toi la colère de mon père. Elle sera rude, car je l'ai fâché bien souvent ; mais ça ne fait rien. Mieux vaut ça que de mendier plus tard.

JACQUES. — Allons.

PIERRE. — Allons... Toi, c'est la première fois que tu fais l'école buissonnière, on te pardonnera. Moi c'est la vingtième, peut-être; mais, pour tous deux, c'est la dernière.

JACQUES. — Oh! oui, la dernière.

(*La toile tombe.*)



LE PENSUM

PERSONNAGES :

ROBERT. — HERMANCE. — MONSIEUR COLSENET.

Une chambre d'écolier.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, puis HERMANCE

ROBERT. — C'est affreux! c'est indigne! pour une misérable leçon que je n'ai pas sue, me priver de la promenade un jeudi!... Bien plus, m'enfermer en compagnie d'un pensum, et d'un pensum en vers, encore... Et pendant ce temps aller se promener avec messieurs mes frères!... Oh! les précepteurs! je les déteste tous, en général, et M. Colsenet en particulier. S'il croit que je ferai son pensum!... Voilà

comme je le ferai. (*Il lance à travers la chambre ses livres et ses cahiers.*)

Un jeudi perdu, quand ils sont si rares!... (*Il va regarder par la fenêtre.*) Et avec cela un jeudi si beau, si bleu, si doré!... Et l'on s'imagine que je vais rester ici; je vais tout simplement prendre la clef des champs... (*Il réfléchit.*) La clef des champs, ce serait facile, si j'avais seulement celle de ma chambre; mais elle est dans le gousset de M. Colsenet. Geôlier! tyran! va... (*Il secoue la porte.*) C'est qu'elle est solide, cette diable de porte! Si Samson était là pour me prêter son épaule, ou Hercule... Voyons la fenêtre. (*Il regarde et fait la grimace.*) Trop haut! Je courrais risque de me casser les bras, les jambes et même la tête, ce qui serait plus grave... Quelle bonne manière de se venger du Colsenet! les journaux parleraient de sa cruauté et de ma triste aventure. Et tous les parents, justement effrayés, défendraient aux précepteurs de mettre les enfants en retenue... Voyons, vais-je, comme Curtius, me jeter dans le gouffre, c'est-à-dire par la fenêtre, pour sauver les autres écoliers?... Ce serait beau, ce serait héroïque, je deviendrais intéressant... (*Il se penche à demi hors de la fenêtre.*) Faut-il?... (*Il rentre brusquement.*) Oui, mais pour commencer, il faudrait être mort, voilà le *hic*... Pour me venger de ce jeudi perdu, il faudrait renoncer à tous les autres, et aux dimanches et

aux autres jours de toutes les semaines pendant toutes les années que j'ai à vivre. Après tout, j'aime mieux être moins intéressant et... plus en vie. Essayons plutôt de nous échapper... De quelle façon les prisonniers illustres s'y prenaient-ils? (*Il réfléchit.*) Ah! mes rideaux!... Parbleu, j'étais stupide; voilà le moyen demandé, voilà le salut! voilà la liberté! vive l'imagination! (*Il met un tabouret sur une chaise et se hisse sur le tout pour atteindre la tringle des rideaux. Il la décroche; mais au moment où il va redescendre, le tabouret glisse et il tombe.*) Aïe! aïe! (*Il se relève en se frottant les reins.*) Bah! on ne s'échappe pas d'une prison sans quelque avarie. (*Il noue ensemble les deux rideaux et les attache à l'un des volets.*) Trop courts! c'est jouer de malheur!... Il me resterait encore à faire un joli petit saut. Par chance, il y a en bas une plate-bande, ce n'est pas dur; j'écraserai les géraniums; tant pis pour eux! Ce sera la faute à M. Colsenet et non la mienne. Retirons nos rideaux, pendant que nous ferons nos préparatifs. N'oublions rien. Mon carnet pour écrire mes impressions de voyage, car je vais voyager... au moins pendant trois jours. On me cherchera, on sera un peu inquiet. Ce sera encore la faute à M. Colsenet. Ma bourse. (*Il compte son argent.*) Dix francs quinze sous... on va loin avec une pareille somme... Mon couteau à six lames... Prenons aussi des billes; je suis bien un peu grand pour y jouer, mais quand

je rencontrerai des voyageurs plus jeunes...

Je crois que je suis prêt. (*Il retourne à la fenêtre.*) Un, deux, trois, je vais lancer mon échelle de rideaux dans le vide et confier mon existence à cette frêle machine.

Frêle machine... C'est que si elle est frêle... Je ne suis pas poltron, mais il est permis d'être prudent... Ces rideaux sont vieux, et maman dit qu'à présent les blanchisseuses brûlent le linge de telle sorte qu'il n'a plus de consistance. Essayons un peu pour voir si c'est solide. (*Il tire vivement l'étoffe et elle se déchire.*) Eh bien, je l'ai échappé belle! Ce que c'est pourtant que d'avoir de la précaution!

Allons, puisque la nécessité me courbe sous sa verge implacable, il faut bien consentir à rester prisonnier; c'est pourtant dur, quand les autres se promènent. (*Il regarde de nouveau par la fenêtre.*)

Et pas un nuage au ciel... Si je pouvais, comme le métayer de La Fontaine, disposer de l'air, c'est moi qui remplacerais le beau temps par la pluie au profit de M. Colsenet.

Avec quoi vais-je tuer le temps? Dans une situation analogue, quelle était l'occupation des grands prisonniers? car c'est eux que je veux prendre pour modèles. Le baron de Trenk essayait de s'évader; c'est ce que j'ai fait avec moins de succès que lui. — Galilée traçait le

système du monde sur les piliers de son cachot; pour l'imiter, je n'aime pas assez la cosmographie. Pellisson apprivoisait une araignée; ça m'irait mieux; mais où en trouver? Notre Marion n'en laisse pas une... Ne me parlez pas des prisons propres, ce sont les pires. (*On frappe à la porte.*) Qui est là?

HERMANCE, *à la cantonade.* — Moi, Hermance.

ROBERT. — Tu n'es pas allée chez ta tante?

HERMANCE. — Je te savais en retenue; cela aurait gâté mon plaisir.

ROBERT. — C'est d'une bonne sœur.

HERMANCE. — Puis-je entrer?

ROBERT. — Je ne puis t'ouvrir, je suis enfermé.

HERMANCE. — J'ai ta clef que M. Colsenet m'a remise.

ROBERT. — Entre tout de suite, alors.

SCÈNE II

ROBERT, HERMANCE

ROBERT, *déclamant.*

Oui, puisque je revois une sœur si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

(*Hermance entre, referme la porte à double tour, retire la clef et va à la fenêtre.*)

HERMANCE. — Marion, voici la clef de Robert.

(*Elle la lui jette.*) Quand M. Colsenet rentrera, vous la lui remettrez.

ROBERT. — C'est une trahison! Comment, tu ne m'apportes pas la liberté?

HERMANCE. — Non, mais je viens partager tes fers.

ROBERT. — Je n'en suis pas plus libre.

HERMANCE. — Ingrat! Tu demandais une compagnie, tu te serais contenté de l'araignée de Pellisson, et tu me dédaignes!... En conscience, est-ce que je ne vaux pas une araignée?

ROBERT, *riant malgré lui.*— Tu en vaux cinquante et encore davantage, mais...

HERMANCE. — Mon pauvre Robert, quel désordre chez toi!

ROBERT. — Oh! tu comprends, quand on est enfermé...

HERMANCE. — Des livres jetés de tous côtés. (*Elle en ramasse quelques-uns et les lui montre.*) Vois-tu, tout écornés...

ROBERT. — Bah!

HERMANCE. — Il ne faut pas dire bah! Tu sais que papa n'est pas riche et qu'il dépense beaucoup pour notre éducation. Nous ne devons pas abîmer exprès les livres qu'il nous donne.

ROBERT. — Tu as raison, je n'avais pas pensé à cela. (*Il ramasse les autres livres et les remet sur la table.*)

HERMANCE. — Et puis qu'as-tu fait avec tes rideaux?

ROBERT. — Une corde, je voulais m'échapper.

HERMANCE. — Par la fenêtre? Malheureux! Tu te serais rompu le cou!... Remettons tout en ordre, afin que maman ignore tes extravagances. *(Elle sépare les rideaux, les décorde, les unit de son mieux.)* Oh! cette déchirure! c'est toi qui l'as faite?

ROBERT. — Je voulais voir si c'était solide.

HERMANCE. — Heureusement j'ai dans ma poche du fil et des aiguilles. *(Elle s'assied et recoud les rideaux.)* J'ai fini, il s'agit de les remettre en place.

ROBERT. — C'est très dangereux; en les détachant, le tabouret a glissé; j'ai fait une jolie chute.

HERMANCE. — Je tiendrai le tabouret, il ne glissera pas. Vite, Robert: Qui casse les vitres les paye; qui dépend les rideaux les repend. *(Robert monte sur l'échafaudage qu'Hermance maintient. Il rattache les rideaux.)* Voilà qui est fait. *(Elle remet les embrasses et arrange les plis.)* A la bonne heure, ta chambrette a repris un aspect raisonnable. Est-ce qu'une araignée t'aurait mieux aidé?

ROBERT. — Je ne crois pas.

HERMANCE. — Elle aurait pu te filer des rideaux, mais peut-être qu'ils n'auraient pas été du goût de maman.

ROBERT, *riant.* — Ni de Marion. *(Sérieusement.)*

Vrai, tu es ma Providence. Il est sûr que maman aurait été joliment fâchée si elle avait vu en quel état j'avais mis mon logis. Mais tu sais, quand on est enfermé...

HERMANCE. — Mon pauvre Robert, je ne comprends pas qu'avec ta facilité il t'arrive si souvent de ne pas savoir tes leçons?

ROBERT. — Que veux-tu? c'est un malin génie qui est l'auteur de tout cela (*Mouvement d'Hermance.*) Oui, oui, un farfadet, un lutin, un je ne sais quoi enfin qui envoie toujours quelque chose de très amusant pour me détourner d'une leçon ennuyeuse. Tiens, hier, j'étudiais ma géographie et je m'appliquais — je m'applique toujours le mercredi. — Voilà que mon lutin éclaircit tout à coup le ciel, gris jusque-là, et fait tomber sur ma table un rayon de soleil où les atomes de poussière montaient, descendaient, tourbillonnaient... C'était ravissant, je ne pouvais pas m'empêcher de les regarder. Et un air vif entrait par la fenêtre, et une petite mouche verte et rouge, jolie, jolie... se promenait sur mon atlas. Elle allait vite, vite, plus vite que le train express. La voilà au nord; en un clin d'œil, elle trempe ses pattes dans la mer Rouge; et puis, la voilà sur l'Himalaya et, tout de suite après, elle se pose sur New-York. Je pensais que c'était la vraie manière d'apprendre la géographie. Si on nous faisait voyager, nous, si on nous disait:

« Monsieur, pour la prochaine fois, vous irez à Rome, à Mexico, ou à Tombouctou,

« Et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez. »

nous saurions nos leçons toujours. Mais, au lieu de ça, on nous épingle sur nos cartes comme de malheureux papillons : « Messieurs, tâchez de vous intéresser à ces petites raies noires, à ces petites lignes rouges et bleues. » C'est amusant, oui, c'est amusant...

HERMANCE, *souriant.* — Qui sait, le mode d'enseignement que tu désires sera peut-être celui de l'avenir. En attendant...

ROBERT. — En attendant, j'enviais les mouches pour qui c'est tous les jours jeudi, tandis que nous n'en avons qu'un par semaine, nous autres ; et tout naturellement je me voyais à aujourd'hui, je grimpais les sentiers de la montagne, j'attrapais des papillons d'or, je chantais pour charmer les petits lézards qui se chauffaient au soleil, et je cueillais des violettes pour toi. C'était charmant ; mais, quand est venue l'heure de réciter, je n'ai pas su ma leçon. Premier mécontentement de M. Colsenet. Nous avons ensuite passé à Homère : « Ajax, fils de Télamon a accompli ceci. » La mouche était toujours là... J'étais distrait, M. Colsenet s'en

aperçoit; il devient furieux comme Ajax. Pour leur part, Charles et Henri, qui ne regardent pas les mouches, qui ne pensent pas aux violettes, ont récité leur géographie comme des perroquets et écouté l'*Iliade* comme des images. Grands éloges à eux; et à moi : « Monsieur, demain, pendant notre promenade, vous garderez la chambre, et, puisque vous vous piquez d'être poète, vous ferez pour pensum le récit en vers de vos prodigieuses distractions. » — Tu vois bien que j'ai contre moi un malin génie.

HERMANCE. — Admettons; mais tu aurais pu lui dire : « Laissez-moi plutôt réparer mes torts; je ne regarderai plus à présent ni le soleil ni la mouche, et dans vingt minutes je saurai mes leçons. » Et il aurait été attrapé, mais de la bonne façon.

ROBERT. — Sans doute j'aurais fait ça si j'avais été raisonnable; mais je ne le suis pas, et me voilà emprisonné comme tant de grands hommes.

HERMANCE. — Et tant d'écoliers inappliqués. Et as-tu commencé ton pensum?

ROBERT. — Pas de risque. Je me suis promis et repromis de ne pas en écrire un mot.

HERMANCE. — Ce n'est pas une raison.

ROBERT. — Si.

HERMANCE. — Une mauvaise, en tout cas. Voyons, fais-le donc, ton pensum.

ROBERT. — Non.

HERMANCE. — M. Colsenet sera si fâché !

ROBERT. — Ça m'est égal.

HERMANCE. — Est-ce que cela t'est égal aussi de mécontenter papa et d'attrister maman ?

ROBERT. — Non, mais... Comment veux-tu que je fasse un pareil pensum ?

HERMANCE. — Comme on fait tous les pensums ; on s'assied à sa table, on prépare une feuille de papier blanc comme celle-là ; on prend sa plume, on la trempe dans l'encre et on écrit.

ROBERT. — Travailler quand les autres se promènent !

HERMANCE. — Tu te promenais bien en imagination quand ils travaillaient.

ROBERT. — Ce n'est pas la même chose.

HERMANCE. — Si, et tu t'amusais plus, peut-être, qu'ils ne s'amusent aujourd'hui. Allons, commence, je m'assois à côté de toi avec ma broderie et tu vas voir, ça ira tout seul.

ROBERT, *grognon.* — Tout seul... tout seul...

HERMANCE. — Je t'aiderai.

ROBERT. — Si c'était en prose, passe encore, mais c'est en vers ; il a dit en vers. Parce que j'en ai fait trois ou quatre fois pour mon agrément, ça n'était pas une raison de me forcer d'en faire un pensum.

HERMANCE. — C'est bien plus amusant.

ROBERT. — Et plus facile, n'est-ce pas ? Je ne les improvise pas déjà si aisément, les vers.

HERMANCE. — Mon petit Robert, quand on regarde les mouches et qu'on pense aux violettes, on est poète.

ROBERT. — Si tu veux, je suis un poète en prose, pas en vers.

HERMANCE. — Rappelle-toi donc le joli compliment que tu as composé pour la fête de papa.

ROBERT. — C'est que je voulais.

HERMANCE. — Voilà le mot, tu voulais... Eh bien ! à présent tu veux aussi.

ROBERT. — Non.

HERMANCE. — Si.

ROBERT. — Pas du tout.

HERMANCE. — Pour m'être agréable !... Je t'ai dit que je t'aiderais.

ROBERT. — Enjôleuse sirène... Enfin si tu veux être ma Muse. Commence alors.

HERMANCE. — Ce n'est pas difficile. Écris. (*Elle dicte.*)

Hier matin, notre Mentor
Nous parlait d'Achille et d'Hector..

ROBERT. — Il parlait surtout d'Ajax, mais peu importe. (*Il répète.*)

... d'Achille et d'Hector...

Après ?

HERMANCE. — Continue toi-même, je ne dois pas tout faire.

ROBERT. — C'est juste. *(Il écrit.)*

Des Troyens et de leur détresse.

Détresse ! détresse... donne-moi une rime ?

HERMANCE, *dictant.*

Moi, dominé par la paresse,

ROBERT. — Mais...

HERMANCE. — Écris donc, ça rime.

ROBERT. — Oui, ça rime, mais... enfin. *(Il écrit.)*

HERMANE, *dictant.*

Je n'écoutais pas, j'avais tort.
(Mouvement de Robert.)

Mets cela ; et puis, trouve quelque chose à ton tour.

ROBERT. — Essayons ! *(Il écrit.)*

C'est qu'un beau rayon couleur d'or
Entrait par la fenêtre ouverte ;
C'est qu'une mouche rouge et verte...

Tiens ! ça m'amuse maintenant !

HERMANCE. — Tu vois bien, le tout est de commencer.

ROBERT.

... rouge et verte,
Toute joyeuse entrait aussi.
Sur mon papier d'encre noirci
Elle courait avec aisance.

Est-ce que ça va?

HERMANCE. — Il me semble que oui.

ROBERT.

> Et nous avons fait connaissance.
> Puis ses pattes que je comptai...

Que je comptai... que je comptai... Hermance, une rime avec comptai?

HERMANCE. — Une rime? Attends... mécontentai...

ROBERT. — Bravo! je sais.

> Firent que je mécontentai
> Un professeur plein de science,
> Mais pourvu de peu d'indulgence.

Oh! oui, je veux lui dire ça. Mais je suis à bout maintenant. Est-ce que c'est assez long, dis?

HERMANCE. — Il ne s'agit pas de longueur; mais ça ne finit pas. Écris. (*Elle dicte.*)

> Le lendemain, non sans raison,
> On me fit garder la maison.

ROBERT, *répétant.*

> Le lendemain sans raison.

HERMANCE. — Il manque un pied :

> Non sans raison.

ROBERT. — Il faut en passer partout où elle veut. Après?

HERMANCE.

La prison toujours m'exaspère.

ROBERT. — Ça, c'est très vrai...

... m'exaspère.

HERMANCE, *dictant.*

Et je fis... ce qu'on fait alors,
Des choses dont on a remords
Sitôt qu'on est moins en colère.

ROBERT. — Assez, je veux mettre à présent quelque chose de mon cru. (*Il écrit.*)

Une bonne petite sœur,
Charmante, pleine de douceur,

Hein! c'est aimable?

S'en vint partager ma Bastille,
Et me fit, d'une voix gentille,
Beaucoup de morale, vraiment;
Si bien que, je ne sais comment,
Mon pensum fut fait lestement.

Et cette fois, ça finit, n'est-ce pas?

HERMANCE. — Oui, mais c'est trop flatteur pour moi.

ROBERT. — Ce n'est que juste. Ma foi, c'est

une bonne chose qu'une bonne sœur. (*Il l'embrasse.*) Et maintenant, qu'allons-nous faire?

HERMANCE, *qui regarde à la fenêtre.* — Voici nos promeneurs!

ROBERT. — Déjà!... C'est impossible. (*Il regarde.*) Eh oui! Mais alors...

SCÈNE III

ROBERT, HERMANCE, MONSIEUR COLSENET

HERMANCE. — Sitôt de retour, monsieur?

MONSIEUR COLSENET. — Nous ne sommes pas sortis de la ville. Charles et Henri ne pouvaient se résoudre à aller à la promenade sans leur frère.

ROBERT, *à part.* — Tiens, ils sont meilleurs que je ne pensais.

MONSIEUR COLSENET. — Moi-même, j'étais très fâché qu'il en fût privé.

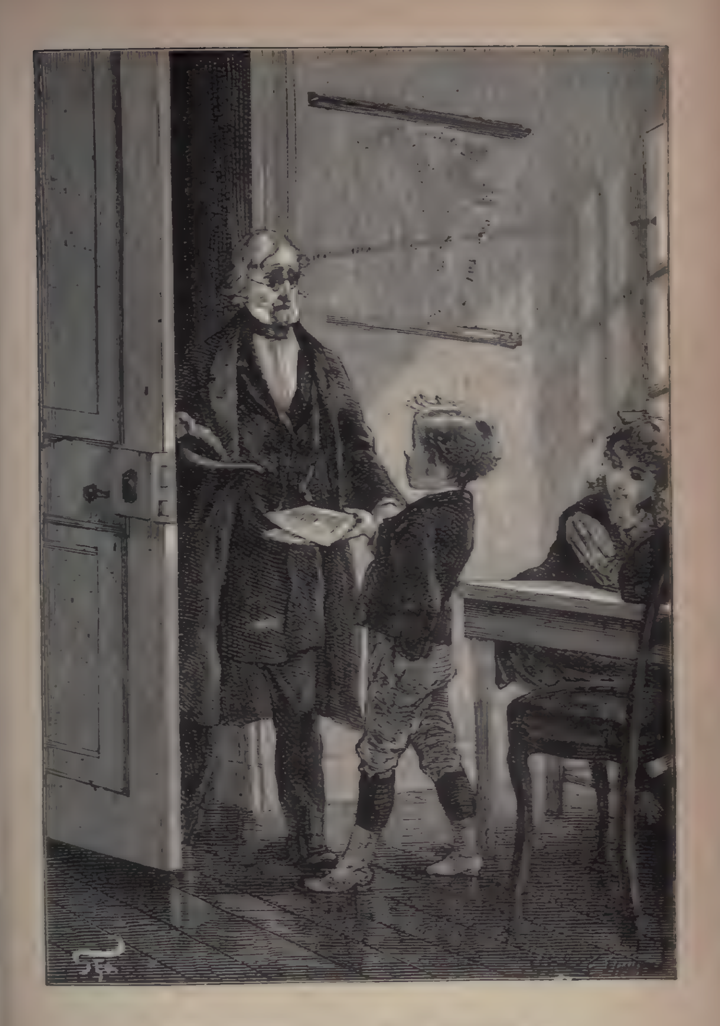
ROBERT, *à part.* — Lui aussi.

MONSIEUR COLSENET. — Et, d'un commun accord, nous avons remis la partie au premier jour où Robert aura bien voulu savoir ses leçons.

HERMANCE, *bas à Robert.* — Tu vois comme il est bon.

ROBERT. — Monsieur, voici mon pensum.

MONSIEUR COLSENET, *après l'avoir parcouru.* — Ce n'est pas trop mal.



« MONSIEUR, VOICI MON PENSUM. »

ROBERT. — Je m'étais bien promis de ne pas le faire, mais Hermance est venue, elle m'a calmé, endoctriné, et ma foi...

MONSIEUR COLSENET. — Je vous remercie, mademoiselle. Robert, vous êtes libre, l'écrou est levé.

ROBERT. — Merci, monsieur; mais, il faut que je vous l'avoue, tout le pensum n'est pas de moi. Hermance m'a fourni des vers, les meilleurs...

HERMANCE. — Il m'avait choisie pour Muse.

MONSIEUR COLSENET. — Peu importe, Robert, quelques vers prêtés, si vous avez compris que. lorsqu'on sait mal ses leçons, on mérite d'être puni, et que la seule manière de réparer ses torts, c'est d'accepter le châtiment sans révolte, et...

ROBERT. — Et de faire son pensum; oui, monsieur. Mais vive une bonne sœur pour vous aider!

(La toile tombe.)



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES

JEUNES GENS

THÉATRE A LA MAISON ET A LA PENSION

PAR

B. VADIER

LE PRÉCEPTEUR
Une jeune Fille. — Six Garçons.

QU'EN FERAI-JE?
Monologue. — Un Garçon.

LE GATEAU DES ROIS
Monologue. — Un Garçon.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THEATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. . . . . 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. . . . . 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.

LE PRÉCEPTEUR



PERSONNAGES :

MONSIEUR DE LARCY. — **FRÉDÉRIC, EUGÈNE, TOTO, ANNA,** ses enfants. — **ROBERT,** leur cousin. — **MONSIEUR BARBARET,** précepteur.

La scène est dans un parc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÉDÉRIC, EUGÈNE, TOTO, ANNA, ROBERT

ROBERT. — Bonjour, vous autres!... Mais, qu'est-ce qui vous est arrivé? Vous avez une mine consternée?

TOUS. — Un grand malheur, va!

ROBERT, *inquiet.* — Un accident à mon oncle?

TOUS. — Oh non! pas ça.

ROBERT. — Ma tante est malade?

TOUS. — Non, heureusement

ROBERT. — Alors quoi? je ne peux pas deviner.

ANNA. — Tu sais que, depuis quelque temps, papa est trop occupé pour nous donner nos leçons.

ROBERT. — Ce qui fait que vous êtes comme en vacances. Eh bien, mais, ce n'est pas si désolant, cela ! Je n'ai pas tant de bonheur, moi ; mon grand frère me fait travailler comme un nègre.

ANNA. — Maman a proposé de nous faire étudier, mais papa trouve qu'elle est trop indulgente ; il veut nous donner un précepteur.

ROBERT. — Aïe ! je m'explique vos figures allongées.

EUGÈNE. — Il arrive aujourd'hui.

ROBERT. — Je vous plains, mes enfants.

TOTO. — C'est terrible, n'est-ce pas, un précepteur?

ROBERT. — C'est ennuyeux plutôt.

TOTO. — En as-tu vu?

ROBERT. — Oui, plusieurs.

TOTO. — Comment est-ce fait?

ANNA, *riant*, — Est-il drôle ce Toto avec ses questions !

ROBERT. — Un précepteur, c'est vieux, c'est laid, ça a des lunettes, ça gronde, ça veut qu'on travaille, et, quand on ne fait pas tout ce qu'il dit, ça va se plaindre à papa et à maman.

TOTO. — Va-t-on être malheureux ! (*Il pleure.*) Hi ! hi ! hi !

ROBERT, *d'un ton sentencieux.* — La vie n'est pas toujours couleur de rose. Il faut de la philosophie.

EUGÈNE. — Voyez-vous l'égoïste! Il se moque de nous au lieu de nous plaindre.

ANNA, *à Robert.* — Tu as d'autant plus tort que ça te regarde aussi. Ta maman et ton papa se sont entendus hier avec nos parents. Tu partageras nos leçons; voilà!

EUGÈNE. — C'est bien fait!

ROBERT, *effaré.* — Maman ne m'en a point parlé... mais ça ne me va pas du tout, pas du tout.

FRÉDÉRIC, *railleur.* — Ah! tu changes de note.

ROBERT. — Avec mon frère je fais encore assez ce que je veux, tandis qu'avec un précepteur...

ANNA, *imitant Robert.* — La vie n'est pas toujours couleur de rose; il faut de la philosophie. Au lieu de ne travailler que comme un nègre, tu travailleras comme deux nègres, et il faudra bien que tu en prennes ton parti...

ROBERT, *haussant les épaules.* — Vous êtes sûrs qu'il arrive aujourd'hui?

EUGÈNE. — Papa l'a dit.

ANNA. — Il s'appelle M. Barbaret.

ROBERT, *faisant la grimace.* — Un vilain nom, Barbaret!

TOTO. — N'est-ce pas?

ROBERT. — Et de mauvais augure. Barbaret! il sera barbare.

FRÉDÉRIC. — Un vrai nom de précepteur.

ROBERT. — Il faut lui échapper à tout prix. Tenez, savez-vous ce qu'il faut faire?

TOUS. — Quoi?

ROBERT. — Une ligue, une coalition, une... combien sommes-nous? quatre. — Toto ne compte pas — une quadruple alliance, contre l'ennemi, je veux dire le précepteur. Il faut nous entendre pour lui être si désagréables, si insupportables, si épouvantables, qu'il s'en aille plus vite qu'il ne sera venu.

TOUS. — Bonne idée!

ANNA. — Je sais ce que je ferai.

FRÉDÉRIC. — Moi aussi!

EUGÈNE. — Moi aussi.

TOTO. — Moi aussi. Je veux compter, moi.

FRÉDÉRIC. — Donnons-nous la main, et promettons solennellement de nous soutenir malgré tout. Et que pas un ne faiblisse, que pas un ne mollisse! Si quelqu'un avait la tentation de faire le sage, qu'il soit honni!

TOUS, *étendant la main.* — Qu'il soit honni!

TOTO. — Honni, qu'est-ce que c'est? je ne comprends pas.

FRÉDÉRIC. — Tu n'as pas besoin de comprendre, on te dit que tu ne comptes pas.

TOTO, *pleurant.* — Si, si, je compte; j'ai encore compté hier jusqu'à 69 sans m'arrêter.

(Ici les quatre conjurés se permettent de rire au nez de Toto.)

ANNA, *embrassant Toto.* — Pauvre Toto ! va, tu compteras un petit peu.

(*On entend chanter à la cantonade.*)

Cadet Rousselle a trois beaux yeux :
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux;

ANNA. — Qui est-ce qui chante ainsi?

(*Tous les enfants se retournent du côté d'où vient la voix.*)

FRÉDÉRIC. — C'est un jeune homme.

ANNA. — Très bien mis.

EUGÈNE. — Et qui a l'air joliment gai.

LA VOIX.

Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.

ROBERT. — Oui, il est gai, mais c'est qu'il n'a plus de précepteur.

EUGÈNE, *soupirant.* — On est bien heureux d'être grand !

FRÉDÉRIC, *effaré.* — Ah ! mon Dieu, si c'était lui !

ANNA. — Qui lui ?

FRÉDÉRIC. — Le précepteur, M. Barbaret.

ROBERT, *regardant d'un air connaisseur.* — Non, il est bien trop jeune et trop gentil.

LA VOIX.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment !
Cadet Rousselle est bon enfant.

FRÉDÉRIC. — Robert a raison ; un précepteur ne chanterait jamais comme ça.

TOUS. — Non, bien sûr ! (*Ils reprennent en chœur en dansant une ronde.*)

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment !
Cadet Rousselle est bon enfant.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR BARBARET

MONSIEUR BARBARET, *gaiement.* — Eh bien ! ma chanson a de l'écho ici. Bonjour, mes jeunes amis ; je devine que vous êtes les enfants de M. de Larcy?

ANNA. — Oui, monsieur, et voilà notre cousin Robert.

TOTO, *bas à Frédéric.* — Il connaît papa ; c'est peut-être tout de même le précepteur?

ROBERT, *de même.* — Nigaud, quand on te dit qu'un précepteur ne chante pas.

ANNA. — Vous allez chez notre papa, monsieur?

MONSIEUR BARBARET. — Oui, mademoiselle. Il m'a invité à venir demeurer chez lui.

ROBERT. — Longtemps?

MONSIEUR BARBARET. — Toute l'année.

TOUS. — Quel bonheur!

MONSIEUR BARBARET. — Tiens, pourquoi?

FRÉDÉRIC. — Parce que vous nous plaisez. Vous êtes gai.

MONSIEUR BARBARET. — En effet, je suis assez gai. Quand on a bien travaillé, s'entend.

FRÉDÉRIC, *à part.* — Aïe! il gâte sa jolie chanson.

MONSIEUR BARBARET. — Je crois que nous nous entendrons à merveille. (*A Toto.*) — N'est-ce pas, mon petit ami?

TOTO. — Oh! oui, monsieur. Je vois bien à présent que vous n'êtes pas le précepteur.

MONSIEUR BARBARET. — Comment?

ROBERT. — Nous attendons un précepteur. Je disais bien que ce n'était pas vous; mais ce pauvre Toto avait toujours peur.

TOTO. — Plus maintenant.

MONSIEUR BARBARET, *à Robert en souriant.* — Et pourquoi êtes-vous si sûr que ce ne soit pas moi?

ROBERT. — Parce que les précepteurs ne sont pas comme vous. Ceux que j'ai vus ne vous ressemblaient guère, allez.

MONSIEUR BARBARET. — Il y en a peut-être de plusieurs espèces.

ROBERT. — Non, ils sont tous ennuyeux.

ANNA. — Aussi je vous assure que nous détestons bien le nôtre.

MONSIEUR BARBARET. — Comme ça, d'avance? sans l'avoir vu?

EUGÈNE. — Ce n'est pas nécessaire. D'ailleurs, il s'appelle Barbaret.

MONSIEUR BARBARET. — Vous m'en direz tant...

ANNA. — Quand on a un nom pareil...

MONSIEUR BARBARET, *souriant.* — On doit être détesté, sinon détestable. Je comprends.

FRÉDÉRIC. — N'est-ce pas? Nous voulons nous débarrasser de lui.

MONSIEUR BARBARET. — Vraiment! et de quelle manière? Vous ne comptez pourtant pas le tuer?

TOUS, *riant.* — Le tuer! ah! ah! ah!

ROBERT. — Nous ne le tuerons pas, mais nous l'obligerons à s'en aller.

TOTO. — Loin, loin, loin.

MONSIEUR BARBARET. — Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendrez?

ANNA. — Il ne faudra pas le dire à papa. Nous avons formé une coalition contre lui; une quadruple alliance.

MONSIEUR BARBARET. — Oh! oh! rien que cela!

TOTO. — On ne veut pas que je compte, mais je veux, moi.

FRÉDÉRIC. — Nous nous arrangerons pour lui être tout ce qu'il y a de plus désagréables.

EUGÈNE. — Papa a dit que ce monsieur nous ferait probablement passer un examen; il n'ob-

tiendra de nous que des réponses sans queue ni tête.

FRÉDÉRIC. — Il y a dans une comédie un berger qui dit toujours à ce qu'on lui demande : « Bée, bée » ; je répondrai de même : « Monsieur, combien font deux et deux ? — Bée ! — Monsieur, qu'est-ce que le substantif ? — Bée ! — Monsieur, quelle est la forme de la terre ? — Bée ! » Il sera furieux.

ROBERT. — Moi, je ne trouve pas amusant de dire bée ; je parlerai, mais je dirai force bêtises.

MONSIEUR BARBARET. — Ce ne vous sera peut-être pas difficile.

ROBERT, *piqué.* — Mais au contraire, monsieur, j'ai beaucoup d'esprit. (*M. Barbaret sourit.*) Vous ne le croyez pas ?

MONSIEUR BARBARET, *moqueur.* — Comment donc ? puisque c'est vous qui l'affirmez. J'aurais trop mauvaise grâce d'en douter. (*Les enfants rient, Robert prend une mine confuse. A Anna.*) Et vous, mademoiselle, qui paraissez si gentille, comment vous y prendrez-vous pour impatienter M. Barbaret ?

ANNA. — Comme Robert ; je ne dirai que des absurdités ; s'il m'interroge sur l'histoire et la géographie, je mêlerai les Grecs avec les Chinois, la Russie avec le Pérou.

TOTO. — Moi, je dirai B pour A ; je veux compter.

EUGÈNE. — Moi, je réciterai mes fables tout

sur le même ton ; et sans points, sans virgules ; comme ceci :

(*Il récite d'une voix monotone et sans arrêt.*)

La cigale ayant chanté
Tout l'été
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue
Elle...

MONSIEUR BARBARET, *l'arrêtant.* — Assez, assez ! vous allez vous époumoner.

EUGÈNE. — N'est-ce pas que c'est laid ?

MONSIEUR BARBARET. — Fort laid, mais sauriez-vous dire autrement ?

EUGÈNE, *vivement.* — Je crois bien. Papa n'entend pas qu'on récite comme des mécaniques. Écoutez un peu. (*Il récite avec mesure.*)

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

MONSIEUR BARBARET. — C'est mieux.

TOTO, *sortant son livre de la poche de son tablier.* — Moi aussi, je sais bien dire ; voyez monsieur : A. B. C. D... et j'épelle déjà b a ba, b o bo, b u bu.

EUGÈNE. — Vous nous garderez bien le secret, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC. — Il faut que M. Barbaret nous croie absolument stupides.

EUGÈNE. — Qu'il nous prenne pour de vrais ânes.

TOTO. — Moi aussi, je veux compter pour un âne : hi han ! hi han !

EUGÈNE.

Et il s'en ira
La li ra.

FRÉDÉRIC. — Bon voyage, M. Dumolet !

ROBERT. — Eh ! non... Bon voyage, M. Barbaret !

MONSIEUR BARBARET. — Tout cela me semble très bien combiné ; vous n'oubliez qu'une chose, c'est que votre papa prendra un autre précepteur.

ROBERT, — C'est à craindre.

EUGÈNE. — Nous le supplierons tant qu'il consentira peut-être...

ANNA. — A quoi, puisqu'il n'a plus le temps de s'occuper de nous ?

TOUS. — C'est vrai.

FRÉDÉRIC. — Il faudrait... je sais bien ce qu'il faudrait, c'est que quelqu'un de gentil voulût nous donner des leçons.

ROBERT. — Une idée, monsieur... comment vous appelez-vous ?

MONSIEUR BARBARET. — Adolphe.

ROBERT. — Eh bien, monsieur Adolphe, puisque vous allez demeurer avec nous, est-ce que,

par amitié pour papa, vous ne pourriez pas nous donner des leçons?

ANNA, *d'un ton câlin.* — Mon cousin a raison, monsieur Adolphe. Que feriez-vous toute la journée? vous vous ennuieriez. Faites-nous travailler? Voulez-vous?

MONSIEUR BARBARET. — Je ne dis pas non.

ROBERT, *joyeux.* — Il consent! c'est arrangé, c'est entendu. Quel bonheur!

EUGÈNE. — Courons dire à papa...

MONSIEUR BARBARET. — Doucement. Il m'est bien arrivé quelquefois de donner des leçons à des enfants, mais il fallait qu'ils fussent sages.

TOUS, *vivement.* — Nous le serons.

MONSIEUR BARBARET, *à Frédéric.* — Qu'ils ne répondissent point par bée.

FRÉDÉRIC. — Je m'en garderai bien.

MONSIEUR BARBARET, *à Robert.* — Je n'aimerais pas du tout m'entendre dire des bêtises... par ceux mêmes qui sont pleins d'esprit.

ROBERT. — Il n'y a pas de risque.

MONSIEUR BARBARET, *à Anna.* — J'entends aussi qu'on ne mêle pas tout dans l'histoire et la géographie.

ANNA. — Ne craignez rien, Monsieur.

MONSIEUR BARBARET, *à Eugène.* — Qu'on récite les fables autrement qu'à la façon des perroquets.

EUGÈNE. — Soyez tranquille.

MONSIEUR BARBARET, *à Toto.* — Qu'on ne dise point B pour A.

TOTO. — Non, non, je dirai A pour B. (*Rire général.*) Je dirai comme il faut. Après, nous jouerons, n'est-ce pas?

MONSIEUR BARBARET. — Si vous êtes tous si bien disposés, nous essaierons.

TOUS. — Quel bonheur! quel bonheur! il consent!

Ah! ah! ah! mais vraiment,
Monsieur Adolphe est bon enfant!

ANNA. — Voici papa!

SCÈNE III

LES MÊMES, MONSIEUR DE LARCY

MONSIEUR DE LARCY. — Il paraît que la présentation a eu lieu sans moi?

MONSIEUR BARBARET. — Oui, Monsieur, nous avons fait très bonne connaissance.

TOUS. — Nous l'aimons de tout notre cœur.

MONSIEUR DE LARCY. — Déjà?

ANNA. — Papa, cher petit papa, je t'en prie. accorde-nous ce que nous allons te demander,

TOUS. — Oui, papa! oui, mon oncle!

MONSIEUR DE LARCY. — Quoi donc?

ROBERT. — Ne nous donne pas de précepteur.

ANNA. — Renvoie M. Barbaret.

TOUS. — Oui, renvoie-le, je t'en prie, renvoie-le.

EUGÈNE. — Et permets-nous de prendre des leçons avec M. Adolphe. *(Il s'empare d'une main de M. Barbaret.)*

FRÉDÉRIC. — Il est si aimable! *(Il lui prend l'autre main.)*

ANNA. — Nous nous entendons si bien! Nous ne voulons pas de précepteur, nous voulons lui.

TOTO. — Moi aussi, je veux lui. Je compte. *(Il se pend à l'habit de M. Barbaret.)*

MONSIEUR DE LARCY. — Si j'y comprends rien!... Ne dirait-on pas des échappés de Charenton? Renvoie ton précepteur. — Nous ne voulons pas M. Barbaret. — Nous voulons M. Adolphe. Qu'est-ce que ça signifie?

ROBERT. — Oui, mon oncle, nous détestons M. Barbaret et nous aimons M. Adolphe. Il veut bien nous donner des leçons à la place de votre vieux M. Barbaret. Permettez que nous travaillions avec lui.

MONSIEUR DE LARCY. — Êtes-vous fous? Mais ce M. Barbaret que vous ne voulez pas, c'est celui même que vous voulez!

ANNA. — Qui, lui, papa?

MONSIEUR DE LARCY. — Le précepteur que je vous ai choisi.

TOUS. — C'est impossible.

MONSIEUR DE LARCY. — C'est lui-même, M. Adolphe Barbaret.

FRÉDÉRIC. — Mais il n'est pas vieux!

ROBERT. — Il n'est pas laid!

EUGÈNE. — Il ne gronde pas!

TOUS. — Non, ce n'est pas un précepteur, c'est un ami.

MONSIEUR DE LARCY. — Je crois que, si les élèves le voulaient, un précepteur serait un ami toujours. N'est-il pas vrai, monsieur Adolphe?

MONSIEUR BARBARET. — Certainement; mais, depuis qu'il y a des écoliers et des maîtres, ils se croient obligés de faire mauvais ménage, de se traiter de Turc à Maure. Un précepteur est détesté d'avance; on décide, sans l'avoir vu, qu'il aura tous les ridicules; et, s'il a le malheur de porter un nom qui déplaise... de s'appeler... Barbaret, il est perdu.

LES ENFANTS. — Oh! monsieur!

MONSIEUR BARBARET. — Quoi d'étonnant qu'il se montre sévère et même dur?

MONSIEUR DE LARCY. — C'est naturel.

MONSIEUR BARBARET. — On a la guerre ou tout au moins une paix armée; il serait bien plus facile de s'entr'aimer.

LES ENFANTS. — Oh oui!

MONSIEUR DE LARCY. — Eh bien, mes enfants, établissons chez nous cette bonne coutume, et,

qui sait? peut-être qu'un jour elle deviendra universelle.

LES ENFANTS. — Oui, papa, nous aimerons M. Adolphe.

MONSIEUR BARBARET. — Qui vous le rendra de tout son cœur.

LES ENFANTS. — Vive papa! vive M. Adolphe! vive aussi M. Barbaret!

(*La toile tombe.*)



QU'EN FERAI-JE?

PERSONNAGE :

MAURICE.

Une chambre d'enfant.

MAURICE. — Quel bonheur ! un écu à moi ! bien à moi ! tout à moi ! Jamais je n'ai été si riche ! jamais mon parrain n'a été si généreux. C'est que jamais aussi je ne lui ai fait pour ses étrennes une aussi belle lettre, si bien écrite, si propre. Il n'y a eu qu'un tout petit, tout petit pâté que maman a gratté très bien, en sorte que ça ne se voit presque pas. Moi je distingue toujours quelque chose parce que je connais la place, mais mon parrain n'y a rien vu, quoiqu'il eût mis ses lunettes. Il m'a tiré l'oreille, preuve qu'il était très content... Cinq francs ! Je n'avais jamais eu à la fois plus de quarante sous. Cinq francs, c'est une fortune. *(Il chante.)*

Cent sous,
Cent sous,
Pour faire nos fantaisies,
Cent sous,
Cent sous,
Que nous achèterons-nous ?

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un second cent sous aussi brillant; et il est à moi! Certainement il est le plus beau des cinq francs.

Qu'en ferai-je? Je ne veux pas dépenser étourdiment mon trésor pour avoir ensuite du regret; je veux bien réfléchir et avoir du plaisir pour mon argent. Qu'en ferai-je? (*Il réfléchit.*) Je désire tant, tant de choses!... D'abord, je voudrais un vélocipède... c'est si joli! on va comme le vent... le malheur, c'est qu'on ne peut pas en avoir un pour cent sous, même quand ces cent sous sont beaux comme les miens. (*Il soupire.*) C'est dommage!

J'aimerais presque autant un bateau, un vrai bateau dans lequel je pourrais me promener sur le lac; un bateau vert avec une bordure rouge et son nom écrit en or; un nom léger comme: *le Zéphyr*, *la Flèche*, *l'Hirondelle*. Je crois que je me déciderais pour *le Zéphyr*; c'est très joli, et puis comme ça, quelque temps qu'il fasse, on a toujours le bon vent avec soi... seulement je crois que les bateaux sont encore plus chers que les vélocipèdes. C'est ridicule, car enfin, ce sont surtout les enfants qui aimeraient à en avoir, et les enfants n'ont pas de grosses bourses.

Quand ils ont tout à fait contenté leurs parrains, ils reçoivent au plus, au plus... cinq francs. Les fabricants de bateaux devraient se dire cela et s'arranger à les donner pour cent sous.

Bah! je suis sûr que mon oncle me prendra

quelquefois avec lui quand il ira sur le lac : et quant au vélocipède, on peut s'en passer quand on a de bonnes jambes comme les miennes.

Quelqu'un qui voudrait bien, je gage, en avoir de pareilles, c'est le petit garçon d'en face. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Pauvre petit Jean, perclus, à son âge ! et on dit qu'il ne guérira jamais. Je ne comprends pas que le bon Dieu permette qu'un malheur comme celui-là arrive à des enfants. Que les vieux messieurs et les vieilles dames qui ne marchent déjà presque plus deviennent paralytiques, ça ne fait pas grand'-chose ; mais nous qui savons si bien nous servir de nos pieds, c'est terrible... Je le plains !

Voilà sa mère qui le roule dans son fauteuil près de la fenêtre.

Elle met sa petite table devant lui avec des ciseaux et du papier pour qu'il s'amuse à faire des découpures. C'est un plaisir qui ne m'irait guère ; mais il n'a pas le choix, lui. Sa mère est trop pauvre pour lui donner des jouets, et il n'a pas un parrain qui...

Je pourrais aller me régaler chez le pâtissier du coin et croquer pendant huit jours du nougat à mon appétit. C'est très bon le nougat ; mais une fois mangé, le plaisir est fini, à moins qu'on ait été par trop glouton ; alors... on a le souvenir sous forme de mal de cœur. Fi !... non, c'est trop vilain la gourmandise ; mes beaux cent sous ne

seront pas employés à nourrir un défaut, ils méritent un autre sort. Qu'en ferai-je?

Acheter des livres... Voilà qui dure quand on est soigneux, mais j'en ai déjà beaucoup et on m'en donne souvent. Voyons autre chose.

Dans quelles mains vas-tu passer, ma belle pièce chérie? Tu es si propre, si brillante, je n'aimerais pas à te savoir dans des mains sales, dans de vilaines poches... Si je la gardais? si je ne la dépensais pas? si je la mettais dans ma tirelire? Il n'y a rien encore, elle y serait toute seule, bien à l'aise... et puis, pour qu'elle ne s'ennuyât pas, chaque fois que j'aurais une pièce de dix sous ou d'un franc, je la lui donnerais pour compagnie, et, au bout de l'année, au lieu de n'avoir qu'une pièce de cinq francs, j'en aurais... oh! j'en aurais... au moins... comptons... au moins quatre ou cinq; et si à la nouvelle année mon parrain m'en donnait encore une?... Je n'ose pas espérer qu'il soit si généreux deux ans de suite; mais enfin, s'il l'était, ça ferait... une somme fabuleuse et alors je pourrais acheter tant que je voudrais des bateaux et même des navires. Mais pour ça, il faudrait ne rien dépenser de toute l'année, ne pas s'acheter seulement un sucre d'orge, ne pas donner un sou à un pauvre. C'est impossible. Et puis maman, qui veut bien qu'on soit économe, n'aime pas qu'on soit avare; elle n'a pas été déjà trop satisfaite quand ma

grand'tante m'a fait cadeau de cette tirelire. (*Il laisse tomber son écu qui roule à travers la chambre.*) Voyez-vous ça! comme il est intelligent! ne semble-t-il pas qu'il veut me dire : « Les pièces de cinq francs sont faites pour rouler. » Oui, oui, mon ami, tu rouleras, n'aie pas peur que je t'enferme dans une prison. (*Il se promène en se frottant le front.*)

Mon petit voisin est tout seul maintenant; sa mère est allée en journée comme d'habitude... Quel enfant raisonnable! il n'est pas triste, il découpe son papier en souriant; il a l'air heureux; on ne se douterait jamais qu'il ne peut se lever de ce fauteuil. A sa place je ne ferais que pleurer et crier; il faudrait me donner tous les jouets, tous les livres, tous les bonbons de la ville pour que je prisse mon parti de ne jamais courir, et encore... Oui, il y a des enfants bien sages... (*Il rêve un instant.*)

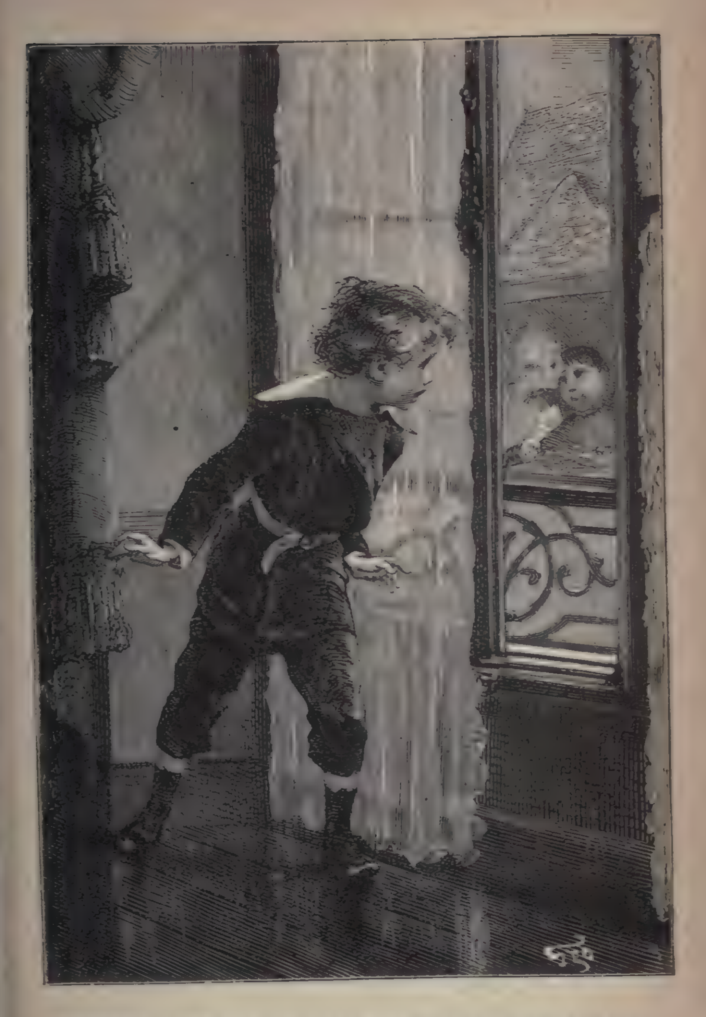
Avec tout cela je ne sais toujours pas ce que je ferai de mon argent? (*Il se promène encore de long en large dans la chambre et s'arrête en se frottant l'oreille.*) J'ai trouvé! nos cousines vont ce soir à *Kéraban le Têtu*, je demanderai à maman la permission de les accompagner. Quand j'aurai payé ma place, il me restera encore de quoi acheter des oranges et des pastilles à la menthe pour en offrir à mes petites cousines. J'étais stupide de ne pas penser à cela tout de suite. Voilà qui est décidé.

(Il saute de joie et se trouve en face de la fenêtre par laquelle il peut apercevoir son petit voisin.)

Jean a posé ses ciseaux, il regarde de mon côté. Pourvu qu'il ne m'ait pas vu sauter, ça lui aurait fait de la peine; je vais m'asseoir un moment près de la fenêtre et comme lui je resterai tranquille. *(Il s'assied.)* Tiens! il me salue, on dirait qu'il me souhaite la bonne année. Mon pauvre petit ami, moi aussi je te la souhaite bonne: je voudrais que le bon Dieu te guérît et que tu pusses courir comme moi. Si je pouvais te prêter mes jambes, je te les prêterais de bon cœur... pas pour toujours, non, mais quelquefois; tu pourrais les avoir pendant que je suis à l'école; mais par exemple tu ne les aurais pas ce soir, il me les faut pour aller au spectacle.

Tiens! Jean a une visite. C'est Louison, la petite fille de notre portier. Elle pose sur la table un cornet de bonbons, doré, avec des rubans verts; c'est celui que maman lui a donné ce matin, je le reconnais.

Il a l'air bien content, le pauvre Jean; mais Louison est plus contente encore. On est toujours très content quand on fait plaisir aux autres... Je me rappelle quand nous nous étions cotisés, ma cousine Anna et moi, pour acheter des lunettes à la vieille Marion, qui avait perdu les siennes, étions-nous heureux de la voir heureuse!... « Je pourrai donc encore lire! » disait-



« LOUISON POSE SUR LA TABLE UN CORNET DE BONBONS. »

elle, et elle nous embrassait, elle nous appelait des anges du ciel, des enfants du bon Dieu!... On devrait faire plus souvent du bien, puisque ça rend si joyeux. *(Il regarde ses cent sous.)* Oui, on devrait...

Louison aime les bonbons et elle s'est privée pour le petit malade ; et moi... depuis une heure je tourne et retourne mes cent sous sans savoir à quoi je les dépenserai... Oh! je le sais, maintenant, je le sais!... Mais il a fallu l'exemple de Louison, comme, à propos des lunettes, il m'avait fallu le conseil d'Anna... Je n'ai pourtant pas un mauvais cœur, pourquoi donc n'ai-je pas tout de suite l'idée de donner?...

Louison regarde les découpures, il lui en offre, elle le mérite bien... Le voilà qui en met une dans une enveloppe. Il écrit une adresse. Tous deux rient en regardant ma fenêtre. Pourquoi?... Ah! ils se disent adieu ; Louison s'en va en emportant cette enveloppe, est-ce que?... la voilà dans la rue... elle rentre dans notre maison... Je ne sais pas, mais j'ai comme une idée... *(Il va à la porte qu'il entr'ouvre.)* J'entends son piétinement d'alouette dans l'escalier... elle monte... vient-elle ici? *(Il sort à demi et parle à la cantonade.* Comment, Louison, c'est pour moi?... elle se sauve en riant comme une folle. *(Il rentre tenant l'enveloppe.* C'est bien pour moi, mon nom est dessus : « A Monsieur Maurice Termin. » *(Il ouvre le pli et en tire*

une découpure.) Est-ce assez joli? une couronne de lierre ; au milieu deux petits personnages qui se serrent la main, et au-dessus : « Bonne année! » en lettres à jour. Comme il est adroit, ce petit Jean! et qu'il est bon de m'envoyer cela, à moi qui n'ai jamais rien fait pour lui! (*Il reste songeur.*)

Louison pensait au petit malade, le petit malade pensait à moi, et moi je ne pensais à personne... C'est honteux, ça!

Mais, mais, je ne puis pas donner de l'argent à Jean, ça aurait l'air de lui faire l'aumône... je lui achèterai quelque chose. Quoi? peut-être une belle plante toute fleurie qui réjouirait ses yeux?... ou bien un oiseau chanteur qui lui tiendrait compagnie quand sa mère s'en va?... ou des livres? des livres qui durent longtemps et qu'on aime relire quand on ne peut pas bouger... ou encore un jeu de patience?

Je vais consulter maman, elle saura mieux que moi ce qui peut lui faire le plus de plaisir.

Mes cent sous, réjouissez-vous! vous allez être employés à faire du bien à Jean. Ce sera plus honorable pour vous que de n'en faire qu'à moi.

Je voulais un plaisir qui ne passe pas vite, j'ai trouvé, je me rappellerai les étrennes que j'aurai données au petit Jean et ce souvenir me réjouira le cœur toute ma vie.

(*La toile tombe.*)

LE GATEAU DES ROIS

PERSONNAGE :

GASTON, treize ans.

Un petit salon, porte vitrée à droite.

GASTON, *à la cantonade.* — On ne veut pas me reconnaître pour roi, je ne serai pas sujet. *(Il entre en scène brusquement.)* J'avais la feve, un autre reçoit la couronne, c'est odieux ! *(Il se promène avec agitation.)* Faut-il que les gens soient injustes ! Parce qu'il y a longtemps, longtemps, l'autre année, enfin, quand j'étais encore un enfant, j'ai en certaines occasions... cherché des excuses qui n'étaient pas tout à fait... vraies, on ne veut plus me croire... Deux ou trois pauvres petits mensonges, la belle affaire ! On devrait bien savoir pourtant que je suis corrigé et qu'à présent je dis toujours la vérité... presque toujours.

J'ai un guignon comme personne. Je rêve cette nuit que je suis roi de la fève, et m'éveillant je me dis : « Tiens, ça m'amuserait, je ne l'ai jamais été. » On tirait les rois ce soir, chez mon oncle, je pensai que mon rêve pourrait bien se

réaliser et je me mis à compter sur mes doigts les privilèges de cette royauté. Le plus gentil c'est de choisir sa reine ; ma petite cousine Alice ne serait pas fâchée de partager un trône, et quelle jolie petite reine, amusante et gaie ! et comme nous ririons et ferions rire nos sujets !

J'improvisais mon discours du trône, je pensais à répandre la félicité sur mon peuple. Il le méritait bien, vraiment ! Des sujets qui traitent leur souverain légitime d'imposteur ! Si je savais un moyen de me venger d'eux !...

Le soir arrive : on dîne (j'étais à côté d'Alice), et voici le gâteau. On le divise et on le passe à la ronde : recueillement général, chacun est attentif à son morceau. Tout à coup, je sens sous la dent un petit quelque chose qui résiste. Bien sûr, j'étais le favori de la fortune ! Je m'écrie : « J'ai la fève ! » et je veux la montrer. Elle me glisse des doigts ; où va-t-elle ? On cherche, on s'émeut, tout le monde s'en mêle. Envolée, disparue ! On se regarde : « Gaston veut nous en faire accroire, » dit quelqu'un. Je m'indigne, je proteste : « Eh ! mon cher ami, répond mon oncle, la vérité ne parle pas toujours par ta bouche. — C'est bien connu, » ajoutent mes cousins ; et les voilà qui se mettent à rappeler mes vieux mensonges. C'est à qui en racontera le plus. Tout le monde s'entend pour m'accabler, même Alice, cette Alice que... Je me

fâche tout rouge, je frappe du pied, j'affirme que je dis vrai.

La vérité n'a pas cet air d'emportement,

fait la gouvernante d'Alice, qui cite Boileau. « Montre-nous ta fève, dit mon oncle avec calme, et l'on te croira. Avec les gens sujets à caution, il faut des preuves. »

Des preuves! quel affront. Après tant de vérités que j'ai dites pendant tous ces derniers temps! L'autre semaine encore, j'avais cassé une vitre, personne ne m'avait vu, personne, et j'ai été m'accuser moi-même pour qu'on ne soupçonnât pas quelque innocent. C'était beau, d'autant plus qu'il m'a fallu la payer de mon argent, cette maudite vitre. Et c'est un garçon capable d'un trait pareil qu'on refuse de croire quand il affirme quelque chose. C'est trop fort!...

« Mais enfin, mon oncle, personne n'a la fève; il me semble. — C'est juste. — Quelqu'un l'aura avalée sans y prendre garde, dit Alice. — Oui, oui, bien sûr. — Ce sera Jules, il prend de si grosses bouchées, il a un si grand gosier! Précisément, tout à l'heure, il s'est étranglé. — C'est lui! c'est lui! » Et sans lui donner le temps de se reconnaître, on le proclame roi, et moi, moi que le sort avait désigné, je passe pour avoir voulu monter indûment au rang suprême! (*On entend crier à la cantonade: « Vive le Roi! »*) Oui, oui,

acclamez-le, votre Jules ! *(Il montre le poing à la porte.)* Usurpateur, va !

Mais qu'est-ce que ma fève peut être devenue? car enfin, je l'avais, j'en suis bien certain, je la tenais entre le pouce et l'index, quand... Une fève n'est pas une épingle, elle n'a pu se cacher dans une fente du parquet. Il faut que quelqu'un, un jaloux, un envieux l'ait escamotée. C'est cela, plus de doute, un des officieux qui m'aidaient à chercher m'aura volé ma fève et mon honneur en même temps. Si jamais je découvre le traître, il me le payera, je le lui promets. Je pourrais lui pardonner la perte de ma couronne, mais non l'affront qu'il m'a valu. Oui, que je le découvre !... *(Bruit joyeux à la cantonade.)* Ils ont l'air de s'amuser là-bas. *(Il va regarder par la porte vitrée.)* Un beau roi que ce Jules avec ses grosses joues ! Il est d'une majesté, d'une distinction ! La couronne de papier doré lui donne l'air du roi de carreau. Ce n'est pas lui qui prononcera un discours du trône, où le prendrait-il? Ce n'est pas lui qui fera rire son monde. Oh ! vous serez bien gouvernés, vous avez raison de tant crier : *Vive le roi!*

Qu'est-ce donc qu'on lui dit qu'il devient rouge comme un coq? Je devine ; il est question de choisir la reine. Voyons un peu le goût de ce grand monarque? Parfait, parfait, il prend la gouvernante. Le rusé compère! gageons que

c'est pour qu'elle l'aide à faire ses devoirs de collège. En voilà une de reine ! Elle voudra faire faire des thèmes à tout le monde. Jamais ils n'oseront crier : « La reine boit ! » Alice a l'air vexé, c'est bien fait pour elle ; elle devrait savoir que les frères ne sont jamais galants pour leurs sœurs, tandis que les cousins... oui, oui, c'est bien fait, ça lui apprendra à se liguer avec mes ennemis.

Des preuves... des preuves. Si, après cette injure, je prenais la résolution de ne plus jamais dire la vérité, ce serait leur faute ; si je devenais un menteur célèbre, ils pourraient bien se dire : « C'est notre injustice qui l'y a poussé. » C'est l'injustice des Romains qui a fait un traître de Coriolan. Mais il n'y a pas de danger que je... non, je me rappelle trop bien ce qui m'arrivait dans le temps où j'étais... ce qu'on croit que je suis encore. Quand j'avais imaginé quelqu'une de ces excuses... peu vraies, je n'étais pas content, oh ! mais pas content du tout. Cette petite voix, qui vous parle en dedans et qui gronde toujours quand on a fait quelque action qui ne lui plaît pas, m'en disait-elle alors des choses désagréables ! C'est même pour éviter ses réprimandes, bien plutôt que les punitions, que je me suis corrigé. Si je recommençais à... (je n'aime pas dire le mot), elle recommencerait aussi à gronder, et j'aime bien mieux qu'elle se taise ; c'est-à-dire,

non, j'aime qu'elle parle, mais pour m'approuver, pour m'encourager, comme elle a fait le jour de la vitre cassée. Elle était bien contente et moi aussi. Nous étions bons amis, très bons amis. Je veux tâcher que ça dure, c'est trop désagréable d'être brouillé avec elle. Je suis bien décidé à dire toujours le *vrai*, tant pis pour ceux qui ne me croiront pas. (*Il regarde de nouveau par la porte vitrée.*) Qu'est-ce qu'il y a donc? On se lève, on s'agite, tout le monde parle à la fois. Alice tient au bout des doigts quelque chose qu'elle montre. Elle touche la pochette de son tablier... Serait-ce?... oui, oui, ce doit être... c'est ma fève. Mais, voyez donc ces petits fripons de tabliers! c'est joli, c'est garni de dentelle et de rubans; ça a l'air innocent, et c'est d'une perfidie!... Eh bien! ils ont la *preuve*, maintenant; c'est heureux!... Jules ôte sa couronne; pas l'air content du tout, le gros Jules. La reine ne se presse pas d'enlever son diadème; s'imaginerait-elle que je vais le lui laisser? Alice le mériterait, mais mademoiselle la gouvernante a cité Boileau contre moi :

La vérité n'a pas cet air d'emportement,

et j'ai de la rancune. C'est-à-dire... j'en ai et je n'en ai pas, car je veux faire Alice reine tout de même.

Ils s'arrangent en députation, ils vont venir

faire amende honorable à ma majesté. Prenons une attitude digne et offensée... Non, soyons bon prince et pardonnons-leur. Amnistie générale, c'est la bonne manière d'inaugurer son règne. Après tout, avaient-ils tort de se défier un peu? c'était si étrange, cette fève introuvable?... Et puis, ils ne peuvent pas savoir si je suis absolument corrigé, si, à l'occasion, je ne retomberais pas dans mon vieux défaut. Moi, j'en suis bien sûr. C'est étonnant comme on regagne vite sa propre confiance; mais, une fois qu'on a perdu celle des autres, il faut du temps pour la retrouver, et il faut savoir accepter les humiliations... parce que... C'est curieux comme la perspective de monter sur le trône me rend raisonnable et débonnaire...

Les voici... allons régner; que la fausseté soit bannie de nos États, et que la vérité soit notre guide. Si je l'aimais déjà comme simple écolier, souverain, je veux la vénérer : « Si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois. » C'est le roi Jean le Bon qui parlait ainsi, c'est le roi Gaston qui le répète. C'est par cette phrase célèbre que je commencerai mon discours du trône.

(*La porte s'ouvre, les convives paraissent en criant : « Vive le Roi! »*)

(*La toile tombe.*)

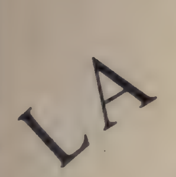
Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

JEUNES FILLES

THÉATRE
A

JEUNES GENS



LA MAISON
ET
A LA PENSION

PAR

B. VADIER

LA FIN DU MONDE
Deux jeunes Filles. — Trois Garçons.

L'AUBERGE ROUGE
Une jeune Fille. — Quatre Garçons.

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

THÉATRE A LA MAISON

ET A LA PENSION

Entre Parents . . . . 1 vol.

La petite Nièce . . . . 1 vol.

Une bonne Action. — Les Enfants célèbres. — Une Mystification . . . . 1 vol.

La Fée de Blanche et René. — Le Serpent. 1 vol.

Le Bahut. — Le petit Misanthrope. . . . . . 1 vol.

Le Nouveau. — C'est un Poisson d'Avril. — Prêté rendu . . . . 1 vol.

L'Ermite de 10 Ans. — Arrangeons mon Armoire. . . . . 1 vol.

L'École buissonnière. — Le Pensum . . . . . . 1 vol.

Le Précepteur. — Qu'en ferai-je. — Le Gateau des Rois. 1 vol.

La fin du Monde. — L'Auberge rouge . . . . 1 vol.

LA FIN DU MONDE



PERSONNAGES :

GEORGES. — CONSTANCE. — LOLOTTE. — DODO.
JEAN. — UN FACTEUR. — UN CHIEN.

Une chambre d'étude, porte au fond, fenêtre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, CONSTANCE, LOLOTTE, DODO *puis* JEAN

Georges étudie près de la fenêtre, le chien est à ses pieds, Lolotte ajuste sa poupée, Dodo est devant Constance, qui tient une boîte de chocolats.

DODO. — Constance, encore un shocolat !

CONSTANCE. — Non, Dodo, c'est assez.

DODO, *suppliant.* — Ze t'en prie !

CONSTANCE. — Non, tu en as déjà eu je ne sais combien.

DODO, *se révoltant.* — Mais les shocolats sont à Dodo ; marraine les a donnés à Dodo.

CONSTANCE. — Pas pour les manger tous à la fois et se faire mal. (*Elle va mettre la boîte sur une console élevée, Dodo reste un moment à faire la moue.*)

DODO. — Puisque c'est comme ça, viens zouer,

Fido. *(Il emmène le chien au fond de la chambre.)* Tu vas faire le beau tout de suite, tout de suite.

GEORGES, *récitant.*

La mort ne surprend point le sage,
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir...

« Avertir... avertir... » Jamais je n'ai vu une fable si difficile. *(Il pose son livre et se met à tambouriner contre les vitres.)* Eh! voilà Jean. *(Il ouvre la fenêtre.)* Bonjour Jeannot; entre donc, nous jouerons un peu.

JEAN, *entrant.* — Jouer? Oh! monsieur Georges, est-ce que vous auriez bien le cœur de jouer un jour comme celui-ci?

GEORGES. — Tiens! n'est-ce pas jeudi?

JEAN. — Après ça, voilà... quand on n'a rien fait de mal, on peut mourir tranquille, mais moi...

GEORGES, *vivement.* — Tu vas mourir?

JEAN. — Bien sûr, comme vous tous.

CONSTANCE, *se levant.* — Comment, nous tous?

JEAN. — Dame, puisque c'est la fin du monde.

GEORGES ET CONSTANCE. — La fin du monde?

LOLOTTE, *quittant son jeu.* — La fin du monde?

JEAN. — Est-ce que vous ne le savez pas?

TOUS. — Non, pas du tout.

JEAN. — C'est drôle. Tout le monde le sait dans le pays. *(Avec embarras.)* Alors... faut vous dire, monsieur Georges... vous savez bien, votre toupie que vous aviez perdue... c'est moi qui l'ai trouvée... Alors, je voulais la garder...



« FAUT ME PARDONNER »

GEORGES, *indigné.* — Comment, petit...

JEAN. — C'était mal, je sais bien, monsieur Georges, aussi je ne veux pas mourir avec cette action-là ; et puis, elle ne me servirait de rien, puisque c'est la fin du monde... *(Soupirant.)* Alors, la voilà, monsieur Georges. *(Il lui donne la toupie.)* Faut me pardonner.

GEORGES. — Oui ; mais explique-nous un peu...

JEAN. — J'ai pas le temps, monsieur Georges, faut que j'aille encore chez Pierre, tout à l'autre bout du village, parce qu'il avait aussi perdu son couteau... Alors, je ne veux pas mourir avec ce couteau sur la conscience. *(Il s'en va.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* JEAN

GEORGES, *atterré.* — La fin du monde, et nous n'en savions rien !

CONSTANCE. — Il faut que j'aille à l'office m'informer. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

GEORGES, LOLOTTE, DODO

GEORGES, *à part.* — C'est que ça ne m'irait pas du tout, cette fin du monde ; papa qui m'a promis de m'emmener en Suisse aux vacances.

DODO, *inquiet.* — Qu'est-ce que c'est, Lolotte, la fin du monde?

LOLOTTE. — Je ne sais pas, mais je crois que c'est terrible.

DODO. — Qu'est-ce que c'est, dis, Georges?

GEORGES. — C'est... C'est que... tout le monde meurt, voilà.

DODO. — Ça fait mal, dis?

GEORGES. — Bien sûr.

DODO, *pleurant.* — Dodo pas mourir! pas mourir! Fido non plus.

LOLOTTE, *l'embrassant.* — Ne pleure pas, mon Dodo.

GEORGES. — Eh! non, ne pleure pas; ça n'est peut-être pas vrai, ce qu'a dit Jean.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, *qui a entendu les derniers mots.* — Si, si, c'est vrai, c'est bien vrai. J'ai demandé à Marie, à Catherine, à Étienne, ils ont dit que c'est vrai.

LOLOTTE ET DODO, *pleurant.* — Oh! oh! oh!

CONSTANCE. — Tout le monde en est instruit depuis longtemps; il n'y a que nous qui ne savions rien.

GEORGES. — C'est un peu fort. Pourquoi ne nous a-t-on rien dit?

CONSTANCE. — Parce que nos parents avaient défendu qu'on nous en parlât.

GEORGES. — Je vais demander à papa ce qu'il en est.

CONSTANCE. — Il est sorti avec maman.

GEORGES. — Sorti avec maman?... Si c'était la fin du monde, crois-tu que nos bons parents s'en seraient allés au lieu de rester avec nous?

CONSTANCE. — Ils sont peut-être allés chez grand-père qui est tout seul.

GEORGES. — C'est juste; alors ils reviendront bientôt et ils l'amèneront pour que nous mourions tous ensemble. (*Il retourne à la fenêtre.*) On a beau dire, ça n'a pas l'air d'un jour de fin du monde.

CONSTANCE. — Pourtant le ciel est bien noir.

LOLOTTE. — Oh! oui, bien noir, bien noir.

GEORGES. — Eh! il va faire un orage.

CONSTANCE, *tristement.* — A quoi sert, Georges, de s'illusionner, il va faire la fin du monde.

GEORGES. — Mais enfin, est-on sûr que c'est pour aujourd'hui?

CONSTANCE. — C'est annoncé.

GEORGES. — Par qui?

CONSTANCE. — Je ne sais pas; par les savants, je pense; c'est bien triste.

GEORGES. — Oui, ma foi! s'en aller en été quand il fait si bon vivre, et penser qu'on ne verra pas la vendange, qu'on ne mangera pas de raisins.

CONSTANCE. — C'est vrai, il vaudrait mieux que ce fût en hiver.

GEORGES, *vivement.* — Par exemple ! et le patinage ! et les promenades en traîneau !

CONSTANCE. — Et les bals d'enfants, c'est vrai, je n'y pensais pas !

GEORGES. — Et Noël et les étrennes !

LOLOTTE. — Oh oui ! les poupées ! les ménages !

GEORGES. — Les polichinelles, les beaux livres, les sabres, les bonbons.

DODO. — Oh ! les bonbons ! (*Il regarde d'un air expressif la console où Constance a mis la boîte.*)

GEORGES. — Non, non, pas la fin du monde en hiver.

DODO. — La fin du monde, zamais !

LOLOTTE, *doucement.* — Si le bon Dieu veut...

DODO. — Dodo veut pas.

GEORGES, *sérieusement.* — C'est un honneur pourtant de voir la fin du monde, mais je m'en passerais bien.

CONSTANCE. — Moi aussi.

LOLOTTE. — Moi aussi.

GEORGES. — Encore si ça arrivait un jour de leçon, mais un jeudi !... Tiens, par exemple, je ne vais pas apprendre ma fable pour demain, c'est toujours ça de gagné.

CONSTANCE. — Moi qui ai fait tous mes devoirs ce matin, si j'avais su...

LOLOTTE. — Comment ça se fera, dis, Georges?

GEORGES. — Quoi?

LOLOTTE. — La fin du monde?

GEORGES. — Je ne sais pas; peut-être il y aura un tremblement de terre.

CONSTANCE. — Ne crois-tu pas, Georges, que ce sera plutôt un déluge?

GEORGES. — Oui, peut-être.

LOLOTTE. — Alors on sera noyé?

DODO. — Dodo pas peur! Fido tiré Dodo de l'étang, Fido bien tirer Dodo du déluze. Pas, Fido? *(Il embrasse son chien.)*

CONSTANCE, *à la fenêtre.* — Oui, oui, ce sera un déluge; le ciel est de plus en plus sombre.

LOLOTTE. — Un éclair! *(Elle se bouche les oreilles.)*

GEORGES. — Et de grosses gouttes de pluie. Ça commence.

(Pendant que Georges, Constance et Lolotte regardent la pluie, Dodo porte sans bruit une chaise devant la console, saisit la boite, redescend et va dans un coin manger ses chocolats en grande hâte.)

GEORGES. — Tiens, le facteur. *(Il l'appelle.)* Facteur! est-ce vrai que c'est la fin du monde?

LE FACTEUR, *s'approchant.* — Dame, monsieur, ils le disent; moi je ne sais pas, on verra bien.

GEORGES. — Vous portez vos lettres tout de même?

LE FACTEUR. — Faut faire son devoir jusqu'au bout. *(Il s'éloigne.)*

GEORGES. — Faire son devoir jusqu'au bout...

A ce compte il faudrait que j'apprisse ma fable. (*Il reprend son livre en faisant la grimace.*)

« La mort ne surprend point le sage... »

Eh bien! non, étudier des fables un jour de fin du monde, c'est trop dur. (*Il jette son livre.*)

(*Grondement de tonnerre très rapproché, les enfants se précipitent au fond de la chambre, à l'exception de Georges.*)

CONSTANCE. — Georges! Georges! ferme la fenêtre; maman le veut, tu sais.

GEORGES, *d'un air découragé.* — Dans les orages ordinaires! mais puisque c'est la fin du monde...

CONSTANCE. — Ça ne fait rien, ferme toujours.

LOLOTTE ET DODO. — Ferme! ferme!

GEORGES, *il obéit, puis reste un instant le front collé aux vitres.* — Il pleut à torrents, c'est bien un déluge.

CONSTANCE, *se rapprochant.* — Oui, oui, c'est un déluge.

GEORGES. — La place est déjà comme un lac.

CONSTANCE. — Et la pluie tombe toujours plus fort.

GEORGES. — C'est égal, il y a encore un bon moment avant que l'eau arrive jusqu'ici.

CONSTANCE. — Et puis nous monterons au grenier.

GEORGES. — Voilà Jean qui passe là-bas en courant.

CONSTANCE. — C'est un brave garçon, c'est très bien à lui de t'avoir rendu ta toupie.

GEORGES. — Ça aurait été encore mieux de ne pas avoir à la rendre.

CONSTANCE. — Bien sûr; mais il a toujours réparé sa faute. (*Sérieusement.*) Georges, si nous faisions comme lui?

GEORGES, *indigné.* — Nous n'avons rien pris à personne, que je sache.

CONSTANCE. — Non, mais... nous ne sommes pas toujours bons les uns pour les autres.

GEORGES, *vivement.* — Ça, c'est vrai, l'autre jour tu n'as pas voulu recoudre des boutons à mes gants.

CONSTANCE, *piquée.* — Ni toi m'aider à faire mon problème d'arithmétique.

LOLOTTE. — Georges a jeté ma poupée par terre, exprès; elle s'est cassé le nez.

DODO. — Et Lolotte a renversé mon château de cartes qui était grand, grand, grand; et puis encore elle m'a pincé. Et puis Georges n'a pas voulu me dire une histoire, et puis Constance m'a pris mes choc... (*Il s'arrête prudemment.*)

LOLOTTE. — Et Dodo m'a mordue, lui.

GEORGES. — Et, si Fido pouvait parler, il dirait que Dodo ne fait que lui tirer les oreilles.

DODO, *consterné.* — C'est vrai. Pardon, Fido, je ne le ferai plus. (*Il se met à genoux.*)

CONSTANCE. — Faisons comme Dodo, reconnaissons nos torts; nous en avons tous, et c'est la fin du monde.

GEORGES, *soupirant.* — C'est vrai, c'est la fin du monde.

CONSTANCE. — Eh bien, pardonnons-nous tous de bon cœur et embrassons-nous. (*Les enfants s'embrassent avec effusion.*)

GEORGES, *s'essuyant les joues.* — Ce Dodo m'a tout barbouillé.

CONSTANCE. — Comment ça? (*Elle examine Dodo et découvre la boîte qu'il cachait derrière lui.*) Oh! il a vidé toute la boîte de chocolats.

DODO. — Puisque c'est la fin du monde, Dodo voulait pas en laisser, bien sûr.

LOLOTTE. — Fi! le gourmand!

GEORGES. — Fi! l'égoïste! qui mange tout seul.

DODO. — Dodo pas goïste, pas gourmand! (*Il retire un chocolat de sa bouche et d'un air piteux le présente aux autres enfants.*) Tenez.

CONSTANCE. — Ne le chagrinons pas, ce pauvre Dodo, c'est la fin du monde.

GEORGES. — C'est vrai; ne pleure pas, Dodo.

DODO. — Alors Dodo peut manger chocolat?

LES AUTRES. — Oui! oui!

DODO, *remettant le chocolat dans sa bouche.* — Dodo pas gourmand, Dodo très saze.

LES AUTRES. — Oui, Dodo très sage. (*Ils l'embrassent.*)

CONSTANCE. — Si papa et maman revenaient, que nous puissions aussi leur demander pardon de tous les chagrins que nous leur avons faits si souvent.

GEORGES. — Oh! ils sont si bons! je suis sûr qu'ils nous pardonnent bien sans que nous l'ayons demandé. Mais il y a monsieur...

CONSTANCE. — Notre maître; oui, nous l'avons tant tourmenté.

GEORGES. — Encore hier nous avons bien mal travaillé.

CONSTANCE. — Si nous lui écrivions?

GEORGES. — Qui porterait la lettre?

CONSTANCE. — Étienne donc, monsieur ne demeure pas si loin.

GEORGES. — Tu crois qu'Étienne voudra sortir par le déluge?

LOLOTTE. — Oh! oui, il est très brave.

DODO. — Il a peur de rien, Étienne.

CONSTANCE. — Georges, écris.

GEORGES, *s'asseyant à la table et prenant du papier.* — Qu'est-ce qu'il faut mettre?

CONSTANCE. — Tu sauras bien.

GEORGES, *écrivant.* — « Monsieur, nous sommes bien fâchés de vous avoir fait de la peine...

CONSTANCE. — C'est ça.

GEORGES, *continuant.* — « Nous vous demandons pardon; et nous voudrions de tout notre cœur être sages et bien étudier toujours et vous satisfaire en tout; mais nous ne pourrons pas, c'est la fin du monde.

VOS ÉLÈVES DÉVOUÉS

CONSTANCE. — A présent, signons.

LOLOTTE. — Attends, Georges... C'est que s'il veut donner des leçons dans l'autre monde...

GEORGES, *riant.* — Petite sotte, il n'y a pas besoin de livres dans l'autre monde, ni de maîtres, ni de plumes, ni de rien de ce qu'il faut pour tourmenter les enfants. On sait tout...

LOLOTTE. — Ah! tant mieux. (*Tous signent, à l'exception de Dodo.*)

GEORGES. — Il faut envoyer Étienne à présent. — Ah! mais, il ne pleut plus.

CONSTANCE ET LOLOTTE. — Comment? comment? — C'est vrai, il ne pleut plus.

DODO, *battant des mains.* — Il pleut plus... Oh! l'arc-en-ciel!

TOUS. — L'arc-en-ciel!... Mais alors, ça n'est peut-être pas la fin du monde.

CONSTANCE. — Il ne faut peut-être pas envoyer la lettre à monsieur, parce que...

GEORGES. — C'est juste : il se croirait en droit d'exiger de nous une sagesse...

LOLOTTE. — Non, ce n'est pas la fin du monde, l'arc-en-ciel est trop beau, trop beau. — C'est Dodo qui est attrapé, ce n'est pas la fin du monde, et il n'a plus de chocolats.

DODO. — Ça fait rien, marraine veut assez m'en donner d'autres.

SCÈNE V

LES MÊMES, JEAN

JEAN, *agitant son bonnet en l'air.* — Monsieur, mesdemoiselles, c'est pas la fin du monde. J'ai rencontré le maître d'école et M. le curé qui m'ont dit comme ça que ça n'était pas vrai... parce que... Je n'ai pas compris, mais enfin, c'est pas la fin du monde, et alors je suis content, oh! je suis bien content.

GEORGES, *gaiement.* — Tu n'es pas le seul, va.

JEAN, *se grattant l'oreille.* — M. le curé m'a dit encore... je voudrais me rappeler, c'était comme un sermon. Il m'a dit... Ah oui! Ça n'est pas la fin du monde aujourd'hui, ni demain, ni après-demain; mais c'est à chaque jour, et même à chaque heure, la fin de la vie pour quelqu'un; alors... alors... *(Il cherche.)*

GEORGES. — Je devine. Comme on ne sait pas à quel moment on sera rappelé, il ne faut jamais s'endormir avec un tort sur la conscience. — Est-ce ça?

JEAN, *émerveillé.* — Tout à fait ça, monsieur Georges, faut que vous soyez sorcier pour avoir deviné. *(Il soupire en regardant la toupie.)* — Ça fait que... quoique ça ne soit pas la fin du monde, je ne me repens pas de vous avoir rapporté la toupie.

GEORGES, *la lui donnant.* — Tiens, la voilà pour ta bonne nouvelle.

JEAN, *transporté.* — Ah! monsieur Georges, cette fois, il ne me manque plus rien.

GEORGES, *sérieux.* — Je crois, petites sœurs, qu'il faut tout de même envoyer notre lettre, quoique ce ne soit pas la fin du monde?

CONSTANCE. — Oui, Georges, et tâcher de tenir nos promesses.

LOLOTTE. — Moi, je veux bien être sage.

DODO. — Dodo aussi veut.

GEORGES, *enthousiasmé.* — Oui, soyons des enfants modèles, et que la fin du monde vienne quand elle voudra.

LES AUTRES. — Oh! Georges...

GEORGES. — C'est vrai, soyons sages, mais que la fin du monde ne vienne pas.

JEAN, *qui est toujours en admiration devant sa toupie.* — Que je suis content! que je suis donc content!

LES AUTRES. — Et nous donc! (*Les enfants se prennent par la main et tournent en chantant :*)

Des menteurs avaient dit
Qu'aujourd'hui jeudi
C'était la fin du monde.
Que le ciel les confonde!
Nous avons eu bien peur, bien peur,
Mais par bonheur, mais par bonheur,
C'est pas la fin du monde!
C'est pas la fin du monde!

(*La toile tombe.*)

L'AUBERGE ROUGE

PERSONNAGES :

LUCIEN, ROBERT, écoliers. — **MONSIEUR DESROCHES**, peintre, **PIERRE**, voiturier. — **MADAME SIMON**, aubergiste.

La scène se passe dans une auberge du Jura, à 10 heures du soir.

Une chambre. Dans un coin un chevalet, et contre le mur plusieurs toiles retournées. Au fond un lit; à côté une porte. A droite une porte; à gauche une fenêtre. — Une autre porte à gauche dans un pan coupé. — Table, chaises, commode, lavabo.)

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME SIMON, ROBERT, puis LUCIEN

MADAME SIMON *entre précédant Robert; elle tient une bougie allumée qu'elle pose sur la table.* — Vous serez ici on ne peut mieux ; c'est la plus belle chambre de l'auberge, celle où M. Desroches travaille et qu'il a bien voulu vous prêter.

ROBERT. — Qui est-ce, madame Simon, ce M. Desroches? *(Montrant le chevalet.)* Un peintre?

MADAME SIMON, *avec orgueil.* — Et un grand peintre, allez ! qui vient ici tous les étés pour faire des études, comme il dit. Il vous tourne en moins de rien des arbres, des rochers, tellement ressemblants qu'on dirait qu'ils vont vous parler, quoi ? Et un digne homme avec ça, pas fier, toujours le mot pour rire, et content, et payant bien!... Jamais il ne se fâche que si on touche à ses vieilleries.

ROBERT. — Ses vieilleries?

MADAME SIMON. — Ah ! ça, c'est sa manie. Il est toujours en quête de ferrailles qu'il paye avec de bon argent ; mêmement (*Elle indique le pan coupé*) que je lui ai donné pour les loger cette petite chambre où je mettais mes pommes. Par exemple, monsieur, faudra pas y entrer.

ROBERT. — Soyez tranquille.

MADAME SIMON. — Parce qu'il ne badine pas, M. Desroches, quand il s'agit de ces histoires. Il y a là un tas de choses toutes plus laides les unes que les autres : des tapis qu'on ne sait plus de quelle couleur ils étaient, des vieux bois tout rongés des vers, des z'hallebardes toutes rongées de rouille, des assiettes cassées, qu'est-ce que je sais encore ? On démolit notre église pour la rebâtir ; alors la commune a vendu à M. Desroches toutes sortes de machines qui n'étaient plus bonnes à rien; pas plus tard qu'aujourd'hui il a fait apporter un homme en bois peint,

grand comme vous et moi, qu'on dit que c'est un duc de Bourgogne des temps passés; mèmement que j'ai prêté une nappe pour le plier dedans, parce qu'il paraît que c'est très précieux comme travail. Je ne me rappelle pas le nom de ce duc, mais M. Desroches dit comme ça qu'il a été assassiné.

LUCIEN, *qui entre un bougeoir à la main et qui a entendu les derniers mots, d'un ton d'effroi.* — Qui a été assassiné?

ROBERT, *riant.* — Pas toi, ni moi non plus, heureusement. (*A Mme Simon.*) C'est Jean sans Peur que vous voulez dire?

MADAME SIMON. — Jean sans Peur, oui, c'est ça parfaitement, vous l'avez trouvé du coup. Jean sans Peur! ça n'est pourtant pas malaisé à retenir, ce nom-là; mais voilà, on n'a plus de mémoire, on est vieille.

ROBERT, *aimable.* — Pas si vieille, madame Simon.

MADAME SIMON. — Si, si, l'âge y est. Mais voilà que je m'attarde à babiller quand c'est l'heure de vous laisser dormir et d'aller dormir aussi. Bonsoir, messieurs, bonne nuit.

ROBERT. — Bonne nuit, madame Simon. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

ROBERT, LUCIEN

ROBERT, *gaiement.* — Ma foi, vivent les voyages pour donner appétit et sommeil ! Quel bon souper nous avons fait ! Quel bon somme nous allons faire !

Ah ! mais, avant tout, rédigeons mes notes de voyage ; je l'ai promis à papa. (*Il tire un carnet de sa poche, s'assied devant la table et écrit.*)

LUCIEN, *d'un air inquiet.* — Dis donc, Robert...

ROBERT. — Chut ! ne me trouble pas. — « Quitté ce matin le pensionnat de M. Heinsius, avec plaisir. — A pied de Sacconex à Genève. — En bateau à vapeur jusqu'à Nyon : lac un peu agité ; Lucien prenait ça pour une grosse tempête et avait peur de faire naufrage... »

LUCIEN. — Mais...

ROBERT, *continuant.* — « Trouvé à Nyon le brave Pierre et gravi dans son voiturin les pentes du Jura. Pas mal de cahots. Lucien avait peur de verser. »

LUCIEN. — Bien sûr.

ROBERT. — « Descendus un peu avant Saint-Cergues pour nous dégourdir les jambes. — Rencontre de Bohémiens qui vont de village

en village raccommoder les casseroles. Lucien a peur d'être enlevé par eux. »

LUCIEN. — Dame!

ROBERT. — « Dîné à Morez. Vu un très gros chien qui aboie après nous. Lucien a peur d'être dévoré. »

LUCIEN. — Certes!

ROBERT, *continuant*. — « Arrivés ce soir à Saint-Laurent, à l'Auberge Rouge, où nous soupons à merveille et où nous allons coucher. Lucien a peur... » (*A Lucien.*) De quoi as-tu peur ici? Car il faut toujours que tu aies peur de quelque chose.

LUCIEN. — Moque-toi tant que tu voudras, ce n'est pas rassurant du tout de voyager comme ça; ton papa ou le mien auraient bien pu venir nous chercher.

ROBERT *riant*. — Ton papa ou le mien, tu es trop modeste; moi, je trouve qu'ils auraient dû venir tous les deux et se faire accompagner de la force armée. Un voyage si long, si dangereux! de Genève à Foncines dans le Jura, quelque chose comme douze lieues!

LUCIEN. — Eh bien, douze lieues, c'est très long; il peut arriver beaucoup de choses pendant douze lieues.

ROBERT. — Tu oublies que nous voyageons sous la protection de Pierre.

LUCIEN. — Ça n'empêche pas que j'ai eu grand'-peur.

ROBERT. — Je le sais, puisque je viens de le noter. Comme j'aurais honte si tu étais mon frère ! Heureusement que tu n'es que mon cousin, et pas germain ; mais c'est encore assez désagréable d'avoir un cousin aussi poltron. (*Sérieusement.*) Vrai, tu devrais te corriger ; la peur n'est pas permise à un garçon ; c'est bon pour les filles.

LUCIEN. — Tu es drôle, toi ! S'il m'arrive du mal, je le sentirai parfaitement quoique garçon ; donc, pourquoi n'aurais-je pas peur ?

ROBERT. — D'accord. Mais, quand il n'y a aucun danger, tu conviendras que ces paniques te rendent ridicule. Il serait grand temps de secouer les terreurs que ta nourrice t'a mises dans la tête avec ses contes absurdes.

LUCIEN. — Alors tu n'as pas peur, toi, même ici ?

ROBERT. — Comment ! même ici ?

LUCIEN, *baissant la voix.* — Tu n'as pas remarqué les aubergistes ? Cet homme et cette femme ?

ROBERT. — Eh bien ! quoi ? C'est un homme et une femme.

LUCIEN. — Ils ont des mines...

ROBERT. — De bonnes gens.

LUCIEN. — Tu ne les a pas regardés : ils ont l'air féroce.

ROBERT, *éclatant de rire.* — Ah ! ah ! ah ! l'air féroce !... ce brave M. Simon et sa bonne femme, l'air féroce.

LUCIEN. — Oui, oui. (*Il se rapproche de Robert.*) Je crois qu'ils détroussent les voyageurs.

ROBERT, *riant toujours.* — Ah! ah! ah!

LUCIEN, *très bas.* — Et même qu'ils les tuent.

ROBERT, *riant plus fort.* — Ah! ah! ah! parfaitement. (*Il retourne s'asseoir à la table et écrit.*) « Lucien a peur d'être assassiné. »

LUCIEN. — Écoute donc; une maison toute seule, au coin d'un bois... C'est toujours comme ça que sont les auberges où l'on assassine. Et puis, elle s'appelle l'Auberge Rouge.

ROBERT. — Je crois bien, elle est en briques.

LUCIEN. — Ce n'est pas pour cela, j'en suis sûr. (*Avec terreur.*) L'Auberge Rouge!

ROBERT, *à part.* — Est-il absurde!

LUCIEN. — L'Auberge Rouge!

ROBERT. — Mais, nigaud, puisque c'est Pierre qui nous y a amenés.

LUCIEN. — L'Auberge Rouge!

ROBERT, *impatienté.* — Mais encore une fois, c'est Pierre...

LUCIEN, *baissant la voix.* — Et qui nous dit qu'il n'est pas d'accord avec eux?

ROBERT. — D'accord avec eux! ah! ah! ah! Pierre, un ancien domestique de grand-papa, d'accord avec des brigands et nous amenant chez eux pour nous faire assassiner! ah! ah! ah! Et quel profit ils auront de ce crime! notre bourse d'écoliers est tellement garnie!...

Non, vois-tu, Lucien, tu es trop bête et je le suis presque autant de raisonner avec toi quand je tombe de sommeil. *Il ôte ses souliers et se jette sur le lit.*)

LUCIEN, *effrayé.* — Que fais-tu?

ROBERT. — Tu le vois, je me couche... tout habillé, j'en serai plus tôt prêt quand Pierre nous appellera. Nous partirons au petit jour, tu sais.

LUCIEN. — Est-ce que tu comptes dormir?

ROBERT, *bâillant.* — Non... je... je dors déjà... Bon... on... soir...

LUCIEN. — Robert! je t'en prie, ne t'endors pas! ne m'abandonne pas! songe donc... Il dort déjà; quelle imprudence!...Robert!... Me voilà maintenant comme si j'étais tout seul. Robert! Robert! (*Il le secoue, Robert se met à ronfler.*) Que vais-je faire? (*Il court à toutes les portes.*) Point de serrures! point de verrous! Je vais essayer de me barricader. (*Il pousse la commode contre la porte de droite et le lit de Robert contre la porte du fond.*)

ROBERT, *en dormant.* — Bien agité, le lac...

LUCIEN, *vivement.* — Robert! ce n'est pas le lac, c'est moi qui pousse ton lit! éveille-toi, Robert! (*Robert se remet à ronfler.*) C'est inutile, je ne le réveillerai pas, et il me reste une porte à défendre. (*Il traîne la table et le lavabo derrière la porte du pan coupé et en fait une barricade qu'il termine par des chaises qu'il échafaude l'une sur l'autre.*)

VOIX DE MONSIEUR DESROCHES, *à droite.* — Ah çà ! quel est ce vacarme? Mme Simon m'a demandé une de mes chambres pour deux petits messieurs bien gentils ; il me semble que ces petits messieurs bien gentils font un fier sabbat.

LUCIEN, *à part.* — C'est le peintre. (*Haut.*) Pardon, monsieur, c'est moi qui... je... j'ai... je vais rester tranquille.

VOIX DE MONSIEUR DESROCHES. — Je vous le conseille ; sans cela...

LUCIEN. — Quelle grosse voix il a ! Au lieu d'être rassuré par son voisinage, j'ai encore plus de peur. Oh ! mon Dieu, qui sait? peut-être que ce n'est pas un peintre, que c'est un brigand qui s'entend avec les aubergistes... (*On frappe à la porte du fond.*) On vient ! je suis perdu.

VOIX DE MADAME SIMON, *à la cantonade.* — Qu'est-ce que vous avez donc, mes jeunes messieurs, que vous faites tout ce tapage? est-ce que l'un de vous est malade ?

LUCIEN, *tremblant.* — Non, madame ; non, au contraire.

VOIX DE MADAME SIMON. — C'est que, faudrait le dire, on vous ferait du thé.

LUCIEN. — Non, non, merci ; vous êtes bien bonne, nous n'avons besoin de rien. (*A part.*) Du thé ! pour nous empoisonner, bien sûr.

VOIX DE MADAME SIMON. — A la bonne heure ; mais, si vous n'avez rien, vous seriez bien mi-

gnons de ne pas faire tant de bruit. Nous sommes au-dessous de vous, mon mari et moi, et vous pouvez croire qu'on a besoin de dormir quand on se lève aussi matin que nous. Allons, tâchez de dormir aussi. (*On l'entend s'éloigner.*)

VOIX DE MONSIEUR DESROCHES. — Oui, oui, tâchez de dormir et de laisser dormir les autres.

LUCIEN. — Dormir! ils veulent que nous dormions pour nous tuer pendant notre sommeil; et ce Robert qui s'obstine à ronfler! Au moins je veille, moi, on ne pourra pas me tuer sans que je le sache... Me tuer! c'est affreux! non, non, je ne veux pas qu'on me tue. Je me défendrai, je... Voyons; mes barricades les arrêteront toujours bien un moment; et puis, grâce au bruit que j'ai fait, ils n'oseront pas venir tout de suite; ils voudront nous laisser le temps de nous endormir, et peut-être qu'en attendant, le jour paraîtra; il ne peut être loin, la nuit a été si longue!... Une blancheur dans le ciel! c'est l'aube! c'est l'aube! je suis sauvé. (*Il ouvre brusquement la fenêtre, le vent éteint sa bougie... avec désespoir.*) Ma lumière éteinte! malheureux que je suis! (*Il se heurte contre l'échafaudage de gauche qui s'écroule avec un grand fracas.*)

VOIX DE MONSIEUR DESROCHES. — Voilà que ça recommence! On veut une tirée d'oreilles décidément.

VOIX D'HOMME, *à l'étage inférieur accompagnée de coups frappés au plancher.* — Hé ! tenez-vous tranquilles, là-haut, ou je monte.

LUCIEN. — Que j'ai peur ! oh ! mon Dieu, que j'ai peur !... Je ne peux pas rester comme ça dans cette obscurité... Ah ! Robert a des allumettes dans sa poche. (*Il se dirige en tâtonnant vers le lit et cherche dans la poche de Robert.*) Les voici, quel bonheur ! (*Il fait de la lumière et va rallumer la bougie.*) Ah ! que c'est bon la lumière, que c'est bon ! Mais qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour échapper au danger ? Se défendre ? nous n'avons point d'armes. Se sauver ! mais oui, bien sûr, voilà ce qu'il faut faire, se sauver. (*Il montre la porte de droite.*) Pas par là, le complice y est. (*Il montre la porte du fond.*) Pas par là non plus, l'escalier tombe dans la chambre des aubergistes. (*Montrant la porte du pan coupé.*) Par là... qui sait, il y a peut-être une issue. Ne faisons pas de bruit. (*Il débarrasse la porte avec précaution.*) Maintenant, à la découverte ! (*Il prend la bougie, entre dans le cabinet et en ressort aussitôt au comble de l'effroi.*) Robert ! Robert ! il faut absolument que tu te réveilles, il le faut. (*Il le secoue inutilement.*) Robert ! Robert ! (*Il prend le pot à l'eau et le lui verse dans le cou.*)

ROBERT, *se réveillant.* — Ah çà, es-tu enragé ? (*Il saute hors du lit et se met à battre Lucien.*)

LUCIEN. — Oh ! bats-moi, bats-moi, je le veux bien, pourvu que tu te réveilles. Robert, j'avais

raison... là, là, dans cette chambre, un homme assassiné, enveloppé d'un linge.

ROBERT, *haussant les épaules.* — Quelle bêtise!

LUCIEN. — C'est vrai, Robert; il est là, je l'ai vu...

ROBERT. — Tu deviens visionnaire; il ne manquait que cela! Laisse-moi donc tranquille. (*Il se recouche.*)

LUCIEN, *désespéré.* — Il ne me croit pas!... Robert! (*Ronflement de Robert.*) Le voilà qui s'est rendormi. Mais c'est épouvantable! que devenir? (*Il court à la fenêtre.*) Ce n'est pas très haut, je pourrais sauter... mais si je me donnais une entorse. (*Il retourne au lit de Robert.*) Robert, nous avons une porte de salut, c'est la fenêtre. Viens, saute le premier; tu as eu un prix de gymnastique, tu me feras la courte échelle. (*Ronflement de Robert.*) Mon Dieu, que devenir entre cet homme assassiné et ce Robert qui ronfle?... Ah! le peintre!... voilà des tableaux; peut-être bien que c'est tout de même un vrai peintre... je vais l'appeler, c'est mon unique ressource. *Il pousse la commode de côté et frappe à coups redoublés à la porte de M. Desroches.*)

VOIX DE MONSIEUR DESROCHES. — Qu'est-ce que c'est encore?

LUCIEN. — Au secours, monsieur, au secours!

LA VOIX. — Oui, attendez, mauvais petit drôle, on y va à votre secours.

SCÈNE III

ROBERT endormi, LUCIEN,
MONSIEUR DESROCHES, robe de chambre
et bonnet de coton, un bougeoir à la main.

MONSIEUR DESROCHES. — Cette fois, nous allons nous expliquer. (*Il éclaire le visage de Lucien et remarque sa pâleur.*) Ah çà, qu'est-ce que vous avez, mon garçon? vous êtes pâle comme un mort.

LUCIEN. — Monsieur... ah! monsieur, nous sommes dans une auberge de brigands.

MONSIEUR DESROCHES, *moqueur.* — En vérité?

LUCIEN. — Ils assassinent les voyageurs.

MONSIEUR DESROCHES. — Voyez-vous ça? Depuis six ans que je passe mes étés à l'Auberge Rouge, je ne m'étais pas douté de la chose. Honneur à vous, mon garçon! Et c'est pour me communiquer cette importante découverte que vous m'avez appelé à si grand bruit?

LUCIEN. — Oui, monsieur. (*Il le prend par la main.*) Venez, vous aurez la preuve... Non, allez tout seul; je ne pourrais, sans mourir, revoir cette horrible chose. Là, dans ce cabinet, un homme assassiné.

MONSIEUR DESROCHES. — Un homme assassiné? (*Il rit.*) Ah! ah! ah! elle est bonne, celle-là! (*Il tombe sur une chaise en riant aux éclats.*)

LUCIEN. — Quand je vous dis que je l'ai vu comme je vous vois.

MONSIEUR DESROCHES, *riant toujours.* — Oui, oui, parfaitement. Ah! ah! ah!

LUCIEN. — Vous ne croyez pas qu'il soit assassiné?

MONSIEUR DESROCHES. — Si, si, très assassiné, tout ce qu'il y a de plus assassiné. Ah! ah! ah! est-ce drôle!

LUCIEN, *à part.* — Il rit, il peut rire. Ah! mon Dieu, j'avais bien deviné : c'est un complice. Je suis perdu! (*Il tombe à genoux devant M. Desroches.*) Grâce! grâce! ne nous tuez pas! (*On entend frapper à la porte du fond.*)

VOIX DE PIERRE, *à la cantonade.* —Faut s'éveiller, mes petits messieurs, voici le jour, faut s'éveiller. (*Il essaye d'entrer.*) Ah ça! on s'est barricadé?

MONSIEUR DESROCHES, *riant.* — Je crois bien; quand on est dans un repaire de brigands. Passez par ma chambre, Pierre.

SCÈNE IV

Les Mêmes, PIERRE

PIERRE. — Une drôle d'idée, par exemple, de barrer sa porte! Tiens, monsieur Lucien tout levé, tout habillé? Je ne vous croyais pas si matinal, par exemple. En revanche, M. Robert

dort encore, lui. *(Il le tire par le bras.)* Eh! monsieur Robert!

ROBERT, *s'éveillant en sursaut.* — Est-ce l'heure de partir?

PIERRE. — Un peu, et d'abord celle de déjeuner.

ROBERT, *sautant à bas du lit et mettant ses souliers.* — Ma foi, je dormirais volontiers encore une heure, car j'ai eu un sommeil fort agité. J'ai fait des rêves tellement bizarres... Tiens! mon lit a changé de place? *(On frappe de nouveau à la porte.*

VOIX DE MADAME SIMON, *à la cantonade.* — Vous vous êtes enfermés? pourquoi ça? Ouvrez donc. *(Pierre repousse le lit et ouvre la porte.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME SIMON

MADAME SIMON. — Le déjeuner est prêt; descendez vite... Mais comme vous avez l'air tout drôle. Qu'est-ce qu'il y a?

MONSIEUR DESROCHES. — Il y a, ma bonne madame Simon *(Montrant Lucien)*, que ce petit monsieur-là nous prenait, vous et moi, pour des brigands.

MADAME SIMON, *stupéfaite.* — C'est-il bien possible?

PIERRE. — Ah çà, par exemple!...

MONSIEUR DESROCHES. — Vous comprenez,

après la découverte qu'il a faite d'un homme assassiné.

MADAME SIMON. — Un homme assassiné.

MONSIEUR DESROCHES. — Eh oui, Jean sans Peur.

LUCIEN. — Jean sans Peur?

ROBERT. — Tiens, je n'ai donc pas rêvé... C'est vrai, j'ai encore le dos mouillé; tu me payeras ça, Lucien.

MONSIEUR DESROCHES, *à Lucien.* — Venez donc un peu revoir le cadavre. (*Il le conduit au cabinet.*) Eh bien! qu'en dites-vous?

LUCIEN, *baissant la tête.* — Je dis... je dis que j'ai grand'honte, et que Robert avait bien raison de ronfler.

ROBERT. — J'étais bien tranquille, moi, sûr que le brave Pierre n'avait pu nous conduire que chez de braves gens.

PIERRE, *charmé.* — Certes.

MADAME SIMON. — A la bonne heure! M. Robert est un gentil garçon. (*A Lucien.*) Mais vous, nous prendre pour des brigands, quand nous ne ferions pas seulement du mal à une mouche.

LUCIEN, *timidement.* — Il faut me pardonner, madame Simon.

MADAME SIMON. — Vous pardonner, vous pardonner...

ROBERT. — Oui, madame Simon, ce n'est pas tout à fait sa faute; quand il était petit, sa

bonne lui a raconté tant d'histoires effrayantes que ça l'a rendu poltron.

LUCIEN, *vivement.* — Je ne le serai plus.

PIERRE. — A la bonne heure.

MADAME SIMON. — Puisque c'est ainsi, je ne veux pas vous garder rancune. Mais venez déjeuner, c'est le moment. Vous aussi, monsieur Desroches; puisque vous êtes debout. On a fait des gaufres en l'honneur de ces petits messieurs

ROBERT. — Que vous êtes bonne, madame Simon.

LUCIEN, *à part.* — Des gaufres exprès pour nous! Comme j'ai honte! (*Vivement, à Robert.*) Écoute, Robert, si jamais tu me voyais au moment de redevenir bête, tu n'aurais qu'à me dire...

ROBERT, *souriant.* — Jean sans Peur ou l'Auberge Rouge?

LUCIEN. — C'est ça, je comprendrais.

MONSIEUR DESROCHES. — Très bien. Et maintenant, allons déjeuner.

TOUS. — Allons déjeuner.

(*La toile tombe.*)



Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 32451.